

MA

P C

D

LETTRES
DE
MADAME LA MARQUISE
DE
POMPADOUR:

Depuis MDCCXLVI jusqu'à MDCCCLII,
inclusivement.

TOME II.



A LONDRES:

Chez T. CADELL, dans le Strand.

MDCCCLXXIII.

L E T T R E S

DE

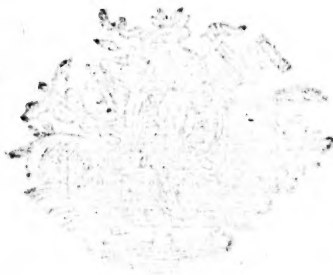
MADAME LA MARQUISE

DE

P O M P A D O U R

Depuis son arrivée jusqu'à son départ
inclusivement

T O M E II



CH. T. GIBBS, 10, N. 10, ST. MARK'S

M. D. C. C. L. X. V. I.



DE

A M R

J E v
les
Votre
me ser
vous m
faire d
il faut
seuleme
hier, &
trouble
ne fais
assiégé
n'ont pa
il ce co
O

dévote.

(*)

Tom.

Suite DES LETTRES
DE MAD. DE POMPADOUR.

LETTRE I.

A MR. BRIDGE (*), VALET DE CHAMBRE DU ROI.
1746.

JE vous remercie, mon cher Bridge, de tous les soins que vous vous donnez pour moi. Votre place auprès du Roi vous met en état de me servir, & je compte sur la tendre amitié que vous m'avez promise. Mais cette singulière affaire de l'ambition demande un profond secret : il faut que le plan, s'il vient à réussir, paroisse seulement un effet du hazard. Le Roi me vit hier, & m'observa en passant : il apperçut mon trouble ; mais il n'a pas encore vos yeux, & je ne sais quand il les aura. Il est continuellement assiégé de femmes qui ont de la beauté, mais qui n'ont pas mon cœur : hélas ! que ne le connoît-il ce cœur ?

On dit que Madame de Mailli s'est faite dévote. Elle est actuellement sous la direction
du

(*) Un Irlandois.

Tom. II.

A

du pere de la Valette, général de l'oratoire. Hélas! qu'elle est heureuse, si elle est réellement guérie de sa passion! Heureux les indifférens! On dit qu'elle alla l'autre jour au sermon à Notre-Dame: mais comme elle venoit un peu tard, elle fut obligée de déranger quelques personnes avant d'arriver à son siege. Un brutal qui étoit là, se mit à crier tout haut: *Eh, voilà bien du bruit pour un P...* La Comtesse se tourna vers lui, & lui dit avec beaucoup de douceur; *Monsieur, puisque vous me connoissez si bien, faites-moi la grace de prier Dieu pour moi.* Voilà en vérité une femme bien respectable. Si ma foiblesse, ou mon étoile, me fait commettre les mêmes fautes, j'espère qu'à la fin je m'en repentirai comme elle. Adieu, Monsieur, venez demain me voir: j'ai beaucoup de choses à vous dire, & beaucoup plus à vous cacher.

L E T T R E II.

A MR. BINET. 1746.

JE suis bien étonnée de ne pas recevoir de nouvelles de Bridge: peut-être n'en a-t-il que de mauvaises à m'apprendre, & vous voulez tous deux ménager ma foiblesse. Je suis presque prête à pleurer sur ma folie: mais je ne saurois encore m'en repentir. Qu'est-ce que
dit

dit
de
cou
cer
sen
plic
veut
qui
de v
con
Seig
Ma
son
heur
cher

V
la fois
joie.
& plu
nomb
entrep
vont à

dit le Roi ? Parle-t-il de moi ? N'a-t-il pas envie de me voir ? A-t-il quelque estime pour votre cousine ? De grace , tirez-moi de la cruelle incertitude où je suis. Hélas ! je commence à sentir que l'ambition est le plus grand des supplices, surtout dans le cœur d'une femme. Je veux vous consulter sur une nouvelle tentative qui m'est venue dans l'esprit ; & j'aurai besoin de vous , aussi bien que de l'officieux duc, qui continue à me soutenir hardiment que le grand Seigneur en tient. Je vous attends tous deux. Ma petite Alexandrine vous embrasse de tout son cœur : j'espère qu'elle sera plus sage & plus heureuse que sa mere. Je vous embrasse, mon cher cousin ; ne manquez pas de venir.

L E T T R E III.

AU MARE'CHAL DE SAXE. *Septembre, 1746.*

Vous êtes toujours malade, & vous battez toujours le Duc de Cumberland : c'est à la fois pour vos amis un sujet de douleur & de joie. Les petites ames diroient, moins de gloire & plus de santé : mais la vôtre n'est pas de ce nombre.

Il y a ici de grandes plaintes au sujet des entrepreneurs des vivres : ces hommes avides vont à la guerre , non pas pour y acquérir de

A 2

l'hon-

l'honneur, mais pour acquérir des richesses : ce sont des sangsues. Vous faites très-bien de les réprimer.

On m'a rapporté une petite anecdote qui vous concerne ; & vous méritez bien de la savoir , si vous ne la savez déjà. Après la bataille de Rocoux, le Chevalier d'Aubeterre parut frappé de la bonne mine, & de l'air guerrier d'un prisonnier Anglois, & lui dit : *Je crois que s'il y avoit eu cinquante mille hommes comme toi dans l'armée ennemie , nous aurions eu de la peine à la battre.* Le soldat reprit vivement : *Nous avons assez d'hommes comme moi , mais il nous en manquoit un comme le Maréchal de Saxe.* Il y avoit dans cette réponse beaucoup d'esprit & de vérité. Le Duc de Cumberland est auprès de vous ce qu'étoit le pauvre Maréchal de Villeroi vis-à-vis du terrible Malboroug , un pigmée qui veut faire face à un géant. Au reste, on dit que c'est un Prince généreux & magnanime , quoiqu'il se soit deshonoré à l'affaire de Cullo-den , en massacrant sans pitié deux mille (*) Montagnards qui demandoient la vie à genoux : mais personne ne disputera que ce ne soit un mauvais Général. Quant à sa victoire sur les Ecoissois , ceux-ci , quoique vaincus, ont acquis plus de gloire que lui : vingt-mille hommes en devoient

(*) Il faut qu'il y ait de l'exagération.

dev
là c

vous
diffi
en c
ter l
de M
juste
on le
Mars

V
de for
penda
amis:
parfai
bassad
il a du
il est
comm
I
mardi
ge d'H

devoient naturellement battre cinq : il n'y a pas là de prodige.

On croit que le siege de cette place que vous attaquez sera difficile : mais y a-t-il rien de difficile pour vous ? Faites vite cette conquête en dépit de nos politiques, & puis venez chanter le *Te Deum* avec nous. Vous verrez l'Eglise de Notre-Dame ornée de vos trophées : on peut justement vous en appeller le *tapissier*, comme on le disoit du Duc de Luxembourg. Adieu, Mars ; tout le monde vous aime & vous desire.

L E T T R E IV.

A LA COMTESSE DE BRE'ZE'. 1746.

Vous me faites rire avec votre gros Hollandois ; il est gauche & lourd suivant l'usage de son pays. Je sais qu'il est assommant ; cependant il faut le souffrir parce qu'il est de nos amis : si vous voulez que vos connoissances soient parfaites, cherchez-en parmi les anges. L'Ambassadeur Van Hoy est un tout autre homme ; il a du mérite, & vous avez raison de l'estimer : il est même quelquefois agréable & piquant, comme vous allez voir.

Le Marquis de Fontaine l'invita à souper mardi dernier : au dessert, voilà un gros fromage d'Hollande qui paroît sur la table, & Fon-

taine lui dit , Mr. l'Ambassadeur , *c'est du fruit de votre pays* : A ces mots Van Hoy se leve brusquement , met la main dans sa poche , & jette sur la table une poignée de ducats en disant , *en voilà aussi*.

Si vous allez au Val de Grace , je vous prie de faire bien des amitiés pour moi à Madame de Senneterre. Hélas ! elle a choisi la meilleure part : le monde ne méritoit pas le cœur que Dieu lui a donné. Sa jeunesse & ses charmes lui ont d'abord attiré une foule d'adorateurs ; à présent elle veut être sainte : voilà le diable pris pour dupe. N'avez-vous pas aussi quelque envie de devenir sainte , ma chere Comtesse ? Faites comme il vous plaira : mais aimez-moi toujours.

L E T T R E V.

A MR. VAN HOY , AMBASSADEUR D'HOLLANDE EN FRANCE. *Auril, 1747.*

C'E n'est pas à moi , mais au Ministre , que votre Excellence auroit dû écrire & se plaindre. Cependant je vous suis obligée de votre confiance , & je tâcherai de la mériter.

Vous savez que , dès le commencement de la guerre , le Roi n'a jamais demandé autre chose à votre République que d'être neutre dans
cette

cette grande querelle des principales Puissances de l'Europe; & il a offert de remettre entre vos mains la ville de Dunkerque pour garant de sa parole. Mais les Etats ont constamment méprisé ses prières & ses offres: ils ont fourni aux ennemis de la France des secours de toute espèce, sous prétexte de leur alliance avec l'Angleterre & la cour de Vienne; ils ont même mis une armée sur pied, que les François ont pris la liberté de battre assez souvent, quoiqu'à regret. Vous pouvez compter que dans tous les tems la politique de France sera d'exiger la neutralité des Sept Provinces: c'est son intérêt, c'est aussi le vôtre.

Vous vous plaignez aujourd'hui que le brave Maurice soit entré sur votre territoire, & qu'il prenne vos villes. Cette démarche me paroît juste & nécessaire: on vous a prié d'être neutres; vous ne l'avez pas voulu; il faut donc vous y forcer: nous vous en demandons pardon.

Vous dites que les Hollandois se feront toujours une gloire d'être les amis de la France: cela peut être, & c'est ce que nous voulons. Mais qu'ils aient donc la complaisance de nous en donner des preuves. Les amis ne se battent pas: cependant le Maréchal de Saxe a été obligé de vous battre: permettez-nous de douter de votre sincérité.

Pour vous en particulier, Mr. l'Ambassadeur, le Roi a pour vous toute l'estime que vous méritez. Vous condamnez peut-être en secret l'obstination de vos maîtres. Quoi qu'il arrive, vous aurez la gloire d'avoir rempli votre Ministère, sinon avec succès, du moins avec beaucoup de sagesse.

Je suis, &c.

L E T T R E VI.

A LA MARQUISE DU SAUSSAY. *Avril, 1747.*

LES nouvelles d'Hollande donnent ici beaucoup d'occupation: je prévois que la France sera forcée de prendre le pays de ces *veaux d'or* pour les rendre sages.

Notre ami du Thiel m'a envoyé les particularités de la mort du pauvre Lord Lovat: on ne sauroit mourir avec plus de courage: aussi étoit-il Ecoissois; ces gens-là savent se battre & mourir. Une heure avant son exécution il a déjeuné avec grand appétit, & plaisanté ses bourreaux; il est monté sur l'échaffaud aussi gaîment que s'il étoit allé à une fête, & a reçu le coup fatal sans faire paroître la moindre frayeur. Voilà donc tous les amis du Prince Edouard qui sont tous sacrifiés, l'un après l'autre: les Anglois ne savent pas pardonner. Je trouve

trou
révo
en l
impl
vie d

char
sans
les m
je sui
amie
ne do
une d

Vo
casion
je ne
nomm
Autric
menac
vous a
talons
même
C
quelle

trouve que la France a très-mal fait en faisant révolter ces braves gens, & plus mal fait encore en les abandonnant à la vengeance d'un ennemi implacable : il ne faut pas ainsi se jouer de la vie des hommes.

Les desseins que vous m'avez envoyés sont charmans; la déesse Flore elle-même conduisoit sans doute votre belle main en les faisant. Je les montre à tout le monde; on les admire, & je suis contente. Mais je vous prie, ma chere amie, de ménager vos beaux yeux : le dessein ne doit être qu'un amusement; n'en faites pas une occupation, &c.

L E T T R E VII.

AU DUC DE BOUFLERS. 1747.

Vous connoissez, Mr. le Duc, toute mon estime pour vous : il s'est présenté une occasion de vous en donner une petite preuve, & je ne l'ai pas laissée échapper. Le Roi vous a nommé pour aller commander à Gènes, que les Autrichiens menacent de nouveau, mais qu'ils menaceront inutilement lorsque la République vous aura pour son défenseur : ces pauvres pantalons disent qu'ils ne sauroient se défendre eux-mêmes.

Cependant la révolution singulière, par laquelle les Génois ont recouvré leur liberté &

chassé leurs tyrans, sera admirée dans l'histoire, & l'on voit avec surprise que dans l'état d'humiliation où se trouve actuellement l'Italie, il reste encore quelques étincelles de ce beau feu qui animoit les anciens Romains: allez l'entretenir.

Les Génois sont des amis utiles dans la présente crise des affaires; ils ont frayé le chemin de l'Italie à Don Philippe; ils y ont assuré le pouvoir de la Maison de Bourbon, ne les exposons pas à s'en repentir. La France est d'ailleurs leur alliée naturelle, & ils le sentent bien. Les Empereurs, qui se qualifient de successeurs des Césars, prétendent en vertu de ce titre chimérique au domaine de chaque Etat d'Italie, dont ils puissent s'emparer, & qu'ils regardent comme fief du saint Empire. En conséquence, les Princes d'Italie, qui ont continuellement besoin de protecteurs, n'en peuvent point avoir de plus sûr, ni de plus puissant que la Maison de Bourbon.

Cependant vous verrez bientôt que les Génois sont turbulens, inquiets & factieux: c'est pour cela que j'ai conseillé au Roi de leur envoyer un homme qui fut à la fois bon officier, & judicieux politique, capable de concilier les esprits du peuple le plus intractable de la terre. Louis XI. les connoissoit bien; ils lui envoyèrent un jour des députés pour lui offrir la souveraineté de leur République. *Vous vous donnez*
à moi,

à moi
diable
pas a
noisse
vous
haite
pour
aurez

J'AI
re
d'amie
prête
ne suf
suis di
que v
j'estim
refusez
J
petits
prise.
versati
leurs g
les ren
mais j

à moi, dit ce Prince, & moi je vous donne au diable. Pour vous, Monsieur, ne les donnez pas au diable; mais allez les sauver, par reconnaissance & pour l'intérêt de votre patrie. Je vous verrai avant votre départ, & ne vous souhaiterai pas les talens & le courage nécessaires pour réussir: vous avez tout cela; mais vous aurez besoin de patience; en avez-vous? &c.

L E T T R E V I I I .

A LA MARQUISE DE FONTENAILLES.

J'allois vous écrire & vous gronder lorsque j'ai reçu de vous une lettre pleine d'esprit & d'amitié. Elle a désarmé ma colere, & je suis prête à vous embrasser. Cependant une lettre ne suffit pas à mon cœur. Vous savez que je suis difficile dans le choix de ma compagnie; & que vous êtes du petit nombre de celles que j'estime & que j'aime à voir: pourquoi donc me refusez-vous ce plaisir?

Je suis seule au milieu de cette foule de petits Seigneurs qui me haïssent, & que je méprise. Pour la plupart des femmes, leur conversation me donne la migraine. Leur vanité, leurs grands airs, leurs petitesse & leur fausseté les rendent insupportables: je ne le leur dis pas; mais je n'en suis pas plus heureuse.

C'est

C'est à présent que je connois que les Rois peuvent pleurer comme les autres hommes: pour moi je pleure souvent sur l'ambition qui m'a amenée ici, & sur l'ambition qui m'y retient: plaignez ma foiblesse. On dit que le Roi du Monomotapa a cinq-cens bouffons qui l'accompagnent par tout pour le faire rire. Louis XV. a cinq-cens singes qui l'obsèdent tous les jours à son lever; mais c'est rarement qu'ils le font rire: il n'est gueres moins triste que moi. Que je les plains ces Dieux de la terre, qu'on croit si heureux! L'amitié seule, plutôt que l'amour pourroit les consoler: mais les Rois n'ont point d'amis; il y en a même peu qui soient dignes d'en avoir: ils n'ont que des esclaves & des flatteurs.

Vous, ma chere amie, vous m'aimez: je ne suis pas tout-à-fait à plaindre. Quand viendrez-vous ici? Ne manquez pas d'amener Mlle de Fontenailles: vous verrez par les caresses que je lui ferai, quelle est ma tendresse pour la mere, &c.

 L E T T R E IX.

AU MARECHAL DE BELLISLE. 1747.

JE suis très-fâchée, pour vous & pour la France, de cette malheureuse affaire d'Exiles. On blâme

blâm
lisle,
tuer:
être t
blâme
Mr.
mais
il est
gloire
assez

me de
plupart
sans s'e
de se
Mais p
& les l

T
mes au
chiens
à moi,
moindr

T
toujour
ces avec
pas auss
de les v
tromper
l'état:

blâme fort ici la témérité du chevalier de Bel-
lisle, & on dit que jamais sage Général ne se fit
tuer: ceux qui parlent de la sorte, sont peut-
être trop sages eux-mêmes. Pour moi, je ne
blâme personne, & encore moins les morts.
Mr. votre frere avoit peut-être trop de feu;
mais du moins on ne l'accusera pas de lâcheté;
il est tombé dans le champ d'honneur: c'est la
gloire & la récompense des héros, & c'en est
assez pour vous consoler.

Il ne convient peut-être gueres à une fem-
me de parler de ces matieres: l'ambition de la
plupart de notre sexe est de plaire aux vivans
sans s'embarrasser des morts: celle du vôtre est
de se faire casser la tête. Chacun a son goût.
Mais pour moi, je me plais à honorer le mérite
& les hommes qui vous ressemblent.

Toute la France est dans de mortelles alar-
mes au sujet de cette subite irruption des Autri-
chiens & des Piémontois en Provence. Quant
à moi, quoique bonne Françoisse, je n'ai pas la
moindre crainte: n'êtes-vous pas là?

Tandis qu'on se bat, nos Ministres parlent
toujours de la paix. J'ai souvent des conféré-
nces avec ces têtes graves, qui ne me paroissent
pas aussi admirables que je me les figurois avant
de les voir de près. L'art d'un politique est de
tromper & de mentir à propos pour le bien de
l'état: il me semble que cet art n'est pas diffi-
cile.

cile. Je m'en vais vous dire une folie : je m' imagine quelquefois qu'une jolie femme emploie plus d'esprit & de profonde politique à sa toilette qu'il n'y en a dans tous les cabinets de l'Europe; car l'art de plaire est encore plus difficile que l'art de tromper. Vous ne serez pas sans doute de mon avis ; mais je ne veux pas vous prendre pour juge, parce que vous êtes vieux.

Ne manquez pas, Mr. le Maréchal, de battre bien ces Messieurs, qui ont tué le pauvre chevalier : je le souhaite pour votre propre gloire & l'honneur de la nation. Envoyez-nous au plutôt de bonnes nouvelles : le Roi vous récompensera en Roi, & moi en jolie femme : je vous laisserai peut-être baiser ma main. Adieu, Mr. le Maréchal ; souvenez-vous de votre belle retraite de Prague : j'ai promis la victoire ; ne me faites pas mentir.

L E T T R E X.

A LA MARQUISE DE BLAGNI.

NE voulez-vous pas venir voir mes pigeons & les baiser ? Ils sont si jolis : leurs tendres caresses rappellent des souvenirs bien doux, & ne manquent jamais de faire rêver les filles : c'est pour cela que je ne les montre jamais à Alexandrine. Madame de Montespan avoit six
souris

souris
de f
mord
ont t
pas t

l'acco
meur
fois q
tendu
devant
mécha
fait u

son te
grande
chent p
car le
m'ennu
veux p
ames ;
pour fa

C
teté , a
elle sem
ge les
prochain
n'aime
cette Pr

souris blanches qu'elle atteloit à un petit carosse de filigrane , & qui prenoient la liberté de mordre ses belles mains. Nos jolies femmes ont toujours des chiens, ou des chats, je n'aime pas tout cela ; je n'aime que mes pigeons.

Le Roi est à la chasse : je n'ai pas voulu l'accompagner parceque j'étois de mauvaise humeur , ce qui l'a fait rire. Je lui dis quelquefois qu'il est comme ce Nembrod , dont j'ai entendu parler au sermon, qui étoit *un fort chasseur devant le Seigneur*. Mais ce Nembrod étoit un méchant Roi , & Louis XV. est bon ; ce qui fait une grande différence.

Tandis qu'il va à la chasse, la Reine passe son tems à prier Dieu : c'est une sainte : les grandeurs & les vanités de la terre ne la touchent plus. Je voudrois en pouvoir dire autant ; car le monde avec tout son éclat & ses plaisirs m'ennuie quelquefois à mourir : mais je ne le veux pas assez. Il semble que nous ayons deux ames ; l'une pour approuver le bien , & l'autre pour faire le mal.

Cependant la Reine, malgré toute sa sainteté , a un grand défaut ; c'est qu'elle me hait : elle semble oublier à mon égard la loi qui oblige les Reines comme les autres à aimer leur prochain comme elles-mêmes. Pour moi, je n'aime pas ce défaut-là , grace à Dieu : j'aime cette Princesse , & je la révere parcequ'elle est
vertueu-

vertueuse, & je voudrois avoir le courage de l'imiter. Je vous aime aussi avec tendresse, ma belle amie ; & vous le savez bien, &c.

L E T T R E X I.

AU MARECHAL DE SAXE. 1747.

IL faut toujours vous admirer & vous aimer. La France n'étoit pas accoutumée à vaincre les Anglois : cette gloire vous étoit réservée. Un Maréchal de France, grand homme & bon citoyen, qui ne s'embarrasse pas par qui le Roi soit servi pourvu qu'il le soit bien, & qui ne connoît pas les petitesse de la jalousie, disoit dernièrement que vous réunissiez en vous l'ardeur du grand Condé avec la sagesse de Turenne. Je ne fais pas si ces célèbres Généraux, qui ont fait trembler l'Europe dans le dernier regne, étoient aussi grands qu'on les représente ; mais je fais que vous êtes plus utile. Ils ont fait dans des guerres injustes des conquêtes dont la nation n'a tiré aucun avantage solide : ils attaquoient, mais vous nous défendez, ce qui est plus important & plus honnête.

On dit, Mr. le Maréchal, qu'au milieu des travaux & des fatigues de la guerre, vous trouvez encore du tems pour faire l'amour. Je suis femme, & ne vous blâme pas : l'amour

fait

fait
de S
aimé
malh
qu'il
femme
que
sur
New
victo
vous
venez
jours ;
elles
grand
mande
J'ai bie
se rédu
des con
êtes fan
héros,
tuer les
les rend
toujours
qu'elle f
On
pelle du
Tem.

fait les héros , & les rend sages. Charles XII. de Suede est peut-être le seul qui n'ait jamais aimé ; mais il en a été puni ; il est mort fou & malheureux. Les anciens Germains disoient , qu'il y avoit *quelque chose de divin dans une belle femme* : je suis presque de leur avis , & je pense que la grandeur de Dieu brille avec plus d'éclat sur un beau visage que dans le cerveau de Newton.

Nous allons nous réjouir de votre nouvelle victoire ; prenez encore cinq ou six villes pour vous amuser le reste de la campagne , & puis venez voir vos amis.

Les conférences de Bréda continuent toujours ; je ne sais à quoi elles aboutiront , & si elles nous donneront la paix , dont la France a grand besoin : mais nos Plénipotentiaires demandent trop , & les ennemis n'offrent pas assez. J'ai bien peur que cette pompeuse négociation se réduira à rien ; elle n'a produit jusqu'ici que des complimens & des révérences. Vous n'en êtes sans doute pas fâché ; car pour vous autres héros , votre gloire & votre plaisir consistent à tuer les hommes : mais le Roi seroit bien-aise de les rendre heureux. C'est pour cela qu'il est toujours prêt à donner la paix ; mais il faut aussi qu'elle soit honorable & utile.

On a chanté hier le *Te Deum* dans la chapelle du Roi pour la bataille de Lawfeld ; mais

je n'aime pas cette cérémonie , qui me paroît injurieuse à Dieu : c'est comme si quelqu'un alloit remercier un bon pere de ce qu'il a eu le bonheur d'égorger ses enfans ; il seroit plus juste & plus naturel de lui en demander pardon.

Comment se porte le Comte de Frise ? J'espere qu'il ressemblera à son oncle. Le Roi songe à le marier & à l'établir d'une maniere digne de vous & de lui. Adieu , Mr. le Maréchal ; je ne vous recommande pas de continuer à battre l'ennemi , mais d'avoir soin de votre santé pour le service du Roi , & la satisfaction de vos amis. Souvent la perte d'un seul homme est une calamité publique : c'est ce que la France éprouveroit , si elle avoit le malheur de vous perdre.

L E T T R E XII.

AU COMTE DE LOWENDAL. 1747.

JE vous remercie de votre lettre & de votre conquête. Vous avez donc pris Bergopzoom en dépit de l'envie & des Hollandois. Cette ville , qui a bravé le génie de Spinola , & qui portoit le nom de *pucelle* , n'a pû vous résister ; ce qui prouve que les François sont capables de tout , quand ils sont commandés par des hommes comme vous. Ils n'ont fait que
prendre

pre
con
der
vôt
l'ob

vos
sans
ne sa
pour
que l
Fran
peupl
la vic

honne
qui vo
venoie
le cou
restere
mort.

deux p
c'est un
nant la
la natio
mes que
Conti.
parcequ'

prendre des villes pendant toute cette guerre comme en se promenant : mais la prise de cette dernière met le comble à leur gloire ! & à la vôtre : je suis charmée que nous vous en ayons l'obligation.

Les alliés disent dans leurs gazettes , que vos troupes en entrant dans la ville ont massacré sans distinction hommes, femmes & enfans. Je ne fais pas si cet horrible mensonge leur est utile pour exciter la fureur des peuples ; mais je fais que les hommes sensés ne le croiront pas. Les François ont justement la réputation d'être les peuples les plus humains de la terre : ils aiment la victoire , & non pas le sang.

Continuez , Monsieur le Comte , à faire honneur à la patrie que vous avez adoptée , & qui vous estime. Si la vieillesse & les infirmités venoient à nous priver du brave Maurice dans le cours de cette trop longue guerre, vous nous resterez , & on ne s'apercevra pas qu'il soit mort.

Il est humiliant pour la France que ses deux plus grands Capitaines soient étrangers ; c'est une remarque que le Roi a faite en apprenant la prise de Bergopzoom ; il s'étonnoit que la nation ne produisît plus d'aussi grands hommes que dans le dernier regne. Le Prince de Conti, qui étoit présent, reprit tout haut : *C'est parcequ'aujourd'hui nos femmes ont affaire à leurs laquais.*

laquais. Ce mot est piquant : mais il y a peut-être quelque vérité.

La Comtesse de Lowendal vint hier à l'audience. Le Roi la reçut comme la femme d'un héros, & lui dit : *Madame, tout le monde gagnera quelque chose par cette conquête de Bergopzoom ; je donne au Comte le bâton de Maréchal de France, & j'espère avoir le plaisir de donner la paix à mes sujets.* Je vis ensuite cette Dame en particulier, & mon estime pour elle s'en est augmentée. Avec toutes les graces de son sexe, elle a le sens & l'esprit du votre. Je lui ai demandé son amitié : quant à la mienne, c'est une dette que je lui dois & que je lui payerai toujours avec plaisir : je lui dis que si jamais je pouvois lui être utile, j'espérois qu'elle me jugeroit digne de la servir.

Le Roi vient de donner un régiment à votre fils : Mr. d'Argenson n'en étoit pas d'avis à cause de sa grande jeunesse ; mais je lui ai répondu par ce mot de Corneille :

. Aux ames bien nées

La valeur n'attend pas le nombre des années.

J'avois raison : le mérite du pere répond de celui du fils. Je vous souhaite, Monsieur, seulement une bonne santé : vous trouverez tout le reste en vous-même.

LET-

J
d'a
pou
Sele
& c
tous
com

actue
aise ;
Vanl
ressen
deux
si aim
tant d
touch
C
dans
pour ti
le pein
la vît
nent, &
ce serra
voir vo

L E T T R E X I I I .

A LA COMTESSE DE BRÉZE'.

JE viens de renvoyer une femme ennuyeuse, qui m'a donné des vapeurs. Il n'y a gueres d'autre compagnie à la cour, qu'on nomme pourtant le séjour de l'esprit & de la politesse. Selon moi la politesse consiste à être aimable, & quiconque n'ennuie est un rustre : j'éprouve tous les jours qu'il n'y a pas de plus mauvaise compagnie que la bonne compagnie.

On dit, ma chere, que vous amusez actuellement à vous faire peindre : j'en suis bien aise ; c'est signe que vous êtes toujours belle. Vanlo est un homme inimitable pour attraper la ressemblance : dites-lui de ne pas oublier ces deux petites fossettes qui vous rendent le souris si aimable, ni ces levres de rose que je prends tant de plaisir à baiser, ni ces yeux tendres & touchans qui me disent si bien, *je vous aime*.

On dit qu'un Sultan fit un jour appeller dans son ferrail un fameux peintre Vénitien pour tirer le portrait de sa femme favorite : mais le peintre lui disant que pour cela il falloit qu'il la vît, ce Prince jaloux le trouva fort impertinent, & le renvoya. Si vous eussiez été dans ce ferrail, vous n'auriez jamais eu le plaisir de voir votre portrait.

Il y a demain un bal masqué à l'opéra : j'ai presque envie d'y aller, & de vous prendre en passant. Je m'habillerai en marmote, & vous comme il vous plaira : mais nous ferons enrager les hommes. En attendant l'exécution de ce noble dessein, donnez-moi un baiser ; je vous le rendrai bientôt.

L E T T R E X I V.

AU MARECHAL DE SAXE. 1747.

Vous nous envoyez toujours de bonnes nouvelles ; chacune de vos lettres annonce une victoire, ou une conquête, & vous êtes *l'enfant gâté* de la fortune. Les lettres de César étoient sans doute de même : mais ce César se portoit bien quand il conquéroit le monde pour lui, & vous êtes malade quand vous gagnez des batailles pour nous : avouez que la gloire est une maîtresse cruelle, qui fait payer ses faveurs bien cher.

Mais à propos de César, Mr. de Brissac, qui étoit à la dernière action, & qui m'en rapportoit les particularités, dit : Je soupai avec Saxe la veille de la bataille. Ici je l'arrêtai tout court, & lui fis observer que, par respect pour votre titre de général, il devoit au moins dire, *Monsieur de Saxe. Eh, morbleu, Madame, re-*
prit-il

prit-il vivement, *est-ce qu'on dit, Mr. César, Mr. Alexandre?* Cette saillie gasconne est un mot sublime, & vaut seule le plus grand éloge.

Il ne vous manque, Mr. le Maréchal, qu'un peu de santé, pour être l'homme le plus heureux de la terre, puisque vous en êtes le plus grand : les héros ne devroient jamais être malades.

Les Hollandois murmurent beaucoup, & ne vous aiment pas dans leur voisinage : ils se ressouviennent de l'invasion de Louis XIV. Ils craignent le même sort sous son successeur, quoiqu'ils ne soient qu'auxiliaires. Mais, après tout, il est en leur pouvoir de détourner l'orage qui les menace, & qu'ils craignent. On ne leur demande autre chose que d'être neutres, dans une guerre qui ne les regarde pas ; & je suis étonnée que ces marchands, qui entendent d'ailleurs si bien leur intérêt, ne prennent pas dans cette occasion le parti le plus sage & le plus sûr. Ils semblent avoir oublié la leçon de leur fameux Jean de Wit, qui leur conseilloit de ne jamais faire d'alliance offensive, *mais plutôt d'imiter le prudent chat, qui ne prend les souris que pour lui.*

Au reste, la faction Angloise est toute puissante chez eux par l'influence de la Maison d'Orange. Les bons patriotes sentent bien à quelles calamités leur pays va être exposé : mais ils murmurent tout bas, & sont sans pouvoir.

voir. Leur Ministre Van Hoy présente sans cesse mémoires sur mémoires ; il proteste que leurs Hautes Puissances sont pleines de respect pour le Roi, & ne souhaitent rien plus ardemment que de vivre en bonne intelligence avec nous. De notre côté, nos Ministres lui protestent que la nation Françoisse a le plus grand respect pour l'illustre nation Hollandoise, & souhaite cordialement qu'elle devienne sage & raisonnable. Nous espérons qu'elle le deviendra, quand elle nous verra à ses portes, & que vos victoires nous procureront une paix, que les héros n'aiment pas, mais dont toute l'Europe a besoin. Les François meurent de faim au milieu des acclamations, des feux de joie, & des cris de *vive le Roi*.

Je vous salue, &c.

L E T T R E X V.

A LA DUCHESSE DE DURAS.

Savez-vous bien que nous allons bientôt avoir une nouvelle Dauphine ? C'est la Princesse de Saxe : on va envoyer un certain Duc, qui aime les actions d'éclat, pour en faire la demande en forme. Vous connoissez ce Duc : il a une belle tête, mais il n'y a rien dedans. Au reste, pour le dire en passant, ce mariage sera singu-

sing
de
por
la
dieu
N'a
le D
trôn
& p
ce m

une
la dé
le m
ames
son p
éduca
posé
préce
de pr
trop
trône
cafard
plus a
qu'un
nal, q
espéro
S
prie de

singulier, le Dauphin aura pour femme la fille de celui qui a détrôné son Grand-Pere, & qui porte encore actuellement sa couronne. Mais la conduite des Princes est comme celle des dieux, bien différente de celle des hommes. N'a-t-on pas vû au commencement de ce siècle le Duc de Savoie faire tous ses efforts pour détrôner Philippe V. Roi d'Espagne, son gendre, & préférer le vain titre de Roi, qu'il gagna par ce moyen, à celui de bon pere?

Après tout, je suis bien aise qu'on donne une femme au Dauphin; car j'ai bien peur que la dévotion ne lui tourne la tête: le mariage est le meilleur remede contre cette maladie des ames foibles. Le jeune Prince est bon comme son pere, & il ne manque pas de sens: mais son éducation a été fort négligée. On avoit proposé au Cardinal de Fleuri de lui donner pour précepteur l'Abbé Rome, homme savant & plein de probité: son Eminence répondit, qu'il avoit trop d'esprit; & elle confia l'héritier du premier trône de l'Europe aux soins d'un sot & d'un cafard, qui l'a élevé comme un moine, & s'est plus attaché à en faire ce qu'on appelle un saint qu'un grand Prince. Sans doute que le Cardinal, quoiqu'il eût plus de soixante & dix ans, espéroit encore gouverner le fils après le pere.

Si vous voyez la belle Comtesse, je vous prie de l'embrasser pour moi, & de la faire sou-

venir de sa parole : il faut que mes amis aient de la mémoire. Quant à la mienne, elle est assez bonne : je n'oublierai jamais de vous aimer avec tendresse, & ce sentiment fait un des plus grands plaisirs de ma vie, &c.

L E T T R E XVI.

A MR. D'ARGENSON. 1747.

JE suis très fâchée, non pas pour vous, qui avez du courage, mais pour l'Etat, de ce qu'on appelle votre disgrâce. Le Roi perd un bon serviteur, & vous devenez votre maître : ce n'est pas vous qui êtes à plaindre. Il y a ici une certaine faction de petits maîtres, ennemis jurés du mérite & des talens, qu'ils sont incapables d'avoir ; & je trouve qu'ils ont trop de pouvoir. Ils sont comme le chien au ratelier, qui ne pouvoit manger du foin, ni souffrir que le cheval en mangeât : quoiqu'ils soient sans génie pour servir le Roi, ils ne veulent pas que d'autres le servent : *quella rabbia dell'a gelosia* !

Votre propre exemple, Monsieur, fait voir que souvent les bonnes qualités attirent plus de haine que les mauvaises. On dit que vous supportez votre exil avec plus de courage & de patience qu'un stoïcien ; je n'en suis pas surprise ; je vous connois. Je vous donnerois volontiers
une

une autruche pour devise avec ces mots : *Il n'y a rien de si dur que le fort ne digère.*

Cependant tous les honnêtes gens espèrent bientôt vous revoir à la tête du département auquel vous avez fait tant d'honneur : ce n'est pas seulement la bonne fortune qui est inconstante ; la mauvaise l'est aussi. Quoique le Roi soit prévenu, il est aussi bon & juste ; il sentira bientôt que vous lui manquez. Si je puis contribuer à votre rappel, je m'estimerai fort heureuse d'avoir rendu au Roi le plus grand Ministre du siècle, & de vous prouver que je ne suis pas ingrate, &c.

L E T T R E X V I I ,

A M^{LE}. ALEXANDRINE. 1747.

Comment vous portez-vous, mon bel ange ? Tout le monde me dit que vous ferez honneur à votre mere, & mon cœur m'en assure. Vos Dames sont fort contentes de vous : elles ne peuvent se lasser de louer votre esprit & vos graces. Continuez à mériter leur tendresse & leurs soins, si vous voulez me plaire, & vous faire un jour estimer. Venez me voir vendredi prochain avec votre petite amie, Mlle de Rosieres. Le Roi vous aime comme sa fille, & vous caressera : il me parle souvent de vous. Je ne doute

doute nullement que , quand il s'agira de vous établir, il ne fasse quelque chose de considérable pour vous. Adieu, ma chere enfant , ayez soin de votre santé & aimez votre mere autant qu'elle vous aime.

L E T T R E XVIII.

A LA COMTESSE DE NOAILLES. 1747.

QUE fesciez-vous hier avec ce grand flandrin de Marquis ? Je le hais parcequ'il est sot & ennuieux ; il ne fait ni rire, ni parler comme les honnêtes gens , & je ne le vois jamais que je n'attrappe un bon mal de tête : Il a un de ces visages bêtes que les Italiens appellent *volto senza senno*. Cependant on dit qu'il est bon, généreux , & toujours prêt à servir ses amis & les malheureux. J'ai de la peine à le croire, car il faut avoir de l'esprit pour faire du bien ; les sots en sont incapables. En un mot, Madame la Comtesse, avec votre permission, cet homme n'est pas de ceux que j'aime à voir.

Devinez ce que j'ai fait aujourd'hui. Je me suis levée à six heures du matin , & j'ai été pleurer dans le parc parmi les rossignols qui n'y fesoient pas attention. Je suis triste pour bien des raisons , & je commence à m'appercevoir que j'ai fait une folie en venant à la cour.

La

La pompe, la grandeur, les plaisirs de cette terre enchantée ne m'enchantent plus : le charme est fini, & je ne retrouve plus rien dans mon cœur qu'un vuide immense que rien ne peut remplir. Le monde est menteur ; il promet un bonheur qu'il est incapable de donner. Quelquefois il me semble que je pense autrement, & je suis assez gaie : nous sommes les machines de la providence. On diroit qu'il y a dans le cœur humain deux mesures, l'une de plaisir & l'autre de douleur, qui se vident & se remplissent alternativement.

Le Roi très-chrétien est comme moi triste & gai tour à tour. Quand la mélancolie le domine, j'ai recours à de petits airs qu'il aime beaucoup ; nous chantons & paroïssons contents. Le divin Jeliotte est toujours l'ame de ces petits concerts ; il fait pour un moment nos délices, comme il fait celles de Paris. Il ne manque jamais de ramener la sérénité dans l'esprit du Prince, & par-là il est souvent le principal mobile des plus grandes affaires de l'Europe ; car un Monarque, qui refuse tout dans sa mélancolie, accorde tout quand cette vapeur est dissipée.

Pour vous, ma chere Comtesse, vous êtes peut-être plus égale & plus heureuse : mais soyez sûre que dans la tristesse, ou dans la joie, je vous aime toujours avec la même tendresse. Le

Comte

Comte aura le commandement d'Alsace : priez-le de m'aimer aussi, & de ne me plus gronder.

L E T T R E X I X .

AU MARQUIS DE LUSSAC.

LE Roi vient d'accorder un régiment à votre fils en considération de vos anciens services, & de son propre mérite. Venez ensemble remercier ce bon Prince, & voir vos amis. Je pense aussi à Mlle. de Lussac : mais elle est encore trop jeune pour lui donner une Abbaye. Les femmes, & -sur-tout les religieuses, sont plus difficiles à gouverner que les hommes ; & ces humbles *épouses de Jesus Christ* ne sauroient respecter leur Abbessse, à moins qu'elle n'ait des rides. Cependant votre fille n'attendra pas jusqu'à ce tems-là : sa vertu & sa sagesse doivent suppléer en elle au défaut d'âge : d'ailleurs elle ne vieillira que trop tôt. Je vous salue, Mr. le Comte ; je me ferai toujours un honneur & un plaisir de vous servir, &c.

L E T T R E X X .

A LA MARQUISE DU CHATELET.

C'est moi, Madame, qui dois plutôt vous remercier de m'avoir offert une occasion de

de
Mo
un

plim
par
jalou
ses
imag
& sa
l'ente
que l
génie
vous
rien,
sente
ge fin
tôt,

V
avec la
J'ai co
promis
coup

de vous servir dans la personne du jeune Comte. Mon estime pour vous & pour lui m'en fesoient un devoir, que j'ai tâché de remplir.

Permettez-moi en même tems de faire compliment à mon sexe de ce que vous l'honorez par des talens, dont les hommes doivent être jaloux. Lorsque Newton étonnoit l'Europe par ses découvertes sublimes, il ne se seroit jamais imaginé qu'une Françoisse, célèbre par son rang & sa beauté, seroit non seulement capable de l'entendre, mais de l'expliquer; ce qui fait voir que l'esprit n'a point de sexe. Tandis que l'ingénieux Voltaire vous chante, & que la France vous admire, souffrez qu'une femme qui ne sait rien, mais pleine d'estime pour le savoir, présente à l'illustre & charmante *Emilie* l'hommage sincère que toute l'Europe lui rendra bientôt, &c.

LETTRE XXI.

AU DUC DE BOUFLERS. 1747.

Vous n'avez pas trompé nos espérances, Mr. le Duc. Je viens de recevoir votre lettre avec la nouvelle de la levée du siège de Gènes. J'ai couru aussi-tôt la porter au Roi, qui m'a promis de vous récompenser. Vous louez beaucoup les Génois, & vous dites qu'ils vous ont
secondé

secondé de tout leur pouvoir: je n'en suis nullement surprise; tout homme a plus d'intérêt que son voisin à défendre sa propre maison.

J'admire comme vous l'action du Gouverneur de Savonne, qui n'a pas voulu obéir au sénat, & rendre sa place pour rester fidele à sa patrie: cette action auroit été digne d'un Romain, & c'est pourtant un Italien, & un Génois, qui l'a faite.

Vous avez raison de penser à fortifier actuellement l'état de Gènes contre une nouvelle entreprise de la part des Autrichiens, & de leur en fermer l'entrée. Cependant malgré tous vos soins & les bonnes intentions du Roi, il sera difficile d'assurer la tranquillité d'Italie: jamais on n'a pû le faire, parceque c'est le plus beau pays de l'Europe, comme il en est le plus foible: il a toujours excité l'ambition des grandes Puissances, & quand même elles voudroient y prévenir la guerre, les Italiens s'y opposeroient eux-mêmes. Comme ils sont pauvres, ils ont besoin d'armées étrangères qui viennent se couper la gorge chez eux, & les enrichir, Voilà pourquoi ils ont toujours ouvert à nos troupes l'entrée de ce paradis terrestre, qui est habité par des démons, & qu'on appelle avec beaucoup de justice *le tombeau des François*.

Le sénat n'a fait simplement que son devoir en vous créant noble Génois: c'est à la
vérité

vér
vou
plu

lui
là à
bien
vœu
hon

J
v
mira
mode
pas si

mour
les jo
jours
elle se
Elle v
blanc
fit sig
épouv
sa visi
Tom

vérité un foible honneur ; mais la gloire que vous avez acquise , & l'estime du Roi sont d'un plus grand prix.

Si l'Infant passe à Genes, voulez-vous bien lui présenter mes très-humbles respects ? Le voilà à présent sûr d'un établissement : il en est bien digne. Recevez , Monsieur le Duc, mes vœux & mes complimens ; personne ne vous honore plus que moi.

L E T T R E X X I I .

A LA COMTESSE DE BRE'ZE'.

JE vous remercie bien de votre lettre & de vos magots. Ce Raux est un homme admirable : ses figures d'émail vont devenir à la mode comme les *pantins* ; mais elles ne seront pas si ridicules.

La pauvre Marquise de Pouange vient de mourir presque subitement : cela fera trembler les jolies femmes qui se portent bien. Deux jours auparavant elle étoit au bal : à son retour elle se mit aussi-tôt au lit, & commença à rêver. Elle vit donc sa mere comme un grand fantôme blanc dans le triste appareil des morts, qui lui fit signe de la suivre. Elle se réveilla toute épouvantée, appella ses femmes, & leur raconta sa vision qu'elles traitèrent de chimere : mais

Tom. II.

C

elle

elle étoit frappée. Elle a eu un accès de fièvre, puis un autre, puis un autre avec le transport au cerveau, & elle vient de rendre à Dieu sa belle ame. J'espère que Dieu l'aura reçue à bras ouverts, car elle étoit sage & vertueuse. Le Marquis, qui l'adoroit, est inconsolable : je ne plains pas les morts, mais ceux qui survivent & qui ont le cœur tendre.

Je relis votre lettre avec cette douce satisfaction qui accompagne la correspondance des vrais amis. Mais je rougis des louanges que vous me donnez. Estimez-moi, si vous m'en croyez digne ; mais ne me le dites pas, cela est inutile.

Je compte vous voir dans ma loge samedi prochain à la Comédie. On doit représenter *Zaire* : cette piece est un chef-d'œuvre : elle nous convient surtout, car c'est celle des ames sensibles. Adieu, *Cor mio*, portez-vous bien, je vous embrasse.

L E T T R E XXIII.

AU MARECHAL DE BELLISLE. 1747.

LE Général Brown a donc été forcé de repasser le Var, & nous vous en avons l'obligation aussi bien qu'à Dom Philippe, qui dans cette occasion, dites-vous, a payé de sa personne

ne comme un simple volontaire. Je ne m'en étonne pas : il est du sang de Bourbon. Ainsi ce beau projet du Roi de Sardaigne d'envahir la Provence, s'est évanoui en fumée, les François sont invincibles quand ils sont commandés par des hommes comme vous, & surtout quand on les attaque chez eux : Charles-quinç l'a éprouvé long-tems avant le Savoyard. Vous avez vengé la mort de votre frere : cette victoire fera oublier au Roi la malheureuse affaire d'Exiles.

La France est actuellement triomphante dans toutes les parties de l'Europe, où l'on a porté la guerre. Mais hélas ! en mer les Anglois viennent d'achever de détruire les malheureux restes de notre marine. J'ai bien peur que tant de sang & de trésors prodigués dans cette guerre si ridicule dans ses motifs, & si cruelle dans ses effets, ne produisent à la fin aucun avantage ; & que le Roi ne soit obligé de rendre les conquêtes d'Europe pour ravoïr ses colonies. A chaque fois que les Anglois nous battent sur ce qu'ils appellent leur propre élément, je suis pour ainsi dire prête à maudire la mémoire du Cardinal de Fleuri : j'en demande pourtant pardon à Dieu, car c'étoit un prêtre. Sa politique timide & sa ridicule économie ont achevé de faire perdre à la France toute sa considération en qualité de puissance maritime. Il n'aimoit ni la guerre, ni les dépenses :

penfes : il avoit cet efprit d'épargne qui eft fort bon dans le gouvernement d'une famille particuliere, mais qui eft souvent très-pernicieux dans le gouvernement de la grande famille de l'état, où il faut favoir dépenser, & perdre même à propos. On dit que les Anglois avoient beaucoup d'eftime pour lui : je le crois. Il a laiffé pourrir nos vaiffeaux dans nos ports, de peur de les fâcher ; c'étoit un sûr moyen de plaire à ces honnêtes gens. L'adminiftration des prêtres a toujours été plus ou moins fatale à la France, & peut-être auffi aux autres Etats : ils font faits pour prier Dieu, & non pour gouverner les hommes : n'êtes vous pas de mon avis ?

Portez-vous bien, Mr. le Maréchal, & foyez content : tout le monde vous eftime, & moi plus que les autres. Si l'on avoit dit à l'infortuné Mr. Fouquet que fon arriere-petit-fils feroit non feulement un Grand Seigneur, mais un grand homme, il auroit peut-être fupporté fa prifon avec plus de patience. Je vous falue fincèrement, & je fouhaite à la France beaucoup d'hommes qui vous refsemblent.

LET-

J
re
pla
qu
po
qua
Cep
ran
Si c
la g
Le
fon
vous
Mon
devo
vous

J'ai
cre
re ; &

L E T T R E X X I V .

AU CHEVALIER DE SADE. 1747.

J'ai aussi-tôt porté au Roi la bonne nouvelle que vous m'avez envoyée, & dont je vous remercie. Il ne comptoit pas d'abord qu'une place, telle qu'Antibes, sans fortifications, & qui n'avoit qu'une petite poignée de monde pour la défendre, pourroit seulement tenir vingt-quatre heures contre une nombreuse armée. Cependant vous avez soutenu un siege de quarante jours, & à la fin forcé l'ennemi à le lever. Si cette action n'est pas la plus importante de la guerre, elle n'en est pas la moins admirable. Le Roi vous donnera au plutôt des marques de son estime ; & s'il étoit capable de l'oublier, je vous promets de l'en faire souvenir. Pour moi, Monsieur le Chevalier, je me ferai toujours un devoir de servir le mérite & la valeur : par-là vous pouvez juger de mes sentimens pour vous.

L E T T R E X X V .

AU COMTE DE MAUREPAS. 1747.

J'ai ouvert votre lettre avec empressement, croyant que c'étoit la nouvelle d'une victoire ; & c'est celle d'une défaite. Cette malheureuse

reuse affaire acheve de détruire le reste de la marine François, & de tromper vos espérances. Il y a cependant quelque sujet de consolation : Mr. de la Jonquiere s'est battu en homme de courage : mais hélas ! il avoit affaire à des Anglois. On peut dire que tout est perdu, hors l'honneur. Je ne crois pas que ces succès continuels de l'ennemi par mer aient d'exemple dans l'histoire : c'est pour lui seul que la fortune n'est pas inconstante. Il n'y a aujourd'hui que deux grands peuples en Europe : il semble que l'un soit destiné à posséder l'empire de la mer, & l'autre celui de la terre ; il faut prendre patience.

Je prévois que la France sera obligée de faire une paix honteuse, & de rendre les conquêtes de Flandre : la misère du Royaume, la difficulté de faire de nouvelles levées, & l'obstination des alliés, qui ont plus d'argent & de patience, la rendront bientôt nécessaire. Le Maréchal de Saxe se vante de conquérir la Hollande la campagne prochaine, & d'arborer les fleurs de lis sur les remparts d'Amsterdam. A vous dire vrai, je n'en crois rien du tout, & même je ne le desire pas. Cette conquête, en supposant qu'elle soit possible, seroit très-dangereuse : Louis XIV. qui la fit, fut presque aussitôt obligé de l'abandonner : il n'en tira d'autre avantage que le vain honneur d'avoir fait dire publi-

pu
po
sua
ma
pre
sien
ces
me
ave
qui
qui
mie
pai
bien
à d

J
sent
dire
mal
je su
cour
mes
hais

publiquement la messe à Utrecht : bonne leçon pour son successeur. Je suis dans la ferme persuasion que le regne de Louis XV. ne sera jamais celui des conquêtes : les François du tems présent sont trop différens de ceux du dernier siecle. Je le redis encore, la paix nous est nécessaire : notre marine est détruite ; nous sommes épuisés d'hommes & d'argent , & nous avons de puissans ennemis. Vous , Monsieur , qui tenez la premiere place dans le conseil , & qui la méritez par votre expérience & vos lumieres , contribuez à rendre aux François cette paix , dont ils ont tant de besoin , & qui est le bien le plus précieux qu'un bon Roi puisse faire à des sujets qui l'aiment , &c.

L E T T R E X X V I .

A LA MARQUISE DU SAUSSAI.

J'ai été heureuse pendant huit jours , c'est-à-dire , tout le tems que je vous ai vue : à présent je suis triste à mon ordinaire : je puis vous dire , au scandale des grands de la terre , que malgré ma faveur & l'estime d'un grand Prince , je suis quelquefois sur le point d'abandonner la cour , & d'aller dans la retraite me consoler avec mes amis. Mais ma foiblesse me retient : je hais le monde , & ne puis le quitter.

Comment trouvez-vous la nouvelle Dauphine? Elle n'est pas belle; mais elle a du sens, des graces, & ce je ne fais quoi qui plaît encore plus que la beauté. Son illustre époux est trop dévot: nous verrons si elle ne le guérira pas de cette maladie des petites ames, qui ne manque jamais de rendre un Prince persécuteur, & ses sujets fanatiques. Je ne connois pas de grand Roi qui ait été dévot: le bon Henri IV. ne l'étoit pas. Aimons Dieu & la vertu: laissons la dévotion aux moines.

La Dauphine a amené avec elle un Jésuite Allemand, nommé le P. Croust, qui est son confesseur: c'est peut-être le plus sot & le plus plat animal qui ait jamais été importé du saint Empire Germanique. Cependant elle a une extrême confiance en lui, ce qui me fait tout craindre.

Mais à propos du Dauphin, je ne vous ai peut-être jamais parlé d'une scene qui s'est passée, il n'y a pas long-tems, à Versailles. Une femme de Paris, qui étoit grosse, eut envie d'embrasser ce jeune Prince, qui est, à la vérité, beau comme l'Amour: un officier se chargea de l'introduire; mais le Dauphin, voyant qu'elle avoit la gorge découverte, lui tourna le dos, & lui ferma lui-même la porte au nez. Vous voyez que la dévotion l'a presque rendu grossier.

Je

phi
où
phi
pas
n'et

pre
app
auss

A
il a
gard
rage
méri
voya
d'eux
na pe
le se
mêm
ner p
son r
ce qu

Je fus hier surprise de voir la jeune Dauphine avec des bracelets de la défunte infante, où l'on voit son portrait en miniature : le Dauphin l'a priée de les porter, ce qui ne lui fait pas beaucoup de plaisir ; en effet ce procédé n'est pas galant.

Il pleut toujours, & je ne saurois aller prendre l'air. Je suis réduite à rester dans mon appartement, & à caresser mes pigeons. Je pense aussi à vous, ma belle Comtesse. Adieu.

L E T T R E X X V I I .

A LA MÊME. 1747.

Avez-vous lu la catastrophe du tyran de Perse, le trop fameux Thamas Kouli-Kan ? il a été massacré dans son propre palais par ses gardes. Cet homme, si célèbre par son courage & par ses crimes, a éprouvé le sort qu'il méritoit : belle leçon pour les ambitieux. Trois voyageurs trouverent un jour un trésor ; l'un d'eux alla chercher des vivres, & les empoisonna pour se défaire de ses camarades, & devenir le seul possesseur du trésor. Ceux-ci dans le même tems prenoient la résolution de l'assassiner par le même motif, & ils l'exécuterent à son retour ; après quoi ils se mirent à manger ce qu'il avoit apporté : mais ils y trouverent la

mort qu'ils méritoient, fidele emblème des conséquences de l'ambition. O vanités, grandeurs humaines, pompeuses chimères ! je vous méprise sincèrement, mais hélas ! je n'ai pas encore le courage de vous haïr.

On songe toujours à la paix. Le Roi fait des propositions très-raisonnables : mais les Anglois s'en moquent, & veulent traiter avec nous comme avec des vaincus. Les conférences de Bréda n'ont produit jusqu'ici que quantité de belles harangues & de complimens : cependant nous espérons toujours.

Quand vous écrirez au beau Marquis, dites-lui de ne pas tant s'exposer pour l'amour de vous & de ses amis, car le canon ne respecte personne. Adieu, je vais partir pour Marli : c'est un lieu charmant, mais votre présence le rendroit encore plus beau, &c.

L E T T R E XXVIII.

A MR. D'ARGENSON. 1747.

LEs Anglois ont donc renouvelé leur traité avec les sauvages de Russie, par lequel ceux-ci s'engagent à leur fournir trente-mille hommes en payant. Ils sont comme les Princes d'Allemagne, amis de tout le monde en payant. Je ne fais cependant pas ce que les alliés feront de
ces

ces barbares. Le Roi de Prusse ne les laissera pas passer impunément, & j'ose dire que s'ils viennent jamais en Flandre, il faudra qu'ils y arrivent par mer sur les vaisseaux Anglois, ce qui n'est gueres praticable; ou qu'ils fassent le trajet sur une meule de moulin, comme leur grand St. Nicolas.

Cependant je regarde ces alliances avec les Russes comme d'une très-dangereuse conséquence. Cette nation, qui cent ans auparavant étoit aussi inconnue dans le reste de l'Europe que la terre australe, s'aguerrira peu à peu, & apprendra la discipline militaire en servant les différentes Puissances qui l'emploient: bientôt elle sera en état de battre ses maîtres, & leur sera formidable. Il ne seroit pas impossible de voir un nouveau déluge de barbares, sortis des antres de la Sibérie, & commandés par un nouvel Attila, qui inonderoient l'Europe. Dieu nous en préserve!

Je n'aime pas la politique: mais puisque la singularité de ma fortune m'en rend l'étude nécessaire, je vous prie de continuer à être mon guide. Après tout, je m'imagine qu'il ne faut pour cela que beaucoup de droiture & de bon sens. Quant à cette politique qui enseigne à tromper les hommes, & à les rendre malheureux, je n'en ai pas besoin, & vous êtes incapable de me l'apprendre. Je suis, &c.

LET-

L E T T R E XXIX.

A LA COMTESSE DE NOAILLES. 1748.

A quoi passez-vous le tems , ma chere amie ? Etes-vous heureuse & contente ? Pour moi je suis triste, & je suis sûre que, s'il y a du bonheur sur la terre, ce n'est pas dans les cours qu'il faut l'aller chercher. Il semble que ce soit ici l'antre de Trophonius : on n'y rit jamais de bon cœur. Je n'y trouve que de fausses joies, de faux plaisirs, & de faux amis, qui tâchent de m'assassiner en m'embrassant. Je fais tout ce que je peux pour distraire ma mélancolie : mais le plaisir est un don de Dieu, qu'il n'accorde jamais à l'ambition : il ne m'est pas plus possible, d'être gaie qu'à Mad. de Percival d'être belle & raisonnable.

Je vous remercie de vos cantates ; la musique & les paroles en sont fort belles ; mais à présent je n'ai pas envie de rire.

Avez-vous été chez Martin voir mon nouveau carrosse , comme vous l'aviez dit ? Je lui ai défendu de le gâter par des peintures lascives, que les honnêtes gens ne sauroient voir sans rougir. C'est pourtant aujourd'hui la mode ; mais je me moque de la mode : les femmes sages m'en estimeront davantage. Le Roi m'a fait

fait présent de six beaux chevaux barbes : le bon Prince ! qu'il est digne d'être aimé !

A propos , est-il vrai que la Princesse de Conti , étant l'autre jour à la messe aux Théatins , un pauvre aveugle vint lui demander l'aumône , en se plaignant *qu'il avoit perdu les joies de ce monde* : sur quoi elle se tourna vers le Comte de Clermont , & lui dit : *Est-ce que cet homme-là est eunuque ?* Voilà une réflexion bien gaillarde , surtout dans une église.

Je reçus hier la visite de la belle Duchesse , qui me salua de votre part , & je l'embrassai pour la peine. Vous pensez donc toujours à moi ? Vous avez bien raison : il y aura dimanche prochain 28 ans qu'il vint au monde une certaine personne destinée à vous aimer tendrement.

Je vous prie de faire bien des caresses pour moi à Madame de Nanteuil : je suis après tout bien heureuse d'avoir des amies comme vous, &c.

L E T T R E X X X .

AU COMTE D'ARGENSON. 1748.

ON m'a présenté un mémoire pour l'établissement d'une école militaire , & je vous l'envoie , parce que c'est une affaire de votre département. Ce n'est pas , comme le disoit le Cardinal Dubois des projets de l'abbé de St. Pierre,

Pierre, *le rêve d'un bon citoyen*: mais il me semble que ce seroit une institution très-praticable & très-utile. Les campagnes sont remplies de pauvres gentils-hommes qui vivent dans la misere & l'abjection : on pourroit les soulager en élevant leurs enfans pour le service du Roi & de l'état. La Noblesse Françoisse est la plus brave de l'Europe, & l'on a vû dans tous les tems ce qu'elle savoit faire. Mais nos pauvres hobereaux qui n'ont que l'épée & du courage sont perdus pour l'état, parce que n'ayant pas le moyen de servir comme officiers, ils dédaignent de servir comme soldats. Je crois donc que le projet de les rendre utiles dans leurs enfans, mérite attention. Si l'on entretenoit constamment un corps de cinq à six-mille jeunes gens élevés avec soin par les plus habiles maîtres dans toutes les parties de l'art militaire, cela formeroit une pépiniere de bons officiers, en qui les lumieres suppléeroient à l'expérience, & bien supérieurs à ces petits Messieurs bien poudrés qui se présentent tous les jours à votre bureau, & qui n'ont d'autre mérite pour obtenir une lieutenance qu'un peu d'argent & beaucoup de présomption.

Je n'ai pas encore parlé au Roi de ce plan, qui me paroît sage & de la plus grande importance; je veux avoir votre avis auparavant. Considérez, Monsieur, que nous sommes en guerre avec les Anglois, & que nous y serons presque toujours

tou
na
cra
ne
la g
ma
On
con
ten
vale
que

Ma
l'ex
vir
folli
mar

A
J'A
fère
riva
gran
voit

toujours par la rivalité & l'antipathie des deux nations. Ce sont les seuls ennemis qui soient à craindre pour la France, & contre lesquels elle ne sauroit trop bien se préparer. Nous faisons la guerre avec les autres peuples pour la gloire ; mais avec les Anglois pour notre conservation. On ne sauroit donc prendre trop de précautions contre de pareils rivaux, qui veulent à toute force tenir la balance de l'Europe, & qui par leur valeur & leurs richesses sont bien plus à craindre que la maison d'Autriche ne le fut jamais.

Je vous prie de vous souvenir du petit St. Marc, dont je vous ai déjà parlé. Si vous l'examinez bien, vous le trouverez digne de servir le Roi, & vous accorderez l'emploi qu'il sollicite, plutôt à son mérite qu'à ma recommandation.

Je suis, &c.

L E T T R E X X X I.

A MR. DE CHEVERT, LIEUTENANT GENERAL.

J'ai obtenu pour vous, Monsieur, ce petit gouvernement que vous desiriez, & cette préférence a causé bien des murmures parmi vos rivaux ; ce qui m'auroit donné de vous la plus grande opinion, si le Maréchal de Saxe ne m'avoit d'ailleurs souvent parlé de vous comme d'un
des

des meilleurs officiers de l'armée. On objectoit que vous étiez un soldat de fortune, un homme sans naissance. C'est ce qui vous rend plus estimable : votre mérite est personnel, celui des autres leur est étranger. Je me ferai toujours un devoir de vous servir, & ceux qui vous ressembtent : par-là on verra qu'une femme qu'on accuse avec tant d'amertume & d'injustice, sait honorer le mérite & la vertu. Venez remercier le Roi avant de partir : je vous verrai aussi avec plaisir, mais à condition que vous ne me remerciez point. Je suis, &c.

L E T T R E XXXII.

AU COMTE D'ARGENSON. 1748.

Cette nouvelle démarche du Roi de Prusse me fait plaisir, mais elle ne me surprend pas : il entend aussi bien ses intérêts que l'art de la guerre ; tâchons aussi d'entendre les nôtres. J'ai prédit que cette négociation de Suede n'aboutiroit à rien, & ma prédiction s'est accomplie. Les Suédois ont perdu leur gloire en gagnant leur liberté : ils ont été la terreur du nord, tant qu'ils ont été esclaves de leurs Rois : à présent qu'ils sont libres, ils ne sont plus rien ; ce qui semble prouver que la liberté est, pour ainsi dire, une viande particulière qui ne convient

étoit
 comme
 esti-
 des
 jours
 s ref-
 qu'on
 , fait
 ercier
 avec
 mer-

Prusse
prend
part de
vôtres.
ne n'a-
accom-
re en
ur du
Rois :
rien ;
pour
e con-
vient

Prusse
prend
part de
vôtres.
ne n'a-
accom-
re en
ur du
Rois :
rien ;
pour
e con-
vient

A Mlle ALEXANDRINE. 1748.

J'ai reçu à votre sujet une lettre qui m'afflige.
On dit que vous êtes hautaine & impérieuse
Tom. II. D avec

avec vos compagnes, & que vous commencez à devenir très-indocile. Pourquoi affligez-vous le cœur de votre mere? Pourquoi la mettez-vous dans la triste nécessité de se plaindre de vous? Je vous avois tant recommandé d'être douce, modeste & affable, comme le seul moyen de plaire à Dieu & aux hommes. Avez-vous sitôt oublié mes leçons? Voulez-vous me mettre dans le cas de rougir de vous? J'espère que vous changerez de manieres par égard pour moi & pour vous-même. Point de grands airs; ils ne conviennent à personne, & encore moins à vous qu'aux autres. Si je vous fais élever comme une Princesse, songez que vous êtes bien éloignée d'en être une. La même fortune qui m'a élevée peut changer, & me rendre la plus malheureuse des femmes; en quel cas vous seriez comme moi, rien du tout. Adieu, ma chere fille, vous savez que je ne respire que pour vous, que c'est pour vous que j'aime la vie. Si vous me promettez de vous corriger, je vous pardonne & vous embrasse, &c.

L E T T R E XXXIV.

A MADAME L'ABBESSE DE S. ANTOINE. 1748.

J'Ai reçu avec respect la lettre de V. A. S. (*)
& je voudrois pouvoir vous consoler & vous servir.

(*) Votre altesse sérénissime.

servir. Mais je ne puis rien dans cette affaire, qu'on a représentée au Roi sous le jour le plus odieux. On vous accuse de tyranniser vos religieuses. On dit que vous vous baignez tous les matins dans une cuve pleine de lait, que vous leur faites ensuite manger. Cela seroit bien indigne d'une Princesse du sang de Bourbon, & je ne le crois pas. Mais malheureusement on le croit ici, & le Roi est fort irrité. Il a donc été résolu de vous ôter le gouvernement de vos filles. Au reste on vous conserve votre revenu, de sorte qu'à le bien prendre je serois plutôt tentée de vous faire compliment que de vous plaindre. La charge de cent-cinquante filles toujours chagrines & mécontentes est bien pénible, surtout pour une personne de votre rang. Je vous remercie très-humblement de la confiance que vous avez eue en moi ; j'ai tâché de m'en rendre digne. Si je n'ai pû parer l'orage qui se préparoit, j'ai du moins été assez heureuse pour en adoucir les conséquences, comme vous l'apprendrez bientôt. Mon profond respect pour vous, & pour l'illustre sang dont vous sortez, m'en fesoient un devoir que j'ai tâché de remplir avec zèle.

Je suis, &c.

L E T T R E XXXV.

A LA MARQUISE DU SAUSSAI. 1748.

Qu'avez-vous donc fait à Madame de Fronlai ? Elle se plaint fort de vous. Est-ce que les amis doivent se fâcher ? Elle ne m'a pas dit les particularités de votre brouillerie : mais je me charge de vous réconcilier , & de vous faire embrasser , pourvu que vous ne l'ayez pas appelée *laide* , ce qui ne se pardonne jamais entre les femmes.

Le Roi part demain pour Compiègne , & je dois le suivre : mais je porte partout la même mélancolie ; il est plus facile de changer d'air que d'humeur. Quel est cet impertinent qui a dit tout haut en me voyant promener avec le Maréchal de Saxe : *Voilà l'épée du Roi & son fourreau*. Cette mauvaise plaisanterie a déjà couru tout Paris , & je ne doute pas que vous ne la sachiez comme les autres. J'en voudrois connoître l'auteur , non pas pour le punir , car de pareilles sottises ne m'offensent pas ; mais pour le prier de mettre plus d'esprit & de décence dans ses bons-mots.

Je vous prie , pendant mon absence , d'aller voir les tableaux de Mr. de Renusson , & d'acheter pour moi ce qu'il vous plaira : je m'en rapporte à votre goût. Mais il y a surtout un mor-

morceau que je serois bien aise d'avoir ; c'est l'enlèvement de Proserpine ; ne le laissez pas échapper. Voilà ma première commission : la seconde, dont je vous charge encore plus expressément, c'est de vous bien porter & de m'aimer toujours. Adieu, ma chère, je souhaite & espere vous voir à Compiègne : ce jour-là sera le plus agréable pour moi, &c.

L E T T R E X X X V I .

A LA DUCHESSE DE DURAS. 1748.

Vous me demandez ce que je fais, Madame la Duchesse. Je m'ennuie, & vous aimez toujours à l'ordinaire. Je m'imaginois autrefois follement que la cour étoit le séjour des ris & des plaisirs ; c'est plutôt celui des pleurs, du moins pour moi. J'en ai versé aujourd'hui d'indignation en voyant mes amis, ceux que j'ai servis de tout mon pouvoir, conspirer contre moi. Cela ne m'empêchera pourtant pas de faire du bien, suivant ce mot d'un philosophe : *Donne à manger aux chiens, fussent-ils te mordre.*

Je me repens cependant d'avoir contribué à l'élévation d'un certain personnage, qui est également incapable de bien servir le Roi & d'être reconnoissant : mais alors je ne le connoissois pas.

Vous avez sans doute oui parler de ce Chamillard, que Louis XIV. fit Ministre de la guerre, parce qu'il jouoit bien au billard. J'ai fait à peu près la même chose pour cet homme-là ; il n'avoit d'autre mérite que celui d'être amusant, & il est actuellement Secrétaire d'Etat.

Il y a selon moi un grand abus dans tous les gouvernemens : chaque membre de l'administration devoit être fixé pour toujours dans le même poste, sans espérance de monter plus haut : autrement on ne peut attendre de lui ni justice, ni application. Il ne peut pas remplir les devoirs de la charge à laquelle il a ambition d'aspirer, parce qu'il ne l'a pas encore ; ni ceux de celle qu'il occupe, parce qu'il a dessein de la quitter. L'homme, dont il s'agit, confirme ma remarque.

On attend ici la Duchesse de Parme ; & j'espère que sa présence ramenera la gaieté dans cette cour, où l'on ne rit jamais que du bout des lèvres. Le Roi me disoit hier, *j'ai beaucoup de flatteurs, & n'ai point d'amis*. Voilà le malheur des Princes ; on les adore, mais il est rare qu'on les aime.

Le jeune Comte m'est venu remercier du régiment qu'il a obtenu : il est vrai que j'ai dit un mot en sa faveur, mais son propre mérite en a dit davantage ; il parle des belles actions comme un homme qui est capable d'en faire.

Je

Je vous verrai peut-être la semaine prochaine chez la belle Comtesse, qui m'a invitée à une petite fête: ce sera la fête de l'amitié, & par conséquent très-agréable. Adieu, ma chère Duchesse; je baise vos belles mains.

L E T T R E X X X V I I .

A LA MARQUISE DE FONTENAILLES. 1748.

LA cour est un bon pays pour oublier les malheureux: on ne parle déjà plus du pauvre prétendant, & il n'y a peut-être que moi qui le plaigne. On dit qu'il va se promener en Allemagne, dans ce pays de l'orgueil & de la misère, où il trouvera à chaque pas des Princes & des gueux. Il a un grand projet dans la tête: je souhaite qu'il réussisse, mais sans l'espérer: les malheureux n'ont point d'amis. Le Roi lui a fait donner des lettres de change pour six-cens-mille livres: je souhaite de tout mon cœur que cela contribue à le consoler, si toutefois un peu d'argent peut consoler de la perte d'un trône.

Enfin le petit Marquis a obtenu ce qu'il souhaitoit; il étoit souple & flatteur, comme un épagneul; faisant des complimens à ceux qui se moquoient de lui, souffrant les injures & re-

merciant ceux qui les fesoient, c'étoit le vrai moyen de réussir à la cour.

Quand je considère les bassesses, l'impertinence, & le caractère rampant de la plupart des courtisans, je fais beaucoup de différence entre les grands hommes & les grands Seigneurs. Ceux-ci que je méprise m'ennuient à mourir : les autres ne m'ennuient pas ; mais ils sont rares, & je n'en vois gueres. Je plains les Rois d'être environnés de ces singes dorés, aussi lâches & malfesans que ceux d'Angola. Les cours, que le sot vulgaire regarde avec tant d'envie, ne devraient exciter que la compassion. L'autre jour l'abbé de la Tour-du pin, prédicateur des jolies femmes, vint nous voir à Versailles ; & comme on lui demandoit ce qui l'y avoit amené : *J'ai, dit-il, une description du paradis à faire, & je viens ici prendre des mémoires.* Le pauvre homme ! Si les excès des passions les plus funestes & les plus basses, l'envie, la haine, la rage, le désespoir, si les fureurs & les crimes de l'ambition peuvent donner une image du paradis, il peut toujours venir ici.

Comme je m'intéresse à tout ce qui vous regarde, je vous fais mon compliment sur l'affaire de Boulogne : le parlement étê pour vous tout d'une voix, ce qui prouve que la justice n'est pas aveugle. Je ne le suis pas non plus
dans

dans les sentimens d'estime & de tendresse que j'aurai toujours pour vous.

L E T T R E X X X V I I I .

A LA COMTESSE DE BRE'ZE'. 1748.

J'Ai toujours eu bien des ennemis : j'en ai actuellement parmi les dévots, & ce sont les pires de tous. Un saint homme de cette espece, qui a la mine, & peut-être le cœur d'un démon, se posta hier sur le passage du Roi, comme il revenoit de la messe, se jetta à ses genoux, & lui présenta un placet qu'il prit avec sa bonté ordinaire, & vint le lire dans mon appartement : en voici la conclusion : *J'annonce à votre Majesté de la part de Dieu, qu'il faut absolument renvoyer Madame de Pompadour au plutôt : autrement sa main vengeresse va s'étendre sur votre royaume, & punir vos sujets de la foiblesse de leur souverain.* Cette insolence méritoit peut-être la mort, ou du moins une prison perpétuelle. Mais le meilleur des Princes ne se démentit pas en cette occasion : il fit appeller ce messager du ciel, & se contenta de lui dire : *Mon ami, allez vous faire saigner, & racommoder votre cerveau ; car je vous annonce de la part du bon sens que vous êtes fou.*

Pour moi je ne le crois pas fou, mais un dangereux hypocrite, envoyé non pas de la part

de Dieu , mais de la part de certaines gens que je méprise & ne crains pas. Voilà mon aventure, Madame, qu'en dites-vous ?

Savez-vous que j'ai acheté l'hôtel d'Evreux ? car il faut bien que j'aie une maison dans Paris : mais je vais le faire abattre, & en bâtir un autre plus à mon goût. On se moque partout de la folie de bâtir : pour moi je l'approuve fort cette prétendue folie, qui donne du pain à tant de misérables : mon plaisir n'est pas de contempler de l'or dans mes coffres, mais de le répandre. Je suis sûre que vous pensez comme moi. Aimons-nous toujours , & méprisons la bassesse & l'envie. Je suis , &c.

L E T T R E XXXIX.

A LA MÊME. 1748.

JE n'aime pas du tout votre *Gouvernante* du bon homme La Chaussée, parceque cette comédie n'est pas une comédie, puisqu'elle fait pleurer au lieu de faire rire. Ce faux genre *larmoyant* est ridicule, & choque la vraisemblance ; cependant il devient à la mode, parce qu'il est plus facile de se guinder sur de grands sentimens de tragédie que de plaisanter avec grace : le génie comique est mort avec Moliere.

Un

Un autre vice de la scène Française, c'est qu'on n'y voit jamais que des grands Seigneurs, comme si tous les hommes étoient des Marquis. Un auteur se croiroit deshonoré, s'il mettoit sur le théâtre des bourgeois & des marchands : les Anglois y mettent même des savetiers, & en cela je les approuve : la comédie est une peinture des hommes, & un savetier est un homme comme un autre.

Un troisième défaut, c'est que nos comiques n'attaquent jamais que des ridicules : il faudroit plutôt attaquer les vices. Un homme ridicule ne fait pas de mal, & il fait rire : mais un homme vicieux est nuisible à la société, & l'afflige.

Cependant j'irai voir cette pièce, parceque je l'ai promis ; & je vous prendrai en passant : après cela nous reviendrons ici s'il vous plaît, où nous ferons ce que les vieux François de Louis XIV. appelloient *media nocte*. Adieu, ma chère, j'aime toujours votre bon cœur & votre esprit.

L E T T R E X L .

A LA DUCHESSE D'ETRE'ES.

Pourquoi ne me venez-vous pas voir ? la présence d'une amie est presque le seul plaisir auquel

auquel je sois sensible. Tout le monde me parle de vous ; tout le monde vous voit : hélas ! qu'il est heureux ! Vous avez beau faire , Madame , vous ne trouverez personne qui sache aimer comme moi. Vous dites que vous m'aimez tendrement , & j'en suis sûre : c'est ce qui me fait supporter avec patience les grandeurs & les vanités de la cour. La fortune qui m'a élevée , peut me tourner le dos : mais il est un bien qu'il n'est pas en son pouvoir de m'ôter , c'est votre amitié : voilà le vrai *baume de vie* , & il vaut mieux que celui de *Le Lievre*. J'entends du bruit à ma porte : attendez , ma belle Duchesse , je reviens à vous dans un moment.

C'étoit ce vieux singe de contrôleur général , qui m'apportoît de l'argent ; sans cela je l'aurois bien grondé de venir m'interrompre quand je vous écris. Comment se portè le Duc ? Il s'ennuie déjà de la paix : mais j'espère qu'il s'ennuiera long-tems ; car je n'aime pas la guerre. Adieu : quand viendrez-vous m'embrasser ? &c.

L E T T R E X L I.

AU DUC DE NIVERNOIS. 1749.

JE n'approuve pas plus que vous cette fantaisie du Cardinal de Tencin , au sujet du Duc d'Yorck ;

d'Yor
Prin
être
son
en c
par
maï
de t
l'E
bévu
les c
hom
com
à la
C'éto
de je
soit,
ner à
baye
pouv
fami
de la
l'asyl
pas c
trône
nira
& d'
tenir

d'Yorck ; & je suis surprise de la foiblesse de ce Prince à y consentir. Il n'étoit pas né pour être prêtre, mais pour soutenir les prétentions de son frere au trône d'Angleterre , & y succéder en cas de mort. Mais le voilà mort lui-même par son acceptation d'un bonnet rouge ; & cette maison infortunée, qui a coûté tant de sang & de trésors à la France, va devenir le jouet de l'Europe. Je hais ce vieux Tencin pour sa bévée : mais lui & tous les prêtres sont comme les eunuques, qui voudroient que tous les autres hommes leur ressemblassent. Il ne sentoit pas combien les prétentions des Stuarts étoient utiles à la France en cas de guerre avec les Anglois. C'étoit un épouvantail , qui ne manquoit jamais de jeter la terreur parmi eux. Quoi qu'il en soit, le mal est fait, & le Roi est résolu de donner à sa nouvelle éminence la premiere riche abbaye qui viendra à vaquer ; c'est de quoi vous pouvez l'assurer. J'ai pitié de cette malheureuse famille, qui a été pendant tant de siècles le jouet de la fortune. La France , qui a toujours été l'asyle des Princes malheureux , n'abandonnera pas ceux-ci. Si elle ne peut les rétablir sur le trône de leurs ancêtres, du moins elle leur fournira toujours les moyens de vivre avec dignité , & d'une maniere digne de leur rang.

Les religieuses de St. Cyr m'ont prié d'obtenir pour elles un corps saint pour mettre dans
une

une nouvelle chapelle, qu'elles viennent de bâtir. Voulez-vous bien, Mr. le Duc, vous charger de cette bonne œuvre. La cour de Rome n'est pas avare de ces sortes de présens, & elle vous l'accordera sans peine : mais gardez-vous bien d'envoyer à ces bonnes filles un saint avec deux jambes gauches comme le St. Olive des capucines. Je ne puis m'empêcher de rire en écrivant ceci : c'est une plaisante commission pour un Ambassadeur & un Philosophe.

Le clergé de France devient de plus en plus turbulent : s'il étoit le maître, il renouvellerait les *dragonades* de Louis XIV. Mais grace au ciel, notre Roi très-chrétien n'est ni dévot ni persécuteur ; il n'a, dit-il, aucun pouvoir sur les consciences, & n'en veut point avoir. Le bon Prince ! Pour moi, je hais les prêtres intolérans ; & si j'étois souveraine, je ne persécuterois que les persécuteurs. Vous pensez comme moi, Mr. le Duc ; & je vous prie, au nom de la raison & de l'humanité, d'éclairer leurs intrigues à Rome, & d'éteindre les premières étincelles de cette guerre sacrée qu'ils ont tant d'envie d'exciter.

Je vous prie de faire mes tendres complimens à Mad. la Princesse Pamphili : c'est une femme bien estimable, quoiqu'Italienne. Je vous prie de vous bien porter, & d'aimer toujours ceux qui vous aiment.

Je suis, &c.

LET.

L E T T R E X L I I .

AU COMTE DE FRISE. 1750.

Toute la France pleure avec vous la perte du grand-homme , qui lui a fait tant d'honneur. Il étoit vieux & accablé d'infirmités : la mort étoit un bien pour lui : il n'y a que l'état qui soit à plaindre d'avoir perdu son défenseur. Tous les bons François sont dans l'affliction : le Roi , qui la partage , veut vous donner des marques de son estime pour le Maréchal de Saxe , & l'honorer encore après sa mort dans son neveu. Il vous laisse le château de Chambord avec toutes ses dépendances , & les mêmes privilèges dont feu votre oncle jouissoit. Quant à sa pompe funèbre , il en fera les frais d'une manière digne de lui , & du héros qu'il regrette. Il auroit bien voulu lui donner une place dans la sépulture des Rois de France. Mais comme il est mort Luthérien , les préjugés de notre religion ne permettent pas à ce bon Prince de lui donner cette dernière preuve de sa reconnoissance. Il sera donc enterré selon ses desirs dans le temple de St. Thomas à Strasbourg ; & je ne doute pas que dans le transport des tristes restes de ce grand-homme , les peuples n'accourent en foule sur la route pour donner
à sa

à sa mémoire des larmes semblables à celles qui furent versées pour le Maréchal de Turenne.

Quant à moi, Monsieur, je l'honorerai toujours en vous; & j'ose dire que vous lui ressemblerez un jour. Quand il se présentera une occasion de vous servir, je vous prie de ne pas accorder à d'autres le plaisir de vous obliger. Je suis très-sincèrement, &c.

L E T T R E XLII.

A MR. DE LA BEAUSSIERE (*). 1749.

JE suppose que vous êtes encore à Paris. Aussitôt que vous recevrez cette lettre, ne manquez pas de porter deux-cens louis à l'adresse ci-jointe, & d'assurer la personne à qui vous les remettrez de toute mon estime. Le malheur des tems m'empêche de faire mieux; mais j'espère avoir le plaisir de l'obliger plus solidement une autre fois. En attendant, je penserai à quelque place qui lui convienne, &c.

(*) Son intendant.

L E T T R E XLIV.

A LA DUCHESSE D'ETREES. 1750.

JE vis hier Mr. le Comte, qui me fit des complimens pour vous & pour lui: il m'assura
que

que vous vous portiez bien, ce qui est le principal ; car je vis dans mes amis.

Nous venons de recevoir une triste nouvelle. Le brave Maurice est mort dans son château de Chambord : cette perte est un malheur public. On dit que feu le Maréchal de Villars apprenant que le Duc de Berwick avoit été tué au siège de Philipsbourg, il s'écria : *Cet homme a toujours été heureux.* Le pauvre Saxe n'a pas eu ce plaisant bonheur des héros ; car il est mort dans son lit comme une vieille femme, & tel que Mr. de Catinat, ne croyant rien, & peut-être n'espérant rien (*).

J'ai eu occasion de le voir souvent, & je crois avoir bien saisi son caractère. Il n'étoit grand qu'à la tête d'une armée : partout ailleurs il avoit les petitesse des ames vulgaires, ce qui me rappelle le mot de la Bruyere, *qu'il est difficile d'être héros aux yeux de son valet-de-chambre.* Ce sont ses débauches qui l'ont tué encor plus que la vieillesse, ou les fatigues de la guerre ; & il n'étoit pas délicat dans ses plaisirs. Dans les deux dernières années de sa vie, c'étoit un cadavre ambulante, dont il ne restoit plus rien que le nom. Cependant, malgré tous ses défauts, qui sont l'appanage de l'humanité, c'étoit un grand homme à qui la France doit peut-être sa

con-

(*) Trop sévère.

Tom. II.

E

conservation, & qu'elle ne sauroit trop regretter. Il ne sera pas enterré à S. Denis, parceque les prêtres disent qu'il étoit hérétique. Pour moi, j'aime de pareils hérétiques, & je souhaite que Dieu nous en envoie encore un semblable. Je vous aime aussi, Madame la Duchesse; mais je ne vous vois pas assez souvent. Je suis, &c.

L E T T R E XLV.

A LA MÊME.

J'Allai hier pour vous voir, & l'on me dit que vous étiez au Palais royal. J'y courus & ne vous trouvai pas. La Duchesse étoit occupée d'une manière que nos jolies femmes de Paris trouveroient supérieurement ridicule : devinez à quoi. Elle brodoit des manchettes pour son beau Duc. Il y a une certaine Princesse dans Homere, qui va à la fontaine laver les chemises de ses freres, & elle se plaint qu'elles sont trop sales : mais dans ces tems simples, les Princeses avoient des mains de paysannes, ce qui n'est plus à la mode aujourd'hui. La Duchesse me fit beaucoup d'amitiés, & nous parlâmes de vous comme vous méritez qu'on en parle. Je vis avec une certaine vanité qu'elle vous estime autant que moi, & je l'en estime davantage.

J'ai

J'ai vu cette misérable rapsodie sur le Maréchal de Saxe. S'il vivoit encore, il rougiroit de la maniere platte & ridicule, dont on le loue. Pour moi, je crois qu'il n'y a que ceux qui sont capables d'imiter les grands hommes qui soient capables de les bien louer, & je prends l'éloge d'un sot pour un affront.

Mais à propos de ce pauvre Saxe, il avoit quelquefois des idées singulieres. Je lui demandois un jour pourquoi il ne s'étoit jamais marié. *Madame, dit-il, comme le monde va à présent, il y a peu d'hommes, dont je voulusse être le pere; & peu de femmes, dont je voulusse être l'époux.* Cette réponse n'étoit pas galante, mais pourtant il y a quelque apparence de raison. Il disoit aussi qu'une femme n'étoit pas un meuble propre à un soldat. Malgré cela, il entretenoit des filles qui à la fin l'ont tué, & c'est une comédienne qui lui a donné le coup de grace: jugez par là de ses compagnies.

Nous aurons ici samedi prochain une représentation de *Mahomet*: venez-y apprendre avec moi à détester la superstition & à admirer Voltaire. Nous avons mille feseurs de vers, mais nous n'avons qu'un poëte. Il vint hier matin me rendre ses hommages: mais s'il me traite en Reine, je le reçus aussi mieux qu'un Roi; car il faut honorer les grands talens. S'il ne croit pas en Dieu, comme on le dit, tant pis

pour lui : cela n'empêche pas qu'il ne soit grand homme ; c'est dommage qu'il devienne vieux.

Dites à Mr. le Duc que je le hais , parce qu'il est venu ici sans me voir : on diroit que les hommes estimables me fuient, pour me livrer à une troupe d'animaux à figure humaine , qui m'ennuient , & que je méprise. S'il se repent , & répare sa faute au plutôt, je pourrai peut-être lui pardonner. Portez-vous bien , ma chere Duchesse, & soyez toujours gaie, si vous voulez toujours être belle : la tristesse enlaidit , &c.

L E T T R E XLVI.

A MADAME DE LA POUPLINIERE.

JE ne m'imaginois pas , Madame, que nous aurions jamais quelque chose à nous dire. Vous m'avez écrit une lettre violente, & je vous ferai une réponse modérée. Je sais que vous êtes depuis quelque tems à la tête des belles femmes qui ont des desseins sur le cœur du Roi : vous le suivez partout : il vous trouve toujours quelque-part en embuscade pour le surprendre, & cela nous fait rire. Je vous en demande pardon, Madame ; il faudroit plutôt plaindre la folie que d'en rire. Vous faites plus aujourd'hui, vous m'insultez par une lettre qui n'a ni sens, ni justice, comme si j'étois le seul obstacle qui s'oppose

posé à votre ambition. J'ai le malheur, Madame, de ne pas connoître tout votre mérite ; & quoique vous ayez fait tout votre possible pour le faire connoître au Roi très-chrétien, il n'en fait pas davantage que moi.

Vous êtes la femme d'un homme riche & estimable ; tâchez de ne plaire qu'à lui : mais si vous vous obstinez à vouloir plaire au Prince, travaillez paisiblement à ce beau projet, sans vous fâcher contre moi, qui n'ai pas l'honneur de vous connoître, ni de vous estimer. Voici la première fois que je prends la liberté de vous écrire ; ce sera aussi la dernière. La charité m'a dicté cette lettre ; & si la folie d'une femme n'est pas un mal incurable, je souhaite qu'elle produise un bon effet. Je suis, &c.

L E T T R E X L V I I .

A MR. CAMPBELL.

JE suis très-sensible au souvenir du Prince Edouard, & à toutes vos honnêtetés ; mais j'ai peur que l'affaire qu'il médite ne soit bien difficile : je ferai cependant tout mon possible pour le servir par estime pour lui & pour son illustre maison. Le Roi, qui ne l'a éloigné que par force & en gémissant, n'abandonnera jamais ses intérêts : c'est de quoi vous pouvez l'assurer.

surer. Son mariage avec la Princesse de Modene seroit un petit équivalent de ses prétentions, & lui fourniroit un établissement : on ne négligera rien ici pour le faire réussir. Il a fait tant pour nous, que nous sommes obligés par reconnoissance de faire quelque chose pour lui. Il y a des gens, & même des François, qui disent que jamais le Roi n'a eu de sérieuse intention de le rétablir sur le trône de ses ancêtres, & qu'il ne l'a envoyé en Ecosse que pour servir d'épouvantail aux Anglois. Je fais de bonne part que ces gens-là mentent. La France n'a pu le soutenir comme elle l'auroit voulu : les ennemis étoient Maîtres de la mer, & l'on n'a jamais pu faire passer dans la Grande-Bretagne les troupes destinées à supporter sa cause & celle de ses amis. Dans une nouvelle guerre (car les deux nations, qui se haïssent réciproquement, ne sauroient vivre long-tems en paix) dans une nouvelle guerre, dis-je, on trouvera peut-être une occasion plus favorable. En attendant, le Roi, qui aime le Prince Edouard, & le plaint, est résolu de le servir de tout son pouvoir.

Est-il vrai qu'il a été attaqué près de Francfort par des assassins masqués ; qu'il en a tué un, & blessé dangereusement deux autres ? Sa bravoure est bien connue ; mais il est triste pour lui d'être obligé de l'exercer contre des vils meurtriers : ces scélérats étoient-ils Anglois ?

Je

Je vous prie , Monsieur, de lui présenter mes respects & mes services. Sa cause est la cause des Rois, & si je pouvois contribuer selon mon petit pouvoir à la faire triompher, je regarderois certainement cette action comme la plus belle de ma vie.

Je suis , &c.

L E T T R E X L V I I I .

A MR. DE PUISIEUX, MINISTRE D'ETAT. 1750.

JE suis étonnée de ces chicanes des Espagnols. La France n'a-t-elle pas assez fait pour eux ? Louis XIV. après plus de cinquante ans de regne & de gloire , s'est vu sur le bord du précipice pour s'être obstiné à soutenir le Roi, que le dernier Prince de la maison d'Autriche avoit nommé pour son successeur , & empêcher le démembrement de leur Monarchie. Louis XV. a fait une longue & sanglante guerre, qui n'a été utile qu'à Dom Philippe par l'établissement honorable qu'on lui a procuré en Italie. Tant de services rendus à l'Espagne aux dépens de la France sembleroient exiger quelque reconnaissance. Cependant elle s'obstine à nous refuser, comme à toutes les autres nations, l'entrée de ses ports d'Amérique, sans faire la moindre différence entre ses amis & ses ennemis. On

peut dire même que les Anglois sont plus favorisés que nous par l'avantageux & important traité de l'*Affiento*.

L'ambition & la vanité de Louis XIV. ont été satisfaites : il a assuré avant sa mort la couronne d'Espagne à sa maison : mais trop souvent l'ambition & la vanité des Princes font le malheur des peuples ; comme il est arrivé par cette espèce d'union des deux Monarchies. Jusqu'à cette époque la France avoit presque toujours été en guerre avec l'Espagne ; & l'avoit tellement épuisée, que Charles II. fut obligé de faire de la fausse monnoie : nos corsaires enlevaient ses gallions , & nos colonies subsistoient aux dépens des siennes. Mais tout est changé depuis qu'elle a un Roi de la maison de Bourbon : délivrée d'un ennemi redoutable, elle augmente tous les jours sa puissance, & reparoîtra bientôt avec son ancienne splendeur par l'intime alliance des deux couronnes : nous nous battons, & nous nous épuisons pour elle.

Voilà , Monsieur , quelques-unes des instructions qu'il seroit peut-être à propos d'envoyer à notre Ambassadeur à Madrid pour lui servir de guide dans sa présente négociation ; si toutefois vous l'approuvez. Le desir d'être utile & de plaire au Roi l'emporte, depuis que je suis ici , sur mon inclination naturelle ; car je n'aime pas la politique, & d'ailleurs cette étude

ne

ne
faul
moi
n'en

avan
men
nes ,

J
v
volon
cher
pauv
avari
forcé
avec
C'éto
qui
qu'ay
elle
le m
verre
de te

ne convient guere à mon sexe. Cependant il faut que je m'en mêle, pour ainsi dire, malgré moi ; car autrement avec vous, Messieurs, je n'entendrois pas la langue du pays.

Je vous prie de m'envoyer votre courier avant de l'expédier : j'ai un paquet de complimens à lui donner pour quelques *doms & donnes*, &c.

L E T T R E X L I X.

A LA COMTESSE DE NOAILLES.

JE plains & j'admire le courage de cette pauvre petite Vaubonne, qui s'est empoisonnée volontairement pour ne pas être obligée de coucher avec un homme qu'elle n'aimoit pas. Cette pauvre fille a donc été la victime de la lâche avarice de ses parens. Qu'il étoit cruel de la forcer à épouser un vieux singe de soixante ans avec un œil de verre & une jambe de bois ! C'étoit renouveler le supplice de ce Mézence, qui lioit les vivans avec les morts. On dit qu'ayant été conduite dans la chambre nuptiale, elle se retira dans un cabinet voisin tandis que le monstre se deshabilloit, & que là elle prit un verre de poison qui la tua en un quart-d'heure de tems. Je n'approuve nullement le suicide :

E 5

j'espère

j'espere cependant que Dieu lui a fait grace : c'est plutôt le crime de sa famille que le sien.

Je vis hier l'Ambassadrice de Venise, qui vous aime & vous loue beaucoup : je l'en estime davantage , car il faut avoir du mérite pour le discerner dans les autres. On vient de déclarer la grossesse de Madame la Dauphine, & tout le monde est dans la joie ; réjouissez-vous aussi & aimez-moi , &c.

L E T T R E L.

A LA MÊME.

IL est arrivé cette nuit une aventure qui a causé beaucoup de confusion, & qui est singulière : je m'en vais vous le dire. Un homme a pénétré, je ne sais comment, dans l'appartement de Madame, tandis qu'elle étoit couchée & endormie ; s'est jetté sur son lit & l'a embrassé. Aussi-tôt voilà la pauvre Princesse qui se réveille, se débat, & jette les hauts cris. On accourt, & on la trouve qui étoit tombée dans la ruelle, étroitement embrassée par cet homme qui ne vouloit pas lâcher prise. On l'a conduit en prison dans le dessein de le punir de sa témérité : mais après quelques recherches on a trouvé que c'étoit un somnambule qui occupe une petite charge à la cour, & qui ne manque

manque jamais de courir toutes les nuits en dormant, à moins qu'on ne l'enferme avec soin. On l'a donc relâché, & chacun rit de cette aventure, excepté Madame, qui paroît un peu confuse.

Voilà la nouvelle du jour. Votre Mairan a présenté son livre au Roi, qui l'a bien reçu. Mon Dieu, qu'il a l'air bête ! & cependant tout le monde dit que c'est un grand homme : au reste tous ces géomètres ont l'air sot. On m'a raconté une petite anecdote au sujet de cet homme-là, qui m'a bien fait rire. Le feu avoit pris par hazard à sa maison, & étoit près de pénétrer au second étage, où il travailloit tranquillement à ses cercles & à ses triangles. On court lui dire de se sauver sans délai, s'il ne veut pas avoir le plaisir d'être brûlé tout vif, & de donner ses ordres dans ce cas pressant. *Parlez à ma femme*, dit-il, *je ne me mêle pas de cela*. Sur quoi il se remet à rêver à la lune comme auparavant. On a été obligé de l'arracher de force de son cabinet, & de l'emporter hors de la maison : quels animaux !

Je m'en vais à la messe, & je prierai Dieu pour la pauvre Cousine. Est-elle donc toujours si malade ? Si elle venoit à mourir, je plaindrois tous les honnêtes gens qui l'aiment. Adieu : aimez-moi toujours davantage, & dites-le moi souvent, &c.

LET-

L E T T R E L I.

A LA DUCHESSE D'ETRE'ES.

C'EST fou de Bâville est revenu de l'*isle ténébreuse*, & il parle avec enthousiasme des Angloises. Les philosophes de ce pays-là, dit-il, ont éclairé le monde, & les femmes l'embellissent. Mais, lui disoit le Roi, on prétend que ces Angloises sont fort pâles. *Ah, sire,* reprit cet original, *c'est la couleur de la tendresse & de la volupté ; & si je n'avois que trente ans, je craindrois plus ces joues pâles que nos visages rouges de Paris. Si le paradis de Mahomet existe, ce sont sûrement des Angloises qui font le bonheur des saints.*

Ce qui étonne Bâville, c'est que les Anglois n'ont pas de bons vers galans ; car, dit-il, les belles femmes devraient inspirer les belles pensées. Il se propose dans vingt ans d'ici de faire un second pèlerinage en Angleterre, pour voir si les filles ressembloient à leurs meres. Il nous amuse tous les jours par ses folies : en un mot, il est dans le même enchantement que s'il sortoit du palais d'Armide. Il dit qu'à son arrivée à Londres, la sombre humeur des hommes pensa lui donner des vapeurs ; mais que la beauté, l'esprit & les graces des femmes dissipèrent bientôt sa mélancolie. Malgré tous ses éloges, il

il tr
aim
mo
ron
bier
les l

lum
pays
peu
a pa
laissé
prop
conc
prop
ces j
cher

L
res.
enco
nom
serve
lande

il trouve cependant un grand défaut dans ces aimables femmes ; c'est qu'elles aiment trop nos modes. Tant que les Angloises, dit-il, ne seront qu'Angloises, ce sera un sexe divin ; mais bientôt elles voudront être Françoises, & alors les Françoises vaudront mieux qu'elles.

Je crois, après tout, que ce n'est pas absolument à tort qu'il loue tant les femmes de ce pays-là : j'en ai vu qui étoient charmantes, mais peu d'hommes agréables. Ce Bâville ne vous a pas pourtant oublié : il se ressouvient qu'il a laissé à Paris un petit visage de déesse, qu'il se propose d'aller adorer bientôt. Que Dieu le conduise ! il commence à m'ennuyer. Je me propose aussi de vous aller surprendre un de ces jours : mais ne m'attendez pas. Adieu, ma chère ; je vous aime tendrement.

L E T T R E L I I .

AU MARQUIS DE ST. CONTEST. 1750.

LA retraite de Monsieur de Puisieux laisse vacant le département des affaires étrangères. C'étoit un bon Ministre : le Roi en veut encore un meilleur, & vous êtes celui qu'il a nommé. Vous avez fait la paix ; venez la conserver, ce qui est encore plus difficile. Les Hollandois vous regretteront parce qu'ils vous estimant :

ment : mais je ne m'imagine pas que vous les regretterez. Le Maréchal de Bellisle dit que l'ambassade d'Hollande est la plus difficile & la plus désagréable de toutes. Dans les autres cours on a affaire à des Princes d'un tour d'esprit généreux : mais chez ces marchands, qui foulent aux pieds le crucifix (*) au Japon pour gagner de l'argent, les négociations se ménagent comme une affaire de commerce ; & ils traitent avec les Rois comme avec leurs correspondans, toujours attentifs à ce qu'ils peuvent gagner. Quittez donc , Monsieur , ces froids baraves , pour venir honorer votre patrie par des talens & des lumieres que le Roi veut récompenser. Je vous ai en mon particulier des obligations , qu'il acquittera pour moi , &c.

(*) Incroyable !

L E T T R E LIII.

AU COMTE D'ALBEMARLE. 1750.

Milord, j'ai appris qu'avant hier, dans une grande compagnie & à la fin d'un grand souper, vous avez tenu sur mon compte des propos qui ne sont ni vrais, ni convenables à la dignité d'un Ambassadeur. Tout le monde fait que vous êtes homme de plaisir ; mais je ne savois pas que vous fussiez capable d'en prendre à dé-

à déchirer une femme absente, qui n'a pour vous ni haine, ni estime. Si vous étiez sujet du Roi, je me vengerois en vous méprisant en secret. Mais comme vous êtes l'Ambassadeur d'une nation respectable, souffrez que par égard pour elle, & non pour vous, j'expose ici votre injustice.

Votre mémoire & vos plaintes sur le rétablissement de la marine Française ont été lus dans le conseil, & on les a trouvés supérieure-ment ridicules. C'est comme si vous trouviez mauvais qu'un homme qui a la fièvre prenne le quinquina. Le ministre m'a montré ce beau mémoire, & je lui en ai dit mon sentiment d'une manière allégorique par cette fable :

La paix étant faite parmi les animaux, le loup dit au hérisson, pourquoi ne te défais-tu pas de tes pointes ? J'y consens, replique celui-ci, pourvu que tu commences par t'arracher les dents.

Voilà, Milord, tout ce que j'ai dit, & que j'ai dû dire, quand j'ai été consultée. La fable vous a déplu ; & pour vous en venger, vous m'avez calomniée. Ce procédé n'est ni généreux, ni honnête, surtout de la part d'un étranger, qui ne me connoît pas du tout ; & que je ne me soucie pas de connoître. Je doute fort que le Roi d'Angleterre, votre maître, vous ait envoyé ici pour cela. J'estime votre nation,

Sc

& c'est pour cela que je souhaiterois que celui qui la représente ici fut vrai & décent, & que la table qui fait ses délices ne fut pas un rendez-vous de satire malhonnête.

Pardon, Milord, de la liberté que je prends : si vous continuez à mal parler, je n'en serai pas surprise ; mais je ne m'en plaindrai plus.

Je vous, &c.

L E T T R E . L I V .

AU MARQUIS DE ST. CONTEST, MINISTRE D'ETAT.

JE n'aime pas cette affaire de Valbure : il falloit l'encourager, & non l'annoblir. Voilà donc un habile négociant transformé en petit gentil-homme. Malgré tous les beaux raisonnemens qu'on apporte pour annoblir le commerce, je ne crois pas que cela soit à propos dans une monarchie absolue. Un marchand devoit se rendre respectable par son honnêteté & les services qu'il rend à l'état, sans chercher des distinctions par des parchemins stériles, qui ne font que le rendre ridicule. Vous connoissez le fameux Bernard : il a de même obtenu le titre de Comte ; mais personne ne le lui a donné. Dans un état monarchique il y a deux ordres essentiellement séparés & distingués, les nobles & les roturiers : les fonctions des premiers sont de le

défen-

déf
rin
neu
Je n
gera
pas

elle-
séque
à an
comm
fusio
peut-
Dans
pied à
officie
inférie
les dis
aux d
c'est a
niere
là il
entre
tous
cune
tous
vient à
march
nuer so
Tom

défendre, & celles des seconds sont de le nourrir & de l'enrichir, sans jamais aspirer à des honneurs inutiles, qui ne sont pas faits pour eux. Je n'ai jamais engagé le Roi, & je ne l'engagerai jamais à anoblir personne: mais je ne suis pas toujours consultée.

Cette affaire de la vanité, qui n'est rien en elle-même, peut devenir dangereuse par ses conséquences; puisqu'on paroît actuellement disposé à anoblir tous ceux qui se distinguent dans le commerce, ce qui jettera nécessairement la confusion dans tous les ordres de l'état, & amènera peut-être une révolution dans le gouvernement. Dans une monarchie le Roi donne un coup de pied à son premier Ministre; celui-ci aux grands officiers de la couronne, qui le rendent à leurs inférieurs; c'est une réaction continuelle entre les différens ordres de la nation, & se termine aux derniers des sujets. Dans les républiques c'est autre chose; celui qui se trouve à la dernière place peut parvenir à la première; & par là il y a toujours une sorte d'égalité subsistante entre tous les membres de la société, ils sont tous citoyens; il n'y a par la constitution aucune distinction permanente entr'eux; ils sont tous nobles & législateurs. Si en France on vient à confondre les ordres de l'état; si un marchand peut devenir gentilhomme, & continuer son commerce, toutes les distinctions seront abolies;

abolies, & par degrés la monarchie se changera en république. Voilà ce que l'on doit craindre, & ce que je crains. Continuez, Monsieur, à bien servir le Roi, & à l'éclairer : c'est un bon Prince, mais quelquefois trop facile ; toujours disposé à faire le bien, mais sujet à trop écouter des conseils qui lui semblent utiles, & dont il ne prévoit pas les mauvaises conséquences. Pour moi, je vous seconderai en tout ce qui me paroîtra raisonnable & conforme à la nature du gouvernement François. Si je me trompe, ce ne sera pas ma faute : tout homme impartial me pardonnera des erreurs involontaires. Mes tendres complimens à Mad. la Marquise : je serois bien aise de la voir ; embrassez-la pour moi.

L E T T R E L V.

A MR. DE PAULMI, MINISTRE D'ETAT.

JE suis bien aise, Monsieur, que le Roi ait pensé à vous. Il vous a appelé au Ministère, parce qu'il vous croit bien capable de le servir ; je le crois aussi, & je n'ai eu garde de blesser la vérité en parlant contre vous. Si vous remplissez les devoirs de l'emploi pénible dont il vous a honoré, avec une exactitude égale à vos talens, il sera satisfait ; c'est toute la reconnoissance que je vous demande. Vos prédécesseurs ont mis beau-

beaucoup de confusion dans votre département : on espere que vous corrigerez les abus.

Madame de Paulmi est venue ici en cérémonie pour me remercier : je n'aime pas ces complimens. Je tâcherai toujours d'obliger le mérite ; & quiconque se rend digne de ce que je fais pour lui , n'est pas ingrat : pourquoi me remercier d'avoir été juste ?

Je vous prie de passer samedi chez moi avant d'aller au conseil. On doit y agiter une question importante , à laquelle je m'intéresse vivement : mais je crains ces têtes froides de nos ministres, qui à force d'être prudentes sont souvent déraisonnables. Le sénéchal de Brézé , voyant un jour Louis XI. à cheval , dit, que *ce cheval portoit le Roi & tout son conseil* ; parce que ce Prince ne consultoit personne , & il s'en est quelquefois bien trouvé. C'est l'usage dans toutes les assemblées de décider à la majeure : il vaudroit souvent mieux décider à la mineure, & je ne doute pas que vous ne pensiez comme moi. Adieu , Monsieur ; si ce que vous appellerez ma faveur peut vous être utile , je vous prie de vous adresser toujours à moi ; c'est moi que vous obligerez, &c.

L E T T R E LVI.

A LA COMTESSE DE BREZE'.

IL y a huit jours , il y a un siecle , que je ne vous ai vue , ma belle Comtesse : vous êtes bien cruelle. Croyez-vous donc que je puisse vivre si long-tems sans voir les personnes qui me sont cheres ? Je suis jeune , je suis belle , à ce qu'on m'assure : tout le monde m'adore , ou du moins en fait semblant ; & cependant je m'ennuie. J'ai une mélancolie secrette , que rien ne peut distraire , excepté la présence des personnes que j'aime. Quel vuide affreux dans cette grandeur & ces plaisirs des cours , que les ignorans desirerent sans les connoître ! Je crois en vérité que je deviendrai philosophe , & qu'après avoir bien connu les vanités du monde , je finirai par les mépriser. Venez vite m'embrasser & me consoler.

Le cardinal de Rohan est donc mort ; ce prêtre ambitieux qui a tué Louis XIV. en le tourmentant par des scrupules qu'il n'avoit pas lui-même , & l'a fait mourir persécuteur. J'aime sincèrement la religion : mais j'ai de la peine à aimer ses ministres , surtout depuis que je les connois.

J'ai vu votre Dlle de la Loubere ; elle est jolie & aimable : je prendrai soin d'elle pour
l'amour

l'amour de vous , pourvu qu'elle en soit digne.
Adieu , je baise votre joli visage : ne manquez
pas de l'apporter ici quelque jour de cette se-
maine, &c.

L E T T R E L V I I .

AU MARQUIS DE VANDIERE (*). 1750.

Pourquoi , mon frere , ne vous ai-je pas vu
depuis quinze jours ? Tandis que vous vous
occupez peut-être de vos plaisirs , je m'occupe
de vos intérêts. Venez incontinent remercier
le Roi, qui vous a nommé contrôleur de ses bâ-
timens. Cette place est comme celle de Pétro-
ne : vous devez être *l'arbitre des élégances*, &
encourager les beaux-arts. Mais pour cela vous
serez obligé de les étudier, sans croire ces petits
flatteurs qui assiegent les gens en place , & les
louent effrontément des bonnes qualités qu'ils
n'ont pas ; Voltaire dit si bien cela :

Que son mérite est extrême !

Que de graces , que de grandeur !

Ah ! combien monseigneur

Doit être content de lui-même !

Pour votre honneur & le mien , ne soyez pas,
ce *Monseigneur-là* : j'espere que vous vous ren-
drez digne des bienfaits du Roi.

F 3

Je

(*) Depuis Marquis de MARIGNI.

Je vous envoie quelque chose pour ma petite Alexandrine : ne venez pas ici sans la voir & l'embrasser pour moi. Donnez cinquante louis à sa gouvernante : j'aime cette femme-là , & je suis très-contente de ses soins. Je ferai sûrement quelque chose pour elle ; car il faut être juste , & récompenser le mérite. Adieu , mon cher frere ; je vous attends & vous embrasse.

L E T T R E LVIII.

AU DUC DE MIREPOIX. 1751.

Vos dépêches , Mr. le Duc , ont paru plus importantes que vous ne l'imaginez ; & nous craignons que ces chicanes au sujet des limites du Canada. ne produisent à la fin une rupture. Votre Roi George est un Allemand , & il nous cherche une querelle de son pays. Les Anglois, qu'on traite de mauvais politiques, ont pourtant eu l'adresse , dans le traité d'Aix-la-Chapelle , de laisser ce point indécis , & d'en remettre la discussion à des commissaires ; en conséquence de quoi cette fameuse paix , qui sembloit assurer le repos de l'Europe pour longtemps , n'est proprement qu'une suspension d'armes , pendant laquelle ils ont le loisir de respirer , & de se préparer à une nouvelle guerre. Mr. de Montesquieu dit que les Anglois n'entendent

tendent rien à l'art des négociations. Je ne fais pas ce qu'il dit de ce coup de politique de leur part ; mais la bétise de nos Plénipotentiaires est impardonnable : le piège étoit visible , & pourtant ils y ont donné comme des enfans. Au reste, il faut faire bonne contenance, & ne pas paroître avoir peur. Est-il possible qu'un Anglois ait dit en plein parlement, qu'on ne devoit pas tirer un coup de canon en mer sans la permission de la Grande-Bretagne ? Ce mot est ridicule & insolent : mais il montre l'esprit de la nation, qui a sa justice, comme sa religion, à part. J'ai lu, je ne sais où, que les Athéniens fesoient serment de regarder comme des domaines de leur république tous les lieux où il croissoit des vignes & des oliviers. Les Anglois ne font pas ce serment, mais ils s'y conforment dans la pratique.

Milord Albemarle passe ici agréablement son tems. Le Roi d'Angleterre, qui l'aime, & je ne sais pourquoi, lui envoie sa leçon toute prête, & il vient la répéter, comme un écolier, au Ministre des affaires étrangères. Ce pauvre Ambassadeur n'auroit jamais été un Marquis de Bedmar, & c'est celui qui nous convient le mieux. Pour vous, Mr. le Duc, on espère que vous ferez honneur à votre nation par votre vigilance & vos talens. C'est surtout à présent qu'il vous faudroit les cent yeux d'Argus, pour

tout voir & tout observer. Albemarle s'amuse ici à boire : amusez-vous à servir avec zèle votre Roi & votre patrie. Adieu, Mr. l'Ambassadeur ; aimez toujours vos amis, & comptez sur eux.

L E T T R E L I X.

AU MARQUIS DE ST. CONTEST. 1751.

Votre lettre me surprend, Monsieur : cette étourderie de Mr. de Beuvron, qui ne seroit pas pardonnable dans un enfant, l'est beaucoup moins dans un Ambassadeur. On m'a raconté plus en détail les particularités de cette bizarre aventure. Dans ce *gala* on dansa beaucoup, suivant l'usage d'Allemagne. La Princesse, qui ne s'étoit pas épargnée dans cette occasion si chère à la vanité des femmes, fut enfin obligée de se jeter sur un fauteuil pour se reposer un peu. Dans ce moment Beuvron vient lui présenter la main pour danser encore un menuet : la Princesse le refuse poliment, & lui dit qu'elle est excessivement fatiguée. Sur cela Beuvron crie qu'on manque à son Maître, comme si son Maître l'avoit envoyé en Allemagne pour danser : il ordonne sur le champ une chaise de poste, & part à minuit sans prendre congé. Cette échauffourée est ridicule : le Roi en a ri du bout des lèvres, mais il est piqué

qué contre lui. Vous recevrez ordre de renvoyer ce pointilleux observateur du point d'honneur à son premier poste, & de lui recommander d'être moins vain à l'avenir.

Les nouvelles des Indes sont bien agréables : nous avons donc le plaisir de voir le nom François respecté aux extrémités du monde. On dit que la ridicule Ambassade de Siam flatta plus Louis le grand que n'auroit fait la conquête d'une province. La négociation de Mr. Dupleix, qui est venu à bout de fixer le génie inconstant des Marates, de s'en faire déclarer le généralissime, & de nous procurer un commerce important & exclusif, est d'un bien plus grand poids, & fera une des plus glorieuses époques de ce règne. Ce Mr. Dupleix, vit, dit-on, à Pondichéri avec le faste d'un Prince Asiatique. Il a cinq cens esclaves qui l'accompagnent dans ses promenades, garde beaucoup plus nombreuse que celle d'aucun Roi d'Europe : il y en a vingt qui portent son palanquin ; trente autres sont occupés à chasser les mouches. Voilà un homme bien heureux, si toutefois il y a du bonheur dans la vanité.

Au reste, il ne faut lui reprocher ni son luxe, ni ses richesses ; il a bien servi sa nation, tandis que nous avons ici quarante fripons qui la dévorent, & qui ne vivent avec guère moins de faste. Il faut espérer que la Compagnie



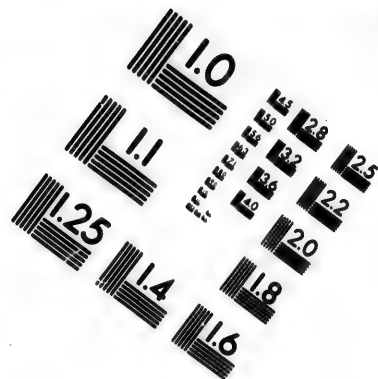
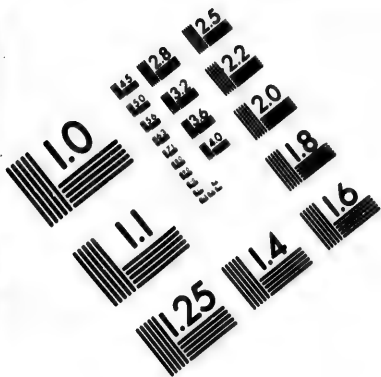
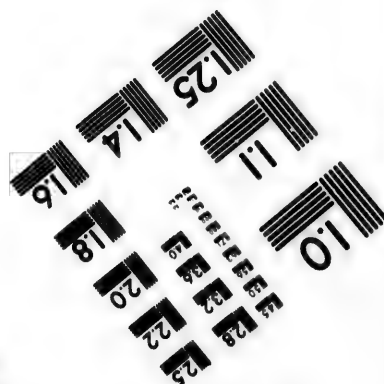
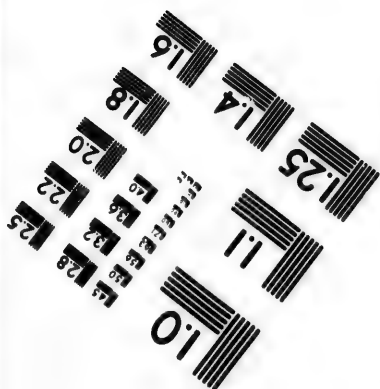
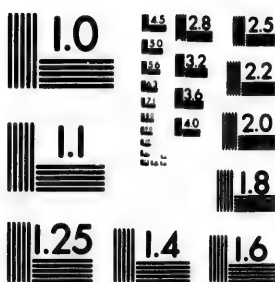


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18 20 22 25
28 32 36 40

10 01

des Indes va reparoitre avec un éclat qu'elle n'a jamais vu dans les plus beaux tems de Louis XIV : mais j'ai peur qu'elle ne le conservera pas long-tems. Les Anglois ne manqueront pas d'en être jaloux , & n'oublieront rien pour frustrer nos espérances. Cependant espérons toujours ; c'est au moins un beau rêve ; il ne faut pas se rendre malheureux avant le tems.

Tout le monde est étonné de cette grande révolution. Dupleix n'est pas un homme de génie ; mais il y a des gens qui font de grandes choses avec des talens très médiocres. Souvent la fortune a plus de part dans les affaires publiques que la capacité des négociateurs.

Il y aura bientôt un grand conseil au sujet des affaires des Indes , comme vous savez ; & par certains mots échappés à quelques-uns des membres qui la composent, j'ai bien peur qu'on ne gâte tout, & j'ai voulu vous prévenir. J'espère que vous soutiendrez dans cette occasion l'honneur de l'état , & que vous ne contribuerez pas par des conseils timides à le rendre méprisable , en sacrifiant des avantages présens par la crainte de quelques inconvéniens à venir & incertains. Vous êtes un Ministre habile & sûr : on peut compter sur vous. Je vous salue , Monsieur ; n'oubliez pas dans vos premières dépêches ce paquet particulier pour le Duc de Mirepoix. Je suis, &c.

LET-

A V.

V

les s
une
de s
vous
trom
& le
tres
une s
le tur

grand
romai
pourt
peût

dernie
pique
d'hon
Toute
ment
gré to
ble q

L E T T R E L X.

AU DUC DE NIVERNON, AMBASSADEUR A
ROME. 1751.

Vos lettres me font toujours un grand plaisir : je n'y trouve qu'un défaut, c'est qu'elles sont trop courtes. Vous me traitez comme une jeune femme toute occupée du monde & de ses vanités, que la raison fait bâiller. Si vous pensez cela de moi, Mr. le Duc, vous vous trompez : je vous regarde comme le plus sage & le plus honnête homme de France : vos lettres m'honorent, m'instruisent, & me donnent une satisfaction pure qu'on ne peut goûter dans le tumulte des cours.

Le Roi parle souvent de vous avec la plus grande estime, & j'apprends que vos nouveaux romains, quoique si différens des anciens, ont pourtant pour votre génie & vos vertus le respect qu'ils méritent.

J'aurois souhaité être derrière vous à votre dernière audience : le bon Benoit XIV. ne se pique pas tant du titre de saint que de celui d'honnête homme : je l'en aime davantage. Toute l'Europe voit aujourd'hui avec étonnement un pape raisonnable & philosophe. Malgré tout cela, c'est un prêtre, quelque respectable qu'il soit ; & je suis surprise que les Rois

conti-

continuent encore à envoyer des Ambassadeurs à des prêtres, qui actuellement ne peuvent plus leur faire ni bien ni mal ; car aujourd'hui tout le monde commence à montrer les dents à la vieille barbe de Rome. Ses bulles & ses excommunications ne sont plus que des chiffons.

Au lieu d'indulgences & autres saintes bagatelles, vous m'avez envoyé des tableaux profanes, & je les aime mieux : ils sont beaux & bien choisis ; vous excellez en tout.

On espere vous voir aux nœces de Mlle. de Nivernois : elle est belle comme un ange, sage, modeste, sensible, & pleine d'esprit ; en un mot, digne de vous. Je trouve le Comte de Gisors bien heureux. Le Roi ne l'est guere moins par le plaisir qu'il a d'unir de si près deux familles illustres. Ce que j'admire & que j'aime en ce Prince, ce n'est pas son rang, ni sa puissance, mais sa bonté : c'est pour cela qu'on adore les Dieux, c'est pour cela qu'on l'adore lui-même. Adieu, Mr. le Duc ; conservez-moi votre amitié : je crois la mériter par mon estime pour vous.

Je suis, &c.

LET-

J'ai
ob
la pren
qui n'
vous,
l'envie
de l'éga
qu'on n
C
caufons
impossib
encore
que la
vent po
intoléranc
gle : ma
s'en serv
phes, qu
trop zélé
La
consolan
de réform
tiles, ma
quefois
je n'aime

L E T T R E L X I.

A MR. DE MONTESQUIEU. 1751.

J'Ai reçu votre livre, & je vous en suis très-obligée : il est admirable, & je lui ai donné la première place dans ma petite bibliothèque, qui n'est composée que d'auteurs qui, comme vous, font honneur à la France, & excitent l'envie des étrangers. Vous méritez le titre de l'égiſlateur de l'Europe, & je ne doute pas qu'on ne vous l'accorde bientôt unanimement.

Comme j'ai à préſent un peu de loisir, cauſons un peu enſemble. Vous dites qu'il eſt impoſſible que la religion chrétienne ſubſiſte encore plus de 500 ans en Europe. Il eſt vrai que la plûpart des prêtres font ce qu'ils peuvent pour la détruire par leur ambition & leur intolérance. Le monde a été long-tems aveugle : mais il commence à avoir des yeux & à ſ'en ſervir. Je crains ſurtout que les philoſophes, qui voient le double des autres, ne ſoient trop zélés dans cette occaſion.

La religion chrétienne eſt vraie, ſainte & conſolante : il ne ſ'agit pas de la détruire, mais de réformer les abus : coupez les branches inutiles, mais ne coupez pas l'arbre. J'ai quelquefois oui parler des quakers d'Angleterre ; je n'aime pas qu'ils ſe croient inſpirés par le St. Esprit

Esprit pour dire des sottises dans leurs assemblées ; mais j'aime la sagesse qu'ils ont eue de se passer de prêtres. La religion est bonne ; il n'y a que ses Ministres qui sont souvent mauvais. Il sera , dit-on , bientôt ridicule d'être chrétien : si cela arrive , ce sera leur faute. D'ailleurs , je vois tous les jours que la religion romaine fait de mauvais sujets en reconnoissant une puissance étrangere supérieure à celle du pays : nos évêques ne sont pas François , mais sujets du pape.

Une pratique , qui m'a toujours déplu dans notre religion , mais qu'il faut pourtant respecter , c'est la confession : comment parler à cœur ouvert à un inconnu , qui se moque peut-être de vous , & qui est peut-être aussi grand pécheur ? Le jeûne , qu'on nous ordonne , ne me plaît pas davantage : c'est l'affaire du médecin. Il est fort bon contre l'intempérance , mais je doute fort qu'un fripon , qui est à jeun , soit plus agréable à Dieu qu'un honnête homme qui a bien dîné. Je vais quelquefois au sermon , & je m'y ennuie : ces saintes harangues ont produit mille fanatiques , & n'ont jamais fait un homme de bien. Quant aux sermons de morale , ils sont bons , mais inutiles : pour quoi exhortez-vous un Anglois à devenir humble , un fermier-général à devenir désintéressé ? Il vaudroit autant dire à un malade , Monsieur ,
je

je v
ces
des

me
pour
peut
d'int
dévo
vous
foi ,
Loui
honn
toute
tion
& vo

plime
laisse
m'app
moi.
dame
reuse
jours
verfer
Nous
homm
me vo

je vous prie de n'avoir plus la fièvre. Les vices sont des maladies de l'ame; ce n'est pas par des sermons qu'on les guérira.

Malgré tous les abus & les pratiques qui me paroissent inutiles dans notre religion, j'ai pour elle le plus profond respect : mais ce respect ne m'empêche pas de condamner l'esprit d'intolérance de notre clergé. On dit que les dévots se préparent à vous attaquer, parce que vous avez parlé librement, non pas contre la foi, mais contre la superstition. J'espère que Louis XV. ne sera jamais persécuteur : il est honnête homme, & point du tout dévot. Si toutefois la cabale lui arrachoit quelque résolution violente, cette lettre vous répondra de moi, & vous ne pourrez m'accuser d'y avoir part.

Je vous remercie, Monsieur, de vos compliments : quoique je ne les mérite pas, ils ne laissent pas de me donner quelque vanité, en m'apprenant que vous avez quelque estime pour moi. Je vous prie de faire mes civilités à Madame la Duchesse d'Aiguillon : elle est bien heureuse de vous voir & de vous parler tous les jours : je n'ai pas la même satisfaction de converser avec des sages, car il n'y en a point ici. Nous n'avons que des automates, & pas un homme, excepté le Roi. Venez quelquefois me voir, m'instruire, & me consoler.

Je suis, &c.

LET-

L E T T R E L X I I .

AU MARQUIS DE ST. CONTEST. 1751.

Oui, Monsieur, j'ai recommandé le Marquis de Bonac pour l'ambassade d'Hollande, & je suis bien aise que tout le monde le sache : quoique je ne le connoisse pas personnellement, des gens d'un vrai mérite & que j'estime, en disent tant de bien, que j'ai cru devoir m'intéresser en sa faveur : c'est une dette que je dois au mérite, & que je payerai toujours. Je fais qu'en général, les militaires ne sont gueres propres aux négociations, parce qu'ils n'ont pas ce caractère souple & pliant, si utile dans les affaires. Mais cette règle a sans doute des exceptions, & Mr. de Bonac en est une : il fait se battre & parler. D'ailleurs, ce regne est celui des militaires : Louis XV. n'en a jamais gueres employé d'autres dans les négociations : on employoit autrefois des Evêques ; je ne fais pas s'ils valaient mieux. J'espere que Bonac se fera autant estimer des Hollandois que vous l'avez été, & se fera le même honneur. C'est la seule reconnaissance que j'attends des personnes que je sers ; c'est la seule que j'ai attendue de vous, & vous n'avez pas été ingrat.

Je suis, &c.

LET-

AU C

V

sage.
d'un
prend
vos p
ce qu
votre
vous s
décen
ni à v
je vou
quand
caract
le me
neurs
dire qu

M
serai pa
vous à
bien se
vous co
& la r
respecte

Tom.

L E T T R E L X I I I .

AU COMTE DE MAUREPAS, MINISTRE DE LA
MARINE. 1751.

Vous êtes, Monsieur, le plus ancien serviteur du Roi, & vous en devriez être le plus sage. Faut-il qu'une femme ait à se plaindre d'un vieillard, qu'elle n'a jamais offensé? J'apprends que vous vous égayez tous les jours dans vos petits soupés, non seulement à mes dépens, ce qui est peu de chose, mais même à ceux de votre Maître, que vous devez respecter. Vous vous servez alors d'expressions aussi injustes qu'indécentes, qui ne conviennent ni à votre âge, ni à votre rang. Si vous n'attaquiez que moi, je vous pardonnerois, & vous mépriserois: mais quand un homme, oubliant la décence de son caractère & les loix de son devoir, ose insulter le meilleur des Princes, qui l'a comblé d'honneurs & de bienfaits, permettez-moi de vous dire que c'est une lâcheté honteuse.

Malgré tous vos torts, Monsieur, je ne serai pas injuste: je reconnoîtrai sans peine que vous êtes un bon Ministre, & que vous avez bien servi le Roi. Mais vous ne devez pas vous contenter de le bien servir: votre devoir & la reconnoissance vous obligent encore de le respecter. S'il a des foiblesses, vous n'êtes pas son

son juge ; il est le vôtre. Daignez excuser cet avis, qui vaut mieux qu'un compliment.

Je suis , &c.

L E T T R E L X I V .

A LA COMTESSE DE NOAILLES. 1751.

LE saint Archevêque de Paris est toujours turbulent ; il afflige le Roi, & moi en conséquence : il est bien différent de votre grand oncle. Que je hais ces prêtres qui tourmentent ainsi Louis le *bien-aimé* ! mais ils disent que c'est la cause de Dieu.

Il n'y a en France que deux ordres, qui osent résister au gouvernement, & qui lui résistent souvent avec succès ; la robe & le clergé. Le Roi n'a pas assez de fermeté : il a passé sa vie à faire des édits & à les révoquer. Le régent Philippe, qui se moquoit de Dieu & des hommes, savoit mieux se faire obéir.

Je reçus hier la visite de l'Ambassadeur de leurs Hautes-Puissances, qui me présenta les complimens de la république. Les Hollandois sont bien gauches ; mais ils ont un grand mérite : ils sont riches. Le mérite consistoit autrefois dans la valeur & la vertu ; tout change.

On a joué le soir dans l'appartement du Roi, qui gagna beaucoup : mais il s'est passé
une

une scène qui m'a déplu. Il avoit devant lui un gros monceau d'or : voilà subitement que sa manche fait tomber un louis d'or, & il se baisse pour le ramasser. Le Prince de — qui fesoit sa partie, & qui avoit observé son action, en renverse sur le champ une centaine à dessein, & ne daigne pas y faire attention. Le Roi lui dit : Mon cousin, pourquoi ne ramassez-vous pas ce qui est tombé ? Bagatelle, reprit son Altesse, c'est pour les balayeurs. Sa Majesté sentit ce trait de satire, & quitta le jeu. Cependant ce même Prince fait mieux que personne que le Roi n'est pas avare, & qu'il ne peut l'être. Il n'y a pas encore quinze jours qu'il a payé toutes ses dettes, qui montoient à plus d'un million dans un tems qu'il n'avoit plus de crédit que chez son pâtissier : mais il ne s'embarrasse pas d'être ingrat, pourvu qu'il dise un mot piquant.

Avez-vous vu Nolliaux ? Je l'ai chargé d'une petite affaire, qui me tient fort à cœur ; car il s'agit de soulager une famille d'honnêtes gens qu'on m'a recommandée : c'est sur-tout en pareil cas qu'il faut de la diligence : il aura assez de tems de reste pour ses plaisirs.

Mlle. de Randau fait l'ornement de la cour par sa sagesse & sa beauté : toutes les personnes qui vous appartiennent, sont parfaites comme vous. Adieu ! si vous n'êtes pas ingrate, ma chère, aimez-moi toujours.

L E T T R E L X V.

A LA DUCHESSE D'ETRE'ES. 1751.

Nous allons nous réjouir pour le rétablissement du Dauphin. Le Roi a souffert pendant sa maladie tout ce qu'un bon Roi & un bon pere peuvent souffrir : ces momens ont été les plus tristes de ma vie. Mr. de Paulmi, qui avoit été envoyé dans les provinces méridionales de France pour examiner l'état des troupes & des forteresses, nous a rapporté à son retour, que dans le tems qu'on supposoit les protestans du Languedoc prêts à se revolter contre leur souverain, ils étoient assemblés dans leurs temples, où ils imploroient le ciel pour le rétablissement de l'héritier de la couronne. Le Roi en a été attendri.

J'ai imaginé une petite fête allégorique, pour témoigner mon zèle dans cette occasion ; & je l'ai communiquée au Roi qui en a été content : voici ce que c'est. La scene, qui est au château de Bellevue, représente différentes cavernes environnées d'une piece d'eau, au milieu de laquelle est un Dauphin lumineux. Quantité de monstres, vomissant feu & flammes, viennent pour l'attaquer. Mais les dieux le protègent : Apollon descend sur un nuage, & frappe ces monstres de sa foudre ; après quoi des feux d'artifice

tifice achévent de les exterminer, Dans ce moment la scene change, & représente le palais du soleil tout resplendissant de lumiere, où le Dauphin reparoit dans son premier éclat par le moyen d'une grande illumination.

Je compte, Madame, que vous viendrez voir tout cela : c'est peu de chose ; mais rien n'est indifférent à l'amitié, & cette lettre est comme un billet d'invitation, quoique vous n'en ayez pas besoin. Amenez tout Paris, si vous voulez ; tout le monde sera bien reçu pour l'amour de vous, &c.

L E T T R E LXVI.

AU DUC DE MIRÉPOIX. 1752.

JE crains bien, Mr. le Duc, que vous n'ayez trop de confiance dans les promesses & les protestations de votre vieux Roi : tous les hommes sont menteurs, & les Rois comme les autres. D'ailleurs supposé même qu'il soit sincèrement disposé à vivre en paix, cela n'est pas en son pouvoir. S'il ne met ses sujets aux prises avec des ennemis étrangers, ils deviennent les siens ; en quel cas il est forcé d'être injuste pour sa propre défense. N'écoutez donc pas ce qu'on vous dit à la cour, mais ce qu'on dit à la bourse de Londres ; car en Angleterre il n'y a que les

marchands qui demandent la guerre , & qui la font déclarer , quand il leur plaît. Vous êtes sur les lieux , & par conséquent plus à portée de faire ces observations.

Le petit Marquis m'a montré une de vos lettres, où vous parlez des Angloises avec transport : c'est un sujet qui n'est peut-être gueres convenable dans un Ambassadeur , qui ne devoit jamais parler des belles femmes , de peur qu'on ne le soupçonne de les trop aimer.

Les intrigues & la galanterie peuvent se pardonner à un homme de plaisir , qui n'a rien de mieux à faire : mais je m'imagine que c'est un grand vice dans un homme public , à moins qu'il n'ait assez de force d'ame pour faire , ainsi qu'Auguste, l'amour par politique.

Il y a actuellement un homme à Londres, qui a fait des vers sanglans contre moi : il a pris, dit-on , la fuite , pour éviter mon ressentiment. Mais il peut revenir : quoique femme , je puis pardonner les injures : je puis même faire du bien à mes ennemis , & les forcer sinon à m'aimer, du moins à avoir quelque estime pour moi. Je voudrois qu'il fut cela : il vaudroit mieux qu'il revint amuser les François par ses beaux vers , que d'aller scandaliser inutilement des étrangers , qui le croiront peut-être , & le mépriseront.

Je

Je voudrois bien avoir quelques chevaux Anglois ; car c'est, dit-on, ce qu'il y a de meilleur dans le pays que vous habitez. Je prendrai la liberté de vous charger de cette petite commission, & je demande pardon à votre excellence de changer un Ambassadeur & un Duc & pair en maquignon : mais l'amitié anoblit tout. Choisissez m'en six pour un attelage, & envoyez-les moi le plutôt que vous pourrez.

Vous avez ici des ennemis, qui disent que vous vous occupez plus de plaisirs que d'affaires ; & moi je leur dis nettement que cela n'est pas vrai, & le Roi me croit parce qu'il vous aime. Je me flatte que vous ferez mentir ces Messieurs, & que vous acquerrez à Londres la même réputation que le fameux d'Estrade acquit en Hollande dans le dernier regne. Je le desire pour vous & pour moi, car je regarde l'honneur de mes amis comme le mien propre. Adieu, Seigneur.

L E T T R E L X V I I .

AU DUC DE RICHELIEU. 1752.

JE crois, Mr. le Duc, qu'il est tems de vous parler d'un dessein que j'ai depuis long-tems dans l'esprit, & dont je vous ai déjà insinué quelque chose. Le Duc de Fronzac est parvenu

à cet âge, où vous songerez bientôt à le marier. Ma fille est dans le même cas, & je serai bien aise de l'établir. Si une grande fortune & de grandes espérances, des graces, de l'esprit, de la beauté & des sentimens vertueux, peuvent la rendre digne de votre alliance, je croirois la rendre heureuse & moi aussi. Le Roi qui vous aime, & vous estime, bien loin de s'y opposer, saisira cette occasion de répandre de nouveaux bienfaits sur votre maison. Voilà mon secret, qui m'est échappé, Mr. le Duc; & j'attends votre réponse.

Je suis, &c.

L E T T R E LXVIII.

A U M Ê M E. 1752.

J'ai reçu, Monsieur, votre lettre & vos excuses. C'est un refus honnête, que vous avez tâché d'adoucir avec beaucoup d'adresse; mais je l'entends. Vous dites que votre fils ayant l'honneur d'appartenir par sa mere à l'auguste maison de Lorraine, vous ne pouvez en disposer sans son approbation. Je vous demande pardon de ma témérité; mais pourtant je dois vous dire que ce n'étoit pas une faveur que je demandois; c'en étoit une que je voulois vous faire. Ma fille a tout ce qu'il faut pour contenter l'ambition

tion
de
fau
que
noir

V
germ
en v
les A
que
m'a
à for
joue
louis
moi,
pique
petit
Vou
pouf
mal
écran

d'Er

tion d'un Prince : malgré cela elle n'est pas digne de l'alliance de l'illustre Duc de Richelieu ; il faudra qu'elle prenne patience : Je rougis presque de ma bévue ; je vois que nous ne nous connoissons pas ni l'un ni l'autre, &c.

L E T T R E L X I X .

A LA DUCHESSE DE BOUFLERS. 1752.

Votre Prince Allemand vint hier à mon audience , & m'assassina de ses complimens germaniques. Oh, l'homme maussade ! Je crois en vérité qu'il n'y a ni graces , ni esprit parmi les Allemands ; mais aussi en revanche ils disent que les François n'ont point de bon sens. On m'a raconté une saillie du Comte de Lestignac à son sujet. Son Altesse lui ayant proposé de jouer, le Comte dit, je le veux, allons, quatre louis la partie. C'est un jeu trop mince pour moi, reprit son Altesse. Eh bien, cria Lestignac piqué , jouons en un cent de piquet tous vos petits états contre une partie de mes terres. Vous voyez dans cette occasion la vanité qui repousse la vanité : mais après tout il n'y a pas de mal à humilier un peu ces petits Princes , qui écrasent leurs sujets pour venir briller à Paris.

Est-il vrai que vous allez marier Mlle. d'Erouville ? Heureux celui qui l'aura ! Elle est

belle, modeste, & pétrie de graces ; &, ce qui est le grand point en affaire d'amour & de mariage, elle est jeune : baisez-la pour moi.

Mais à propos de mariage, j'ai une grande fille qu'il me faudra aussi bientôt établir. Cela doit m'avertir que je deviens vieille, quand même la vanité & mon miroir me diroient le contraire. Quel est le sort des femmes ! Elles ne vivent, c'est-à-dire, elles ne plaisent que quinze ans tout au plus : c'est bien la peine d'être belle. Un autre signe de vieillesse dans les femmes, c'est quand leur cœur devient capable d'amitié pour leur propre sexe ; car les jeunes filles n'aiment rien qu'elles-mêmes. Je trouve aussi ce signe en moi : je vous aime, & peut-être une demi douzaine d'autres avec une tendresse, dont je ne me serois pas crue susceptible. L'amitié est un plaisir dans tous les tems ; mais c'est un besoin dans la vieillesse. Je le sens ce besoin, & cela m'annonce que je suis sur la frontiere.

Adieu, ma chere Duchesse ; consolons-nous : Il y a un bonheur propre à tous les âges ; tâchons de le connoître & de le goûter. Je vous embrasse tendrement, &c.

LET-

L
J'ad
étion
air c
a pré
tre l
un h
que
le g
de sa

rons
voisin
tourn
ber.
de pa
quem
au sec
la re
sée,
Ce qu
que c

même

L E T T R E LXX.

A LA MARQUISE DE BLAGNI. 1751.

LE Roi a dîné hier en public avec la famille Royale, suivant l'usage, & j'étois présente. J'admirois avec complaisance la tendre satisfaction qu'il goûtoit à la vue de ses enfans, & cet air de bonté qu'il montre à tous ses sujets. Il a présenté des fruits lui-même à trois ou quatre bourgeois de Paris qui étoient là. C'est un homme charmant. Je lui dis quelquefois que c'est dommage qu'il soit Roi, & que cela le gêne. Je vais vous donner un trait récent de sa bonté & de sa politesse.

Il étoit à la chasse jeudi dernier aux environs de Choisi. La fille d'un gentilhomme voisin qui s'étoit promenée à cheval, & s'en retournoit chez elle, vint malheureusement à tomber. Le Roi, qui étoit alors à une centaine de pas, apperçut cette chute, & laissant brusquement son cortège, il courut à toute bride au secours de cette fille, sauta à bas de cheval, la releva, lui demanda si elle n'étoit pas blessée, & la reconduisit lui-même chez son pere. Ce qu'il y a de plus héroïque à tout cela, c'est que cette fille étoit fort laide.

On dit que Louis XIV. ôtoit son chapeau même à des mendiants: j'ai vu son successeur
l'ôter

l'ôter à des gens qui ne valaient guere mieux. Ce caractère de bonté qu'il a partout inspire l'amour, tandis que l'air de majesté répandu sur toute sa personne inspire le respect, & annonce ce qu'il est.

En quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eût reconnu son maître,

Le Duc de Villeroi m'a raconté une anecdote que vous ne savez peut-être pas. Pendant la minorité, le Roi de Perse envoya en France un Ambassadeur, qui à sa premiere audience fut si frappé de la beauté & de l'air de grandeur de ce jeune Monarque, qu'oubliant le cérémonial respectueux usité en pareille occasion, il courut à lui, le prit entre ses bras, & l'embrassa avec un transport, qu'on eut bien de la peine à réprimer.

Mais je songe que je vous parle de ce cher Prince sans vous parler de vous-même. Vous portez-vous bien? Aimez-vous toujours votre amie? Pour moi, je commence à sentir que l'amitié est la vie de l'ame: l'amour est un plaisir pour un tems; mais l'amitié en est un de toutes les saisons, & je prépare mon cœur à le goûter avec toutes ses délices. Adieu, &c.

LET-

L E T T R E L X X I.

A LA MÊME. 1752.

ON dit que vous êtes fort gaie à Villars: n'avez-vous pas de honte d'être gaie dans l'absence de vos amis? Ce matin à la messe du Roi j'ai vû un petit visage charmant, & j'étois près d'aller l'embrasser, croyant que c'étoit le vôtre: mais hélas! je me trompois. Pensez-vous toujours à moi? M'aimez-vous toujours de plus en plus? Le Marquis est-il toujours gros & gras?

Le pauvre Marigni se porte bien, & vous fait ses complimens: il a un bon cœur, mais sa tête n'y répond pas.

Savez-vous bien, Madame, que nous avons un nouveau Ministre des affaires étrangères? Ce Ministre est le bon homme Rouillé: il n'est pas brillant, mais il est appliqué & honnête homme; le Roi l'a pris en attendant mieux. Cependant comme son département est le plus difficile de tous, je ne fais comment il s'en tirera. Les autres Ministres n'ont que des ordres à donner; & à moins qu'ils ne veuillent se distinguer par de grands projets, & souvent par de grandes sottises, tout est facile: ils n'ont qu'à consulter leurs commis, qui pensent & écrivent pour eux. Les affaires étrangères sont toute autre chose: il faut que le Ministre con-

noisse

noisse à fond les intérêts des Princes, leur génie, souvent leurs caprices, les misteres, ou plutôt les ténèbres de la politique, qu'il sache mentir & tromper. Voilà pourquoi ce département ne convient gueres à un honnête homme, & cependant Rouillé l'est; il sera la dupe des autres; jamais ils ne seront la sienne.

J'ai dessein d'aller voir l'entrée du Nonce du Pape; vous viendrez sans doute avec moi. Il faut que vous partagiez mes folies, comme vous partagez mon cœur. On dit que cette entrée sera magnifique. Je considere quelquefois l'orgueil des prêtres, & je m'imagine que le pauvre St. Pierre ne s'est jamais mis dans la tête que ses successeurs envoyeroient des Ambassades, & se placeroient sans façon au dessus des Rois. Cependant les préjugés, qui soutiennent leur grandeur, se dissipent peu à peu. Le pape, dit Montesquieu, est une vieille idole, qu'on encense par habitude: peut-être que dans cent ans d'ici on ne l'encensera plus du tout.

Adieu, ma chere amie; car ce titre est pour moi plus doux & plus respectable que celui de Marquise: je baise les lèvres de rose de votre petite fille & les vôtres, &c.

LET-

V
fav
lui
pré
pen
d'A
ses
il si
ces
ne
leur
inju
des
qu'il
bles
en t
Ang
Ang
les b
il y
de g
d'un
de l'

L E T T R E L X X I I .

A MR. ROUILLE', MINISTRE D'ETAT. 1752.

Vous avez bien raison de dire que les dépêches du Duc de Mirepoix ne sont pas aussi favorables qu'il se l'imagine. On l'amuse, on lui donne des fêtes, & dans l'intervalle on se prépare en secret à la guerre : voilà ce que je pense & ce que je crains. Il dit que le Roi d'Angleterre l'a assuré de sa propre bouche de ses intentions pacifiques : peut-être ce Prince est-il sincère, mais je ne le crois pas. En vérité ces Anglois sont un peuple bien singulier : je ne les ai jamais aimés, quoiqu'on vante tant leur sagesse & leur générosité : ils sont avides, injustes, & par conséquent ennemis naturels des autres nations. J'avoue cependant sans peine qu'il y a parmi eux des hommes bien estimables. Mais en général ce peuple est extrême en tout, dans le vice comme dans la vertu : un Anglois, qui est méchant, est un monstre : un Anglois qui est bon, est presque un Dieu ; mais les bons sont rares.

Mr. de Brissac, qui est revenu de ce pays il y a quelques jours, dit qu'il se commet plus de grands crimes en Angleterre dans l'espace d'un mois, qu'il ne s'en commet dans le reste de l'Europe dans toute une année ; qu'il n'y a que

que les vieilles femmes qui croient en Dieu & aillent à l'église, & que toute la religion y consiste à haïr le Pape & à le brûler tous les ans. Au reste, ce ne sont pas là nos affaires ; il s'agit seulement de prévenir les mauvais desseins de cette mauvaise nation contre nous. J'espère que le Duc de Mirepoix, qui a du zèle & de la pénétration, ne se laissera pas surprendre, & qu'il nous avertira à tems. Je vous prie, Monsieur, de lui envoyer la lettre ci-incluse.

Je suis, &c.

L E T T R E LXXIII.

AU MÊME. 1752.

LES nouvelles d'Amérique sont fort agréables. Comme il y a toute apparence que ce vaste continent sera le sujet de la guerre, il est très-important d'y faire des amis. J'aime ces honnêtes sauvages, qui ont tant d'estime pour le capitaine des François & ses vaillans guerriers. Ils nous offrent si généreusement le bras droit de leur brave jeunesse, qu'il faut bien se garder de le refuser. Leur nation, qui compte plus de dix-mille lunes, se prépare à regaler leurs femmes & leurs enfans des cadavres des Anglois, & à manger sa conquête. Elle l'a juré par le grand esprit, en nous donnant le calumet de paix.

Quoi-

Quoique je n'approuve pas qu'on mange les morts, cependant il ne faut pas se quereller avec ces honnêtes gens pour des bagatelles. J'espère que cette alliance sera plus utile à la France que la vaine Ambassade de Siam, dont Louis XIV. fit tant de bruit.

Les François, que tous les peuples de l'Europe haïssent, envient & imitent, sont pourtant estimés par des hommes barbares à la vérité, mais simples & vrais, parce qu'ils sont bons & humains. La nation Française est peut-être la seule du monde qui soit bienfaisante par caractère: les autres ne le sont que par caprice, ou par intérêt: aussi un huron ne fait-il pas difficulté de dire: *Un François est un homme comme moi.* On entend tous les jours parler de soulèvemens & de révoltes dans les colonies des autres Européens: mais cela n'arrive presque jamais dans les nôtres, parceque nous avons autant de talent pour nous faire aimer, que les autres pour se faire haïr. Vous avez aussi ce talent, Monsieur, quoique vous soyez Ministre. Continuez à mériter l'estime du Roi & celle du public par vos talens & vos services: les hommes tels que vous sont rares.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c.

L E T T R E LXXIV.

A LA COMTESSE DE NAVAILLES. 1752.

JE ne trouve point du tout extraordinaire la conduite de votre Roi Allemand. Les Princes mêmes les plus mauvais se piquent de rendre la justice à leurs sujets : ils les considèrent comme des animaux qui servent à leurs intérêts & à leurs plaisirs : & ils ne veulent pas qu'ils se dévorent entr'eux, comme on sépare des chiens qui se battent. Les voleurs dans leurs cavernes observent aussi la justice parmi eux : il n'y a rien là d'admirable.

Je n'admire pas non plus la conduite de ce même Prince à l'égard de Mr. de Chauvelin, qui est un honnête homme, & pouvoit lui être fort utile. Il s'en repentira : les grands ne sauroient faire de petites fautes, comme les petits n'en sauroient faire de grandes.

Je suis fort sensible au souvenir de Mr. l'Ambassadeur ; remerciez-le pour moi dans votre première lettre. Je serois fort charmée de le revoir parmi nous : mais il n'y a encore rien qui lui convienne ; il attendra, s'il lui plaît. Le Roi, qui l'aime, pensera à lui, ou je me charge de l'y faire penser. A propos, nous aurons après demain une grande chasse, & nous passerons par votre château ; ce qui me

fournira

fournira une belle occasion de vous servir : vous pouvez compter que je ne la laisserai pas échapper.

Nous sommes toujours tristes ici, & le Roi surtout ; rien ne peut le distraire. Quelqu'un a dit que les gueux sont malheureux parce qu'ils sont toujours gueux, & que les Rois le sont aussi parce qu'ils sont toujours Rois. Ce mot renferme un sens profond & très-vrai. Je plains Louis XV. parce qu'il est Roi : il seroit heureux s'il n'étoit qu'un particulier ; il a tout ce qu'il faut pour cela. Mais sa couronne le rend misérable, parce qu'il est bon & sensible. Un Prince a deux familles, la sienne propre & la grande famille de l'état ; ce qui fait qu'il a toujours quelque sujet d'affliction. Du moins le Roi très-chrétien est presque toujours dans ce cas : il n'est jamais heureux qu'en espérance, non plus que moi. Mais hélas ! souvent l'espérance n'est qu'un beau songe. Irus, couché sur la paille, rêve qu'il devient puissamment riche ; il commence à bâtir & à vivre en Grand-Seigneur ; il épouse une femme charmante, & alors le plaisir le réveille, & il se retrouve sur la paille. Voilà l'image de l'espérance.

Je verrai votre niece avec plaisir ; tout ce qui vous appartient m'est cher. On dit qu'elle est belle & sensible : je l'aime déjà par avance, & je tâcherai de la servir, si elle veut bien me

le permettre. Adieu, ma chere Comtesse ;
embrassez-moi donc , &c.

L E T T R E LXXV.

AU MARQUIS DE CURSAY, COMMANDANT EN
CORSE, 1752.

C'est, Monsieur, par reconnoissance pour les Génois que le Roi vous a envoyé en Corse: le même motif vous engage à les servir, & tout le monde approuve votre conduite: Il y a long-tems que la République s'épuise à faire une guerre malheureuse aux rebelles; il faut y mettre fin. Il ne s'agit pas de battre les Corfes, mais de leur donner la paix, dont ils ont besoin aussi bien que les Génois, qu'ils appellent tyrans, & qui méritent peut-être ce titre.

Mais on a peur ici que vos officiers Génois ne gâtent tout; ils sont jaloux que des étrangers soient médiateurs dans cette affaire. L'envie, qui est le foible des Italiens, & surtout des Génois, mettra souvent votre patience à l'épreuve, parce qu'ils voudroient avoir tous les honneurs d'une paix, qu'ils sont d'ailleurs incapables de faire. Méprisez-les, Monsieur; & faites-vous honneur en faisant votre devoir.

Les

AVERTISSEMENT.

Le lecteur éclairé reconnoîtra bientôt dans les *Lettres suivantes*, le même esprit, le même cœur, & la même main qui l'ont déjà charmé.

Celles-ci ne sont parvenues à l'éditeur qu'après la publication des autres. Elles ne lui ont pas paru moins dignes de ses soins : le monde ne les verra peut-être pas avec moins de plaisir.

On y trouvera les six premières années de Madame de POMPADOUR aussi brillantes que le reste de son regne, & les commencemens convenables à la suite d'un si célèbre caractère.

Ce Recueil commence & achève à la fois la correspondance épistolaire de la Marquise.

Ce volume auroit du être le premier, mais dans une autre édition on pourra n'en faire qu'un, celui-ci fera à la tête.

La 2^e partie de ce Volume contiendra les Réponses aux premières Lettres de Mad. de POMPADOUR. Si on en donne la suite nous la publierons aussi d'abord.

TABLE DES LETTRES.

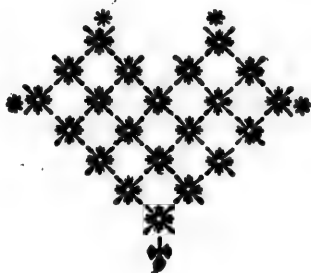
Lettre I. <i>A Mr. BRIGDE, Valet de Chambre du Roi,</i> 1746.	Page 1
— II. <i>A Mr. BINET, 1746.</i>	2
— III. <i>Au Maréchal de SAXE, Septembre 1746.</i>	3
— IV. <i>A la Comtesse de BREZE, 1746.</i>	5
— V. <i>A Mr. VAN HOY, Ambassadeur d'Hol-</i> <i>lande en France, Avril 1747.</i>	6
— VI. <i>A la Marquise du SAUSSAY, Avril 1747.</i>	8
— VII. <i>Au Duc de BOUFLERS, 1747.</i>	9
— VIII. <i>A la Marquise de FONTENAILLES.</i>	11
— IX. <i>Au Maréchal de BELLISLE, 1747.</i>	12
— X. <i>A la Marquise de BLAGNI.</i>	14
— XI. <i>Au Maréchal de SAXE, 1747.</i>	16
— XII. <i>Au Comte de LOWENDAL, 1747.</i>	18
— XIII. <i>A la Comtesse de BREZE.</i>	21
— XIV. <i>Au Maréchal de SAXE, 1747.</i>	22
— XV. <i>A la Duchesse de DURAS.</i>	24
— XVI. <i>A Mr. d'ARGENSON, 1747.</i>	26
— XVII. <i>A Mlle ALEXANDRINE, 1747.</i>	27
— XVIII. <i>A la Comtesse de NOAILLES, 1747.</i>	28
— XIX. <i>Au Marquis de LUSSAC.</i>	30
— XX. <i>A la Marquise du CHATELET.</i>	30
— XXI. <i>Au Duc de BOUFLERS, 1747.</i>	31
— XXII. <i>A la Comtesse de BREZE.</i>	33
— XXIII. <i>Au Maréchal de BELLISLE, 1747.</i>	34
— XXIV. <i>Au Chevalier de SADE, 1747.</i>	37
— XXV. <i>Au Comte de MAUREPAS, 1747.</i>	37
— XXVI. <i>A la Marquise du SAUSSAY.</i>	39
— XXVII. <i>A la même, 1747.</i>	41
— XXVIII. <i>A Mr. d'ARGENSON, 1747.</i>	42
— XXIX. <i>A la Comtesse de NOAILLES, 1748.</i>	44
— XXX. <i>Au Comte d'ARGENSON, 1748.</i>	45
— XXXI. <i>A Mr. de CHEVERT, Lieutenant-</i> <i>Général.</i>	47
— XXXII. <i>Au Comte d'ARGENSON, 1748.</i>	48
	Lettre

TABLE DES LETTRES.

v

Lettre XXXIII. <i>A Mlle ALEXANDRINE, 1748.</i>	Page 49
— XXXIV. <i>A Madame l'Abbesse de S. ANTOINE, 1748.</i>	50
— XXXV. <i>A la Marquise du SAUSSAI, 1748.</i>	52
— XXXVI. <i>A la Duchesse de DURAS, 1748.</i>	53
— XXXVII. <i>A la Marquise de FONTENAILLES, 1748.</i>	55
— XXXVIII. <i>A la Comtesse de BREZE', 1748.</i>	57
— XXXIX. <i>A la même, 1748.</i>	58
— XL. <i>A la Duchesse d'ETRE'ES.</i>	59
— XLI. <i>Au Duc de NIVERNOIS, 1749.</i>	60
— XLII. <i>Au Comte de FRIS, 1750.</i>	63
— XLIII. <i>A Mr. de la BEAUSSIERE, 1749.</i>	64
— XLIV. <i>A la Duchesse d'ETRE'ES, 1750.</i>	64
— XLV. <i>A la même.</i>	66
— XLVI. <i>A Madame de la POUPLINIERE.</i>	68
— XLVII. <i>A Mr. CAMPBEL.</i>	69
— XLVIII. <i>A Mr. de PUISIEUX, Ministre d'Etat, 1750.</i>	71
— XLIX. <i>A la Comtesse de NOAILLES.</i>	73
— L. <i>A la même.</i>	74
— LI. <i>A la Duchesse d'ETRE'ES.</i>	76
— LII. <i>Au Marquis de ST. CONTEST, 1750.</i>	77
— LIII. <i>Au Comte d'ALBEMARLE, 1750.</i>	78
— LIV. <i>Au Marquis de ST. CONTEST, Ministre d'Etat.</i>	80
— LV. <i>A Mr. de PAULMI, Ministre d'Etat, 1750.</i>	82
— LVI. <i>A la Comtesse de BREZE'.</i>	84
— LVII. <i>Au Marquis de VANDIERE, 1750.</i>	85
— LVIII. <i>Au Duc de MIREPOIX, 1751.</i>	86
— LIX. <i>Au Marquis de ST. CONTEST, 1751.</i>	88
— LX. <i>Au Duc de NIVERNOIS, Ambassadeur à Rome, 1751.</i>	91
— LXI. <i>A la Mr. de MONTESQUIEU, 1751.</i>	93
— LXII. <i>Au Marquis de ST. CONTEST, 1751.</i>	96
— LXIII. <i>Au Comte de MAUREPAS, Ministre de la Marine, 1751.</i>	97
	Lettre

Lettre LXIV. <i>A la Comtesse de NOAILLES</i> , 1751.	Page 98
— LXV. <i>A la Duchesse d'ETRE'ES</i> , 1751.	100
— LXVI. <i>Au Duc de MIREPOIX</i> , 1752.	101
— LXVII. <i>Au Duc de RICHELIEU</i> , 1752.	103
— LXVIII. <i>Au même</i> , 1752.	104
— LXIX. <i>A la Duchesse de BOUFLERS</i> , 1752.	105
— LXX. <i>A la Marquise de BLAGNI</i> , 1752.	107
— LXXI. <i>A la même</i> , 1752.	109
— LXXII. <i>A Mr. ROUILLE', Ministre d'Etat</i> , 1752.	111
— LXXIII. <i>Au même</i> , 1752.	112
— LXXIV. <i>A la Comtesse de NAVAILLES</i> , 1752.	114
— LXXV. <i>Au Marquis de CURSAT, Comman-</i> <i>dant en Corse</i> , 1752.	116
— LXXVI. <i>A Mr. de MACHAULT, Contrôleur</i> <i>Général</i> , 1752.	118
— LXXVII. <i>A Mr. ROUILLE'</i> , 1752.	119



Suite

ge 98
100
101
103
104
105
107
109

111
112
114

116

118
119

Les Corfes sont à préfent à l'égard de la République de Gènes dans le même cas que les Hollandois le furent, il y a presque deux ſiècles, vis-à-vis de leur Maître & de leur tyran Philippe II. Après beaucoup de batailles & de ſieges, les rebelles changent de nom; ils ne ſont plus des ſujets révoltés, mais des ennemis irréconciliables: alors la force détruit le droit, & met tout au niveau. C'eſt pourquoi les Corfes demandent beaucoup, & les Génois ne veulent leur accorder qu'un pardon; ils parlent en Maîtres; irrités contre des eſclaves rebelles: mais ce ton ne ſe ſoutiendra pas. Le grand point eſt de conſerver la ſouveraineté de la République & de contenter les Corfes; c'eſt une affaire très-délicate: on la remet à votre prudence, & à celle de Mr. Chauvelin. L'honneur & la parole du Roi ſont engagés; c'eſt un motif plus que ſuffiſant pour exciter votre zele.

Quant à moi, Monsieur, je vous ſouhaite ſincèrement tout le ſuccès poſſible: vous êtes bien digne & bien capable de réuſſir. Je ſouhaite que la fortune, qui a ſouvent plus de part dans les affaires de ce monde, que la capacité & les talens, ſeconde vos efforts, &c.

L E T T R E LXXVI.

A MR. DE MACHAULT, CONTRÔLEUR-
GÉNÉRAL. 1752.

Vous avez dessein, Monsieur, de faire la guerre aux quarante voleurs privilégiés qui désolent la France : j'aime votre courage, & je ne le blâme pas. On dit que la richesse actuelle de l'état monte à environ douze-cens millions de livres, & deux-cens particuliers en possèdent au moins la moitié. Il n'y a pas là de proportion, & c'est un grand abus. Je pense comme vous que le Roi, en accordant aux fermiers généraux les droits d'entrées, n'a jamais eu, & ne pouvoit avoir l'intention de ruiner ses sujets. C'est un monopole qui engloutit insensiblement tous les fonds du Royaume : il est juste de faire rendre compte à ces Messieurs : & je suis persuadée que si cette opération se fait avec soin & fidélité, elle versera plus de trois-cens millions dans les coffres du Roi. Vous rendrez par-là, Monsieur, un bien grand service à l'état, & vous acquerrez chez la postérité la gloire de ce Sully, qui étoit si digne de servir le bon Henri IV. &c.

LET-

L E T T R E L X X V I I .

A M R. R O U I L L E . 1752.

Vous dites , Monsieur , que le Roi a actuellement cinquante vaisseaux de ligne , & trente frégates : mais n'y a-t-il pas dans ce compte un peu d'exagération ? N'avez-vous pas mis dans le nombre ceux que vous avez dessein de faire construire , mais qui n'existent pas encore ? Si votre compte est exact , on assure que la France sera en état de faire face aux Anglois quand il plaira à ceux-ci de l'attaquer ; & je l'espère.

Le pauvre Albemarle observe toutes vos opérations avec un œil inquiet & jaloux ; mais il n'ose plus se plaindre : en effet il est ridicule de trouver mauvais qu'un homme s'occupe à bâtir chez lui & à agrandir sa maison. Je ne fais pas qui a conseillé au Roi de faire cette nouvelle promotion de chefs-d'escadre & autres officiers de mer. Il me semble qu'il ne falloit pas faire tant de bruit : c'est se donner en spectacle au reste de l'Europe , qui ne manquera pas d'en prendre ombrage. Au reste , nous n'avons à craindre que les Anglois.

Mais , mon cher Monsieur , si vous avez enfin une marine , avez-vous aussi des matelots ? C'est là le point capital , & le plus difficile.

Les

Les François n'aiment ni la mer, ni le service des colonies, ce qui me fait trembler par avance ; & j'ose dire que jamais la France ne brillera comme puissance maritime. Mr. d'Argenson vient de faire casser la moitié des officiers du régiment de Guienne, qui n'ont pas voulu passer au Canada, ni s'aller faire manger, comme ils disent, par les sauvages : ce caractère d'esprit ne présage rien de bon. Je m'imagine donc que le point le plus essentiel est d'encourager le service de mer : mais cela sera bien difficile.

Le vieux Maurepas est jaloux. Il a dit publiquement : „ Mon successeur en fera tant „ qu'il détruira à la fin la marine Française.“ J'espère que vous le ferez mentir. Du moins le Roi est très-content, & la nation aime votre zèle. Louis XIV. n'a brillé que l'espace de quatre ans sur l'océan ; si vous y faites briller plus long-tems Louis XV. vous serez un *grand Apollon*.

Je suis, &c.

Fin des Lettres de Mad. de Pompadour.

*

*

*

*

*

*

LET T R E S
E T
R É P O N S E S
E' C R I T E S
À MADAME LA MARQUISE
D E
P O M P A D O U R ;

Depuis MDCCLIII jusqu'à MDCCLXII,
inclusivement.

T O M E II.
S E C O N D E P A R T I E.



A L O N D R E S :
Chez G. OWEN, Fleet-Street; & T. CADELL, dans le Strand.
M D C C L X X I I I .

I

no

do

qu

no

fa

pa

lex

no

l'i

cit

In

ad

vo

pa

ac

con

pr

no

m

ch

P

AVIS DE L'ÉDITEUR.

L'accueil *bénévole*, que l'*indulgent Public* a fait aux *Lettres de la Marquise de Pompadour*, nous porte à produire aussi celles qui y auroient donné occasion, ou qui y auroient répondu. Quoique toutes les réponses ne s'y trouvent pas, nous croyons cependant que l'on ne sera pas fâché de posséder le peu qui en existera, & qui, par une main sûre, nous a été fourni. D'ailleurs, il y a beaucoup d'autres *Lettres* qui nous ont paru trop peu importantes, pour mériter l'impression. Nous ne disons rien de l'authenticité de ce *Recueil*. Ce seroit un bien habile *Imposteur*, celui-là qui auroit pu imiter aussi adroitement la vérité. Cependant nous croyons devoir justifier les *Lettres de Madame de Pompadour*, contre le crime de faux dont on les a accusées.

1. Les Dates sont inexactes. Nous en convenons & nous confessons, que les ayant imprimées d'après des minutes, la plupart du temps non datées, nous avons voulu y suppléer nous-mêmes, & que nous avons fait des *Anachronismes* choquans.

2. On donne des *Ambassades*, ou autres *Postes*, à des personnes qui n'en ont jamais été

révêtues. Nous en convenons encore. Mais prenons pour exemple la première Lettre où cette faute se rencontre. C'est la Lettre XIII. qui est adressée au Marquis d'Albret, tandis que le Marquis d'Aubeterre étoit alors Ambassadeur à Vienne. Voici notre confession. Le Secrétaire de Madame de Pompadour, fort paresseux, selon toute apparence, s'étoit contenté d'écrire en tête du Manuscrit : au Marquis d'Abt. . . . Nous n'avions qu'à consulter une Gazette de ce tems, puisque nous étions assez ignorans pour ne pas sçavoir qui étoit alors Ministre à Vienne ; mais nous avons été trop paresseux nous-mêmes : nous avons trouvé plus court de deviner, & nous avons, par un effort d'imagination, mis : d'Albret, au lieu des Lettres initiales : d'Abt. . . . qui signifioient : d'Aubeterre. Nous en disons autant pour les noms de Blosset, Bréteuil, Broglio, &c.

3. Une faute d'impression, (Lettre XXVIII.) aussi facile à excuser, a fait dire que celui qui avoit fabriqué ces Lettres, ne sçavoit pas même les choses les plus ordinaires, puisqu'il faisoit le Prince de Soubise, Maréchal en 1757. tandis qu'il n'a eu ce grade que le 19 Octobre 1758. L'objection est fondée, mais on sçait combien il est difficile qu'un Livre françois, imprimé en pays étranger, par des Compositeurs, qui ne sçavent pas

pas un mot de la Langue françoise, soit exempt de fautes. Nous trouvons dans le Manuscrit : J'espere, Monsieur, comme le Maréchal, que dans une autre occasion vous montrerez ce que vous sçavez faire. Le mot comme, avoit été omis ; on a lu : J'espere, Monsieur le Maréchal. . . . Voilà toute l'erreur. Mais on voit bien qu'il s'agit ici du Maréchal de Belle-isle, qui dirigeoit dès lors le département de la Guerre, dont le Marquis de Paulny n'étoit plus que Ministre titulaire.

4. On a encore relevé l'amitié que Madame de Pompadour suppose, dit on, avoir existé entre Messrs de Broglie & de S. Germain ; tandis, ajoute-t-on, que tout le monde connoît la division qu'il y avoit entre ces deux Généraux. Il faut apprendre à ces hommes si bien instruits, que Mr. de Broglie se montra l'ami & le défenseur de Mr. de S. Germain, du moment qu'il fut opprimé. Alors la Lettre de Madame de Pompadour n'a rien d'étrange. D'ailleurs les fautes, dont nous sommes convenus, sont si légères, qu'elles devoient, en vérité, servir à établir l'authenticité de ces Lettres, plutôt qu'à inspirer des doutes, puisqu'un faussaire, assez habile pour les fabriquer, même telles qu'elles sont, n'auroit pas été embarrassé à éviter des erreurs,

dont on pouvoit se garantir avec la premiere Gazette. Les autres observations ne méritent pas d'être relevées.

Nous conseillons aux Lecteurs, qui voudront lire agréablement ces Lettres, de passer alternativement de celles de Madame, aux réponses, qu'on lui fait, ou plutôt de suivre l'ordre des Dates, qui est observé plus exactement dans ce Recueil, que dans les précédens.

NB. Nous y aurions pu joindre certaine *Lettre Pastorale*, adressée à Madame la Marquise, par M. l'Abbé de Bernis, lors du départ de celui-ci pour son Ambassade de Venise: mais comme cette *Lettre Pastorale* est conçue en termes trop forts, & que d'ailleurs elle est imprimée séparément, nous avons jugé à propos de la supprimer ici, quoiqu'elle soit très authentique.

LETTRES



LETTRES
ET
REPONSES
E'CRITES
A MADAME LA MARQUISE
DE
POMPADOUR.



LETTRE I.

DU DUC DE MIREPOIX.

*(En réponse à la Lettre I. de Madame de
Pompadour.)*

1 Septembre, 1753.

MADAME LA MARQUISE,

JE me mets aux pieds des bonnes amies, qui
ont contribué à la faveur, qui vient d'être
accordée à Madame de Mirepoix. Il y a quel-
A 4 que

que tems qu'elle avoit des droits à cette place. Mais est-ce qu'il suffit d'avoir des droits ? J'en suis donc aussi reconnoissant que si elle n'en avoit eu aucun , & nous desirons bien vivement, de vous voir incessamment décorée du même titre (*).

Je ne puis me persuader que l'on veuille sincèrement la guerre ici. Ce sont précisément les semblans , qu'on en fait , qui me rassurent. Et puis je ne vois pas que l'on soit en état de l'entreprendre. La dernière guerre a fait à ce Royaume une plaie profonde , dont ses Finances se ressentent encore aujourd'hui. D'ailleurs , on a beau m'alléguer , que les Anglois desirent la guerre pour étendre leur Commerce aux dépens du nôtre. Je persiste à dire, que la guerre est destructive du Commerce ; qu'ainsi , on ne voit qu'à demi , quand on prétend qu'ils desirent la guerre pour l'amour de ce Commerce ; en effet , se battre pour le relever, ce seroit tourner le dos à leur objet. On me mande que les rameurs arrivent au rivage , quoiqu'ils y tournent le dos. Une comparaison ne détruit pas un bon raisonnement. La guerre ne peut être avantageuse en Angleterre, qu'au Souverain. Elle accroît sa puissance ; elle réunit les partis qui divisent la Nation. Tout ce qu'il desire lui

est

(*) Vraisemblablement de Dame du Palais de la Reine.

est accordé , & tandis qu'il occupe au dehors l'humeur inquiète de ses sujets , il jouit au dedans de la plénitude du pouvoir souverain. Mais j'ai des preuves démonstratives, que le Roi d'Angleterre ne veut pas la guerre , qu'il la déteste , qu'il se croit hors d'état de la faire avec avantage. Qui donc dans la Nation la désirera , si le Roi la redoute ? Je suis d'ailleurs accablé des marques de la plus sincère amitié de la part de ses Ministres. Il y a bien des Nations chez lesquelles ces témoignages extérieurs ne prouveroient rien ; mais je ne puis les croire faux en Angleterre.

Mr. Green a reçu la porcelaine des mains d'un de mes Officiers. Il a voulu en sçavoir le prix & la payer sur le champ. On lui a répondu que je l'en informerois. En effet, hier après-dîner , il me demanda à qui il devoit s'adresser pour cette bagatelle. Je lui répondis, que, précisément parceque c'étoit une bagatelle, le Roi n'avoit pas voulu qu'il la payât. Il se recria beaucoup sur cette galanterie, refusa, fit les beaux bras, & finit par dire qu'il falloit qu'il demandât la permission de l'accepter. Vous voyez , Madame la Marquise , que cela est arrangé. Au reste , on ne peut rien voir de plus beau que ce service. Les biscuits surtout sont admirables. Cette manufacture est dans son enfance , & le Saxe n'est pas plus parfait. On

parle déjà de former un établissement semblable à Windsor. On a trouvé une terre ou pâtre excellente pour cela. On a un grand édifice inhabité ; on a . . . Madame la Marquise , on a tout , hors le goût.

L E T T R E II.

DE MADAME LA MARECHALE D'ETRE'ES.

(*En réponse à la Lettre III. de Madame de Pompadour.*)

au Montmirail , le 28 Août , 1754.

Votre Lettre m'est parvenue ici, Madame, & j'ai mille raisons de regretter d'y être venue. Mais il faut premierement vous répondre , afin de commencer par le commencement. Non, mon amie, un Palfrenier n'est pas, année commune, plus heureux que son maître. Je dis année commune, parceque le bonheur me paroît dépendre infiniment des bonnes ou mauvaises saisons de la vie. Je les crois donc également heureux, c'est-à-dire, si peu que rien. Vous vous trouvez malheureuse : dites, moins heureuse que vous n'aviez cru. Mais figurez-vous un moment la privation des grandeurs qui vous environnent, & dites moi, si vous ne trouvez pas cette idée épouvantable. Tout est relatif,

&c

& tout nous affecte agréablement ou tristement selon la situation où se trouve notre esprit. Je suis venue ici dans le dessein d'y jouir du calme d'une retraite de deux mois. C'est un des beaux lieux de l'Univers. Le Maréchal s'est plu à l'embellir, & je m'y promettois un automne délicieux. Ne voilà t-il pas que je trouve ici une Lettre du Chevr. de Militerni ? Il me fait le détail de cette horrible aventure de M. Jumonville, ou comme il vous plaira l'appeller, car le Chevalier écrit comme un chat. C'est une abomination, c'est un assassinat effroyable. Il faut que ce brave Officier soit vengé. Si nous commettions de pareils crimes, nous serions l'exécution de l'Univers. Mais aussi Militerni ne voit que la guerre autour de lui. Il regarde la guerre comme une affaire décidée. Il brûle de faire la guerre aux meurtriers de ce pauvre Jumonville. Ah ! mon amie, la guerre va se faire, & vous sçavez qu'il y a beaucoup de froid entre le Ministre & Mr. le Maréchal. Je n'oserai me montrer, s'il ne commande pas. Car la guerre est résolue, je le sçais, on me l'a écrit d'ailleurs, elle se fera sûrement. Madame, je vous abandonne mes intérêts ; je pars après demain. Montmirail n'est plus pour moi qu'une Thébàide, où ces deux jours me paroîtront deux années. J'ai eu des pressentimens d'une guerre, la

la nuit même de mon départ. Je suis bien résolue à ne plus résister à mes pressentimens.

Je ne vous dis rien des tracasseries du Clergé. Mon Dieu ! que cela me semble mesquin. Quant au Comte, il n'est pas si merveilleux que vous croyez, pas même pour les petites affaires. Je l'avois chargé de me procurer un beau Sapajou, comme celui de la Princesse Talmond. Il ne tenoit qu'à lui ; je n'ai pu l'avoir jusqu'à ce moment.

La guerre ne me sort pas de la tête.

LETTRE III.

DE MONSIEUR DIDÉROT.

(Voyez la Réponse de Madame de Pompadour, Lettre V.)

MADAME,

J'ai été surpris de ne pouvoir pénétrer chez vous, dans un moment où j'étois sûr que vous voyez du monde. Vous ne nous avez point accoutumés à cette rigueur. Aussi n'en suis-je point rebuté. Madame la Princesse de B... vous a déjà dit, de quelle nature est le service que nous espérons de vous. Je n'ai point voulu qu'elle vous sollicitât, & je me contenterai de vous rappeler, en peu de mots, ce qu'elle vous a dit.

Une

Une Société d'hommes laborieux , & qui n'ont d'autre prétention que celle d'être utiles à leurs semblables , consacrent plusieurs années à la rédaction d'un Ouvrage qui doit être le dépôt des connoissances humaines. Tout ce qu'il y a de plus honnête & de plus instruit, dans toutes les classes de la Société , contribue avec empressement à ce travail important. Tous les Coopérateurs montrent à l'envi un zèle , dont ils ne se doutent pas qu'on puisse jamais leur faire un crime. Ils n'ambitionnent rien ; plusieurs même d'entr'eux se cachent sous le voile modeste de l'anonyme , & leur désintéressement va jusqu'à dédaigner la gloire qui leur revient de leurs travaux , qui est le seul salaire digne de la vertu. L'édifice s'élève & l'Europe l'admire. Tout à coup, il est attaqué par d'obscurs persécuteurs, qui lui portent des coups d'autant plus dangereux, que les Ouvriers dédaignent, par une fierté peut-être outrée , de repousser leurs insultes. Cependant on commence à taxer notre modération de faiblesse. Il faut nous justifier , mais avec une grande circonspection. Nous craignons d'avoir un parti , si nous prenons la peine de nous défendre trop publiquement. Nous ne voulons point de défenseurs ; nous ne voulons que des Juges. Soyez le nôtre, Madame, & soyez en même-tems notre Avocat , si vous trouvez que cela convienne, & rien ne me paroît plus

Une

plus convenable. La Vérité & la Philosophie n'auront plus d'adversaires, si l'Esprit & la Beauté se chargent de les défendre.

L E T T R E I V .

DU DUC DE MIREPOIX.

(Voyez la Réponse , Lettre IX.)

Londres , le 25 Janv. 1755.

MADAME ,

JE suis un peu peiné du compliment que vous me faites sur le talent que j'ai pour les correspondances de femme. Ce n'est pas que cela n'ait son prix ; mais , en vérité , ce n'est point avec vous , que je voudrois me prévaloir de cet avantage. Je vais vous en donner une preuve , en ne vous parlant que des affaires publiques. Ce sera un précis de ma dépêche d'hier, dont je présume cependant que le contenu n'est plus un mystère pour vous.

J'ai insisté , avec force , sur les propositions modérées que le Roi m'a ordonné de faire. J'ai demandé surtout , que les prétentions respectives fussent déférées à la Commission établie à Paris , & qu'on s'expliquât plus clairement sur la destination des nouveaux armemens.

On

On m'a répondu assez laconiquement, après avoir rejeté nos propositions, que Sa Majesté Britannique demandoit à son tour, que la possession du territoire du côté de l'Ohio, fut remise en l'état où elle étoit à la conclusion de la Paix d'Utrecht. On a agréé les voies de négociations indiquées, & l'on est convenu tout uniment, que la défense des possessions Angloises, étoit le seul motif des armemens envoyés dans l'Amérique septentrionale. On a fini par me demander, avec beaucoup de hauteur, une explication sur les grandes forces navales que nous préparons à Brest & à Toulon. Je leur ai répété leur propre réponse.

La tournure que prennent les affaires, me fait soupçonner que je pourrois bien m'être abusé sur le caractère de ces gens-ci. Mr. R... a employé un million de plus que son adversaire; & je crois que la supériorité, corrompue par ses Guinées, se déclare hautement pour la guerre. Il a lui-même eu l'imprudence de dire qu'il auroit aisément toutes les voix, s'il vouloit les payer; mais qu'il se contentoit d'en acheter précisément autant qu'il lui en falloit, pour son usage indispensable. Si la paix conserve encore quelques partisans obscurs, c'est qu'ils s'irritent de ce qu'on n'a pas même cherché à les corrompre, tandis qu'ils se jettoient à la tête des corrupteurs. Qu'elles gens!

Je

Je ne vous dirai plus que le Roi d'Angleterre est notre ami. Les faits qui prouvent le contraire, sont trop constatés. Mais je n'en suis que plus indigné contre les mensonges indéceus dont on m'a bercé si long-tems.

Souffrez, Madame, que je vous contredise; je le dois à ma justification. Non, je ne puis croire, que le secret de la Politique consiste à mentir à propos. Je pense, au contraire, que l'imposture est mille fois plus horrible dans la bouche des Rois, que de la part de tous les autres hommes. J'avoue qu'il est piquant d'avoir été dupe; mais il est bien plus déshonorant d'être fripon. Si j'avois eu le malheur de naître sujet d'un Prince, capable de me commander le mensonge, jamais je n'aurois pu me résoudre à le servir; mais, graces au Ciel, cette politique méprisable n'est point celle de mon Souverain. Il ne m'ordonne rien que l'honneur me défende, & j'attesterai, que, depuis que je sers, je n'ai rien vu dans toutes les opérations de la Cour, qui ne puisse soutenir un examen sévère, de la part des Rigueuristes les plus outrés. Laissons donc nos voisins s'enorgueillir de l'avantage de tromper mieux que nous. Qu'ils acquièrent, s'il le faut, des empires, à force de mensonges effrontés. Croyez, qu'ils seront tôt ou tard victimes de leur injustice, & que le déshonneur, & la prostitution de leur gloire,

gloire, n'est pas le seul châtiment qu'ils ont à attendre. La mesure de l'iniquité est toujours vacillante, & verse aussitôt qu'elle est au comble. Je ne pense pas pour cela que nous devions croiser les bras, & contens d'être les Apôtres de la justice, nous laisser martyriser, en l'invoquant paisiblement. Des fourbes nous prennent au dépourvu. C'est un malheur; mais rien n'est désespéré. Nous avons de grandes ressources. Nous sommes en mesure d'embrasser le parti que nous voudrons; & si l'ambition de nos rivaux peut prévaloir, pendant quelque tems, sur notre modération, nous jouirons du moins du plaisir de n'avoir point forfait à l'honneur. Nous nous préparerons en silence, & nous attendrons un moment favorable pour prendre notre revanche avec avantage.

L E T T R E V.

DU DUC DE MIREPOIX.

(A laquelle Madame de Pompadour répond par la Lettre IX.)

Londres, le 9 Fevrier, 1755.

MADAME,

Vous n'ignorez pas les ordres que j'ai reçus du Roi; je me contenterai donc de vous apprendre de quelle maniere je les ai exécutés.

T. II. 2^e P^e.

B

Après

Après quelques chicanes sur la forme de mes pleins-pouvoirs, ils ont été admis, & les Ministres en ont témoigné la plus grande satisfaction. Nous avons même procédé à une convention préliminaire & provisoire. Le 8. Mr. le Chevalier Robinson me déclara ministériellement, que Sa Majesté Britannique étoit résolue à terminer, au sujet de l'Ohio, de sorte que les montagnes formassent les limites des Colonies Angloises, & que tout le pays par de-là jusqu'au Lac & Riviere d'Ohio & d'Onabèche, restât libre aux Natifs, & aux François & Anglois, pour y passer seulement, & commercer avec les Sauvages. Il ajouta que, de part & d'autre, on démoliroit & évacueroit tous les nouveaux établissemens militaires; qu'ensuite on procéderoit à lever les autres difficultés. J'ai demandé si l'on comptoit s'en tenir à ces déclarations verbales, & si l'on ne répondoit pas par écrit au Mémoire remis le 6 Janvier. On a éludé ma demande, sous prétexte de l'inutilité des écritures. Voilà, Madame la Marquise, un exposé très-succinct de l'état de nos affaires. Je ne puis croire, après toutes les impostures passées, que l'on ait aujourd'hui des intentions plus droites. J'emploie tous les moyens imaginables pour en découvrir plus qu'on ne m'en dit. Je trouve une infinité de personnes disposées à trahir; mais les desseins du Cabinet sont

sont encore un mystere, même pour les plus intimes. Tout ce qui est avéré, c'est que la Nation veut la guerre. Les moyens sont encore inconnus. Le Roi, son Ministre & un Allié puissant, qu'on lui soupçonne dans l'Empire, sont les seuls dépositaires du secret. C'est précisément ce grand mystere qui m'est suspect.

Si leurs intentions étoient pures, à quoi bon les cacher si soigneusement? mais la trahison cherche les ténébres, & celle-ci me paroît tramée de main de maître. Je suis persuadé que le Roi d'Angleterre, pendant son séjour dans le Hanovre, aura une entrevue avec le Roi de Prusse. On dit bien des choses, on prend bien des résolutions dans une pareille entrevue. La hardiesse de l'un entraîne l'indécision de l'autre, & nous ne sçaurions prendre trop de mesures, pour être instruits de ce qui se passera pendant le cours de ce voyage.

Les Anglois disent que les négociations sont notre meilleure artillerie. Je crains bien que la mienne ne les détrompe.

J'ai appris avec une vraie satisfaction l'avancement de Mr. de Sechelles. Il est mon ami: je sçais, Madame la Marquise, combien vous avez contribué à lui concilier la bienveillance du Roi, & je répondrois que vous aurez lieu de vous en applaudir.

L E T T R E VI.

DU DUC DE MIREPOIX.

*(Madame de Pompadour y répond par la
Lettre X.)*

Londres, le 25 Juin, 1755.

MADAME,

Vous ne désapprouverez pas, sans doute, que j'allégué l'affluence des affaires, pour excuser le délai, que j'ai mis à répondre à la Lettre dont vous m'avez honoré. Il n'est que trop évident, que nous avons été trompés, quoique l'affaire de l'Amiral Boscawen ne soit qu'un mal-entendu, à en croire les Anglois. Mais se faire illusion plus long-tems, seroit le comble de l'aveuglement.

Je ne vous entretiendrai pas longuement de tous les propos dont Mr. Robinson prétend me payer. Je le vois lui-même honteux de la foiblesse des moyens qu'il emploie. Il insiste toujours sur son idée favorite, de tirer sur la Carte une ligne, qui divise la partie méridionale du Fleuve S. Laurent en deux portions, dont l'une remonteroit vers Quebec, & l'autre iroit à la Mer. Il propose cette opération dans un pays hérissé de montagnes, coupé par des fleu-

ves,

ves, couvert de lacs & de forêts, à peu près comme s'il s'agissoit de tracer un jardin; & moi, je dédaigne de répondre à une proposition beaucoup plus définitive que préparatoire, & qui n'a d'ailleurs pour objet, que d'anéantir notre commerce en Amérique. Il demande ensuite la liberté de commercer sur les grands Lacs du Canada; autant voudroit qu'ils eussent tout le Canada même. Ainsi un peu plus ou un peu moins d'étendue dans les Possessions des deux Nations dans l'Amérique septentrionale, va occasionner une guerre capable de bouleverser toute l'Europe; & les Anglois cependant y possèdent, ainsi que nous, plus de terres qu'il n'est possible d'en cultiver, avant un temps considérable. La Traite de l'Ohio, occasion des troubles actuels, n'est peut-être pas un objet de mille Pistolles par an, & l'on a échauffé les esprits comme si nous voulions usurper tout le Commerce des Colonies Angloises. En vain j'ai dit que nous consentions à renoncer à ce Commerce; mais que c'étoit trop exiger que vouloir que nous l'abandonnassions à l'Angleterre, qui pourroit en abuser contre nous. On est résolu à la guerre, & les propositions les plus modérées sont constamment étouffées par des prétentions chaque jour plus exorbitantes. J'ai donc fini par déclarer, que le Roi regardoit comme inutile toute nouvelle démarche: que

l'Europe verroit avec étonnement, que, pour un objet aussi médiocre, les Anglois violassent toutes les règles de l'équité; & que, pour satisfaire des vûes d'ambition & de conquête, ils entreprissent de détruire, dans le nouveau monde, l'équilibre de puissance, qu'il n'est pas moins utile d'y maintenir qu'en Europe.

Mr. Robinson m'avoit protesté, que Boscawen n'avoit point d'ordres offensifs, & depuis il n'a pas rougi de me dire, que Mr. Hoquart s'étoit attiré le traitement qu'il a éprouvé de la part de la Flotte Angloise, par la hauteur de ses réponses, & les menaces qu'il avoit faites; comme s'il étoit vraisemblable qu'un seul vaisseau, environné d'une Flotte nombreuse, eût le ton ménaçant; & même, dans cette supposition, comme si des menaces suffisoient, pour le faire cribler de coups de canon. D'ailleurs, on n'ordonne ni restitution, ni dédommagement, ni la liberté des prisonniers. Ces excuses ne sont donc qu'une ironie indécente, ajoutée à un outrage sanglant.

Il me semble, Madame la Marquise, que je ne puis rester plus long-tems ici avec décence. Je pense que l'on doit également se hâter de rappeler Mr. de Bussi, que l'on n'auroit peut-être jamais dû faire partir. Je crois inutile qu'il se donne la peine de prendre congé. Pour moi, je me dispenserai d'instruire de mon départ

part les Ministres de cette Cour. Continuez-moi votre amitié Madame, & faites que l'on ne m'impute point les malheurs qu'il étoit impossible à la prudence humaine de prévenir.

L E T T R E VII,

DE LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

(*Madame de Pompadour y répond par la
Lettre XI.*)

le 15 Fevrier, 1755.

Plaignez-moi, Madame; je viens de perdre mon ami. Tant de devoirs m'enchaînent encore à la vie, que je n'ose la détester hautement. Mais je publierai, devant tout ce qui pourra m'entendre, mon horreur pour les vils persécuteurs, dont les vexations ont précipité la fin. Je l'entens encore qui me dit: „ Ces „ tracasseries altèrent ma santé; je vois qu'el- „ les font impression sur des gens dont l'esti- „ me ou l'amitié m'est précieuse. On m'a des- „ servi auprès du Roi. Mais, par pitié, qu'on „ me laisse finir mes jours en repos. Je res- „ pecte le culte de mon pays; je l'ai dit cent „ fois publiquement. L'Evangile est le plus „ beau présent que Dieu pût faire aux hom- „ mes. Mais les Jésuites.... mais le Pere
B 4 „Routh,

„ Routh , ... non, mon amie , je ne puis leur
 „ sacrifier mes Ouvrages. Consultez mes amis
 „ & conseillez-moi. Si j'ai écrit quelque cho-
 „ se qui répugne à la raison , je me retracte
 „ authentiquement.“ Voilà l'ami que j'ai per-
 du. Et mon fils! mon fils! quel maître il perd,
 & dans le moment, où le Président, flatté du
 succès de ses soins , se plaisoit à le former à la
 Science du Gouvernement: Science si simple ,
 me disoit cet illustre ami, & que les Instituteurs
 ne font qu'embrouiller. Elle étoit simple pour
 lui, comme les mouvemens de cet Univers sont
 simples pour l'Etre qui l'a créé. Il n'est plus
 un seul homme au monde avec qui j'ose avoir
 les connoissances, que les femmes n'ont pas or-
 dinairement, ou sur lesquelles on jette du ridi-
 cule. Je vous montre toute ma douleur , Ma-
 dame, parceque vous connoissez le prix de l'a-
 mitié. Ne me consolez point. J'ai perdu mon
 ami. Plaignez-moi.

L E T T R E V I I I.

DE LA DUCHESSE DE CH....

(*En réponse à la Lettre XII. de Madame de
 Pompadour.*)

Paris, le 16.... 1755.

JE n'irai point à la Comédie, Madame. Je
 m'entretiendrai un moment avec vous, &
 puis

puis je laisserai au petit Duc le plaisir de continuer. Il est piqué de voir une jolie femme écrire avec tant d'agrément & de justesse à la fois, sur les affaires publiques. Je l'ai défié d'en faire autant. Il a pris un air avantageux, comme si ses preuves étoient faites depuis longtemps. Il est actuellement à mon Clavecin, où il répète, d'un air dépité, la Scene d'Eglé. Il ne peut concevoir, par quelle magie la plus séduisante de toutes les Bergeres est aujourd'hui transformée en Minerve. Est-ce bien cette même *Pastourelle*, pour qui Apollon *quitte le séjour du tonnerre, & laisse son rang dans les Cieux*? Il vous voit, il vous entend encore, & moi, je lui passe ses fadeurs, parceque, en vérité, elles cessent d'en être vis-à-vis de vous. A propos, il vient de me confier, que le Maréchal étoit outré, depuis que vous lui avez fait entendre, que vous ne pouviez souffrir les odeurs. Il ne sçait comment s'y prendre pour vous le dire; je lui évite cette peine, comme vous voyez.

Mais c'est une horreur, que cette conduite des Anglois à notre égard; cela crie vengeance. Oui, sans doute, il faut aller leur prendre le pays de Hanovre. Il faudra bien alors qu'ils nous rendent nos vaisseaux.

Adieu, ma belle Marquise. Je ne m'entends guères en Politique; cependant continuez à en faire avec moi. Cela m'amuse & ma

vanité en est flattée. Comment pouvez-vous m'écrire que vous avez passé le tems de plaire. Dites, que vous en connoissez tous les moyens, qu'il n'est rien, dont vous n'ayiez fait usage pour y parvenir, & que tout vous a réussi, même la Politique. Je vous embrasse de tout mon cœur.

(Ce qui suit, est d'une autre main.)

Non, Madame la Marquise, je ne suis ni piqué, ni surpris, de vous voir réunir toutes les connoissances agréables & utiles. Je sçais de bonne part, que rien n'est hors de votre portée. Votre belle amie veut *que je politique à mon tour*, & que ma Politique soit à sa portée. Elle me dit cela du même ton dont elle diroit au cher la Planche: *faites-moi un corps qui m'aille bien & qui ne me gêne pas*. Et moi, je vais être tout aussi obéissant que son Tailleur, quoique je n'attende point de salaire.

Brama affai, poco spera, e nulla chiede.

Je n'en puis dire autant des grands événemens, que je désire comme Soldat; dont j'espère une vengeance éclatante, comme François outragé dans la Nation, & auxquels je demande, de toutes mes forces, d'avoir part, comme bon serviteur du Roi. La guerre me semble, en effet, autant que résolue. Il ne
manque

manque à nos ennemis que de bonnes raisons. Mais c'est là une vraie misère. Ils-trouvent nos possessions à leur bienléance. Eh bien; ils chargeront un Jurisconsulte de faire un beau Manifeste, pour prouver combien ils y ont de droits, pendant qu'ils prépareront des preuves plus démonstratives que celles du sçavant Publiciste. Celui-ci fera voir, clair comme le jour, qu'une foule de motifs obligent le Roi d'Angleterre à faire cette démarche. Il prendra Dieu & l'Univers à témoin de la droiture des intentions de son Prince. Il lui donnera son livre à lire. Celui-ci lira, n'y entendra rien, le fera imprimer, & puis répandre dans toutes les Cours.

Nous aurons un autre Jurisconsulte à nos gâges; nous protesterons, nous prouverons qu'on n'est pas autorisé à s'emparer ainsi de nos possessions, & nos Erudits seront de grands ignorans s'ils ne trouvent pas dans leurs livres de quoi prouver tout ce qui leur plaira. Cependant, après tous ces mauvais persifflages, les Armées ou les Flottes se trouveront en présence; on se battra, on s'égorgera, & l'on finira par donner raison à celui qui aura été le plus brave ou le plus heureux.

Croiriez-vous, Madame la Marquise, qu'il y a des gens qui doutent encore que nous ayons la guerre, & que le Roi d'Angleterre ait
des

des desseins aussi injustes ? Ils se fondent sur la piété d'une grande Princesse & sur son amour pour l'équité. Cette respectable amie de la vertu, disent-ils, a quelque ascendant sur le Roi. Elle ne cesse de lui faire les plus fortes représentations. Il a, jusqu'aujourd'hui, montré une espece d'enthousiasme pour la justice. Il n'auroit donc pris le masque de la vertu, que pour retirer plus d'avantages des vices qu'il dissimuloit. Il avertiroit l'Univers de se méfier de lui. Il nous diroit, en particulier à nous, je n'étois qu'un fourbe, qui ai voulu profiter de votre franchise pour vous duper ; je vous ai fait assurer, sans relâche, de la pureté de mes intentions ; je vous ai fait dire, de ne prendre aucun ombrage de mes armemens. Mais c'étoit pour vous attirer plus sûrement dans le piège, vous rendre victime de votre bonne-foi, & vous surprendre au moment où vous ne pourriez vous opposer efficacement à mes entreprises. Voilà ce qu'on pourroit inférer de la conduite de ce Prince ; & quoiqu'il soit prêt à terminer sa carrière, cette conduite lui seroit aussi funeste, en un sens, qu'à un Souverain, qui ne feroit que commencer la sienne.

Vous aimez à savoir ce qui se dit, Madame la Marquise ; & les bruits les plus destitués de fondement vous servent à juger des penchans ou des aversions du Public. Ce n'est que

que dans cette intention , que je vous ai fait part de ces propos , auxquels je n'attache, en vérité, aucune croyance.

Mon pere insiste , pour me faire obtenir la survivance de sa charge, avec la permission d'en faire les fonctions. Mais il me semble que ce n'est pas au commencement d'une guerre qu'il faut solliciter de pareilles graces, & je ne sçais si je dois vous prier de m'être favorable ou contraire.

Votre belle amie devoit aller ce soir à Versailles ; un petit accident , pas plus grand que rien , l'en empêche. Ses femmes ont gagné à la Lotterie ; elle n'a pu les tenir ; elles sont à la Foire , elles sont au Palais ; elles sont partout. Elle les fait chercher cependant & tâchera d'arriver pour le jeu de la Reine. Elle a un pressentiment de bonheur qu'elle ne veut pas repousser. En cas qu'elle arrive trop tard , elle vous prie de lui faire prendre des tableaux , pour cinquante Louis , par Mr. le Prince de S. . . . Il gagne tout ce qu'il veut aux jeux de hazard. Vous qui avez la main heureuse, Madame la Marquise, vous tirerez pour elle. Pour moi, j'ai perdu des sommes à cet insipide Cavagnol. Je n'y veux jouer de ma vie. Je suis, &c.

LET-

L E T T R E IX.

DU MARQUIS D'AUBETERRE.

*(Voyez la Réponse de Madame de Pompadour,
Lettre XIII.)*

à Vienne, le 25 Decembre, 1755.

MADAME,

Tous les ordres ont été donnés, & ceux qui les exécuteront seront bien habiles, s'ils peuvent entrevoir à travers tous les voiles, dont je les ai enveloppés, le mystere d'une intelligence, qu'il nous importe encore de tenir quelque tems secrette. Le Ministère Autrichien reconnoît la nécessité de ce secret & je l'ai déterminé à ne plus agiter l'affaire importante de l'élection. J'ai fait observer, qu'après tous les obstacles que nous y avons opposés, on seroit très frappé de notre indifférence, ou de notre complaisance, & qu'on n'auroit pas de peine à deviner la vérité. On m'a répliqué que nous pouvions continuer à faire les mêmes démarches qu'avant l'union, mais avec plus de mollesse, & sans y mettre aucune chaleur. J'ai répondu, que cette conduite seroit peu convenable à la franchise dont le Roi fait profession, & à son amour pour la vérité. On a cédé, & cette bruyante affaire va tomber d'elle-même.

La

La grande révolution , qui est près d'éclater , fermente déjà sourdement. Je n'en suis point surpris. Un pareil enfantement ne peut se faire sans douleur. D'ailleurs on se méprend si bien sur notre Plan , que je suis sûr du secret , à moins que ce ne soit de la part de quelques Puissances une méprise affectée. Quoiqu'il en soit , on débite qu'il se forme une ligue entre les Membres catholiques du Corps Germanique, pour opprimer les Protestans. On met la Cour de Vienne à la tête de ce parti, & l'on dit, que le Roi la secondera de tout son pouvoir. Cette ridicule imagination est l'ouvrage du Fanatisme politique ou de l'ignorance. Voici ce qui l'appuye & ce qui vaut le mieux. C'est que l'œuvre important de la conversion du Prince de Hesse est enfin couronné. Le petit Emissaire du P. Stadler a fait des merveilles sous son uniforme Bavarois. Rien n'est abstrait pour certaines personnes , & je vais hardiment vous dire mes idées sur cette petite victoire. Vous me comprendrez, Madame la Marquise, ou ce sera ma faute.

Il faut s'attendre à toutes sortes de violences de la part du parti Protestant, pour prévenir les bons effets que nous avons droit d'espérer de ce changement. Ils forceront le Prince héréditaire à renoncer à la Régence du Pays de Hesse ; ils lui feront signer des pactes & des
enga-

engagemens, ils lui enlèveront ses enfans, pour empêcher, qu'il ne les élève dans la Religion qu'il vient d'embrasser. Aucune loi n'autorise cette violence. Cependant il est important de la prévenir. Il faut faire en sorte que ce Prince & ses enfans ne tombent pas au pouvoir du parti Evangelique. Les peuples sont des troupeaux de bêtes. Une renonciation, même extorquée, les détacheroit pour jamais de leur Souverain légitime. Ils croiroient que tous rapports de sujets au Maître sont anéantis, & tous les bons effets que nous attendons de cette heureuse conversion, seroient perdus pour nous. Il importe donc de dérober ce Prince au parti Protestant, aussi prompt & aussi bien uni que le parti Catholique est lent & divisé. Il ne faut pas attendre de ces derniers un concert unanime, une démarche hardie, une exécution prompte. Il faut employer d'autres moyens, & je les indique à Mr. Rouillé, dans une dépêche, qui lui parviendra en même-tems que cette Lettre vous sera remise. Je ne doute pas qu'il ne vous communique mon idée. Ce même Courier vous porte une Lettre d'une grande Dame de ce pays-ci. Je crois, Madame la Marquise, que vous serez contente des expressions & de la forme qu'elle emploie. On a fait céder, dans cette occasion, la rigueur de l'étiquette au desir de vous témoigner des égards extraordinaires. Mais

on

on m'a fait observer que c'étoit une distinction particulière, & que l'on accorderoit à peu de personnes.

L E T T R E X.

DU COMTE D'AFRI.

(Voyez la Réponse de Madame de Pompadour,
Lettre XIV.)

à la Haye, le 25 Decembre, 1755.

MADAME,

IL y a en Europe environ un million de gens, qui passent leur tems à écrire, & dans ce nombre il y en a tout au plus trois-cent, qui fassent ce métier dans l'intention d'instruire ou d'amuser par des lectures agréables & décentes. Le reste écrit pour avoir du pain & des souliers. C'est de la plume d'un de ceux-ci, qu'est sortie l'infame rapsodie que je prends la liberté de vous adresser. Le famélique barbouilleur a eu l'audace d'y attacher votre nom, pour lui donner quelque valeur. Mais tout ce qu'elle contient est d'une fausseté si manifeste, que vous ne devez pas en être affectée un moment, & je ne crois ni vous déplaire, ni vous faire ma cour, en vous la faisant parvenir. J'essayerois bien d'en empêcher la vente, ou d'en retirer tous les

T. II. 2^e P^e.

C

exem-

exemplaires. Mais il faut compter qu'une édition supprimée en feroit paroître dix autres.

J'ai prévenu le Ministère du Roi de différentes notions qui me sont parvenues des négociations des Anglois en Allemagne, & des mesures qu'ils prennent pour s'assurer d'un nombre considérable de troupes dans le continent. Je suis convaincu qu'il y a un Traité de subside entre les Russes & l'Angleterre, & j'ai quelque espérance de m'en procurer une copie. Ces derniers s'engagent à louer aux Anglois cinquante mille hommes pour un tems illimité. Le Landgrave de Hesse-Cassel est sur le point de conclurre un marché semblable, & je ne puis définir la sécurité dans laquelle on est à son égard. Je sçais que plusieurs Evêques & Princes de l'Empire sont résolus de suivre cet exemple. L'Evêque de Würzburg est à-peu-près arrangé, ainsi que le Margrave d'Anspach, qui oublie, au moment de nous servir, les subsides énormes, que nous avons eu la bêtise de payer à sa maison, lorsqu'elle ne pouvoit nous être bonne à rien. Je serois porté à croire que la Cour de Vienne a beaucoup de part à ces défections, si, d'un autre côté, je n'entendois parler sourdement d'une opération qui me paroît devoir être la plus étrange de ce siècle. Elle dérange entièrement mon système politique; j'attendrai donc, pour porter mon jugement, qu'on m'ait instruit de

de ce dont il s'agit. Je puis toujours croire que la partie du Systême général, qui se ressentira le moins de cette alliance, si elle a lieu, est précisément celle à laquelle je préside, & que je pourrai continuer à négocier sur le même Plan. J'ai des espérances très-fondées de résoudre l'Assemblée des Etats généraux à la neutralité. C'est tout ce que nous pouvons raisonnablement exiger d'eux.

Mr. d'York, Envoyé Extraordinaire de Sa Majesté Britannique, n'épargne rien pour me croiser. Je doute qu'il réussisse. Il a menacé les Etats de tout ce dont la vengeance ou le courroux de sa Nation est capable, s'ils ne faisoient marcher six Régimens dans le pays de Hanovre, & s'ils ne prêtoient dix Vaisseaux tout appareillés. Ces menaces ne font aucune impression sur le grand nombre. J'avoue que ceux qui ont placé des capitaux en Angleterre, pensent que le salut de la République exige qu'on se déclare contre nous. Mais je me flatte de faire concevoir à la pluralité, que l'intérêt véritable de la République est de garder une neutralité, à la faveur de laquelle elle fera paisiblement & utilement le Commerce des Nations belligérantes, tandis que celles-ci s'entre-détruiront.

Je n'ai point perdu de vue vos commissions, Madame la Marquise; mais il ne faut pas se presser.

presser: Je vois d'ici un gros Commerçant qui fera banqueroute avant peu ; son Cabinet est superbe, & dans ces tems de calamité nous aurons des morceaux d'un grand prix, pour moitié de leur valeur. Il y a surtout deux Teniers & quatre Rembrands, dont je suis amoureux. Seriez-vous tentée de trois petits bronzes antiques? Enfin, vous aurez le Catalogue & vous ordonnerez. Le Prince de l'*Eldorado*, me demande souvent de vos nouvelles avec toutes sortes de démonstrations d'intérêt. Si vous voulez le rendre bien heureux, Madame, écrivez-moi quelque chose que je puisse lui montrer.

LETTRE XI.

DE MR. ROUILLE', MINISTRE DES AFFAIRES
E'TRANGERES.

(*En réponse à la Lettre XVI. de Madame de
Pompadour.*)

Versailles, le 3 Janv. 1756.

MADAME LA MARQUISE,

J'ai exécuté les ordres du Roi, & d'une façon qui sauve tout ce que la démarche que Sa Majesté a voulu faire, pouvoit avoir d'humiliant aux yeux des mal-intentionnés ; car en elle-même elle n'a rien que d'honorable. J'ai adressé à

Je présente à Mr. Fox un Mémoire, par lequel Sa Majesté, avant de se livrer aux effets de son ressentiment, demande au Roi d'Angleterre satisfaction de tous les brigandages, commis par la marine Angloise, & la restitution de tous les vaisseaux, tant de guerre que marchands, pris sur les François. J'ai ajouté qu'un refus seroit considéré comme une déclaration de guerre authentique. Je ne me promets rien de cette dernière démarche; mais le mépris que nos adversaires font des formes, ne nous autorise pas à les violer.

Il faut croire qu'il étoit impossible de prévenir ce qui se passe à Berlin, puisque Mr. le Duc de Nivernois y a échoué. Mais cette révolution même peut nous être utile, en ce qu'elle va forcer les Anglois à une guerre de terre. Elle divisera leurs forces, & les entraînera dans d'énormes dépenses, dont la seule perspective peut occasionner une défiance dans la solidité des dettes nationales & anéantir entièrement leur crédit. Le Roi de Prusse, dissimulant jusqu'au bout, prétend qu'il ne veut conclure un Traité avec l'Angleterre, qu'afin de prévenir les suites funestes dont le menaçoit l'approche des Russes. Mais ce ne seroit qu'un égarement politique, dont je ne le soupçonne pas. L'affaire est méditée de loin, ou si elle a été précipitée, comme il l'assure, je réponds qu'il n'en songe pas moins

à ses intérêts, auxquels il sçait adapter même ses fausses opérations. Il a persisté à nous offrir sa médiation. Mais il me paroît que dans les circonstances présentes, ce seroit quelque chose de singulier que les bons offices du Roi de Prusse auprès de l'Angleterre. La Cour de Madrid est si bien persuadée de l'impossibilité d'amener le Ministère & la Nation Britannique à un accommodement, qu'elle a déclaré qu'elle laissoit au Roi de Prusse tout l'honneur qu'il y avoit à attendre des suites de la Négociation. Aussi sommes-nous résolus à faire cesser entièrement les démarches de ce Prince sur cet objet. Mr. de Valori cependant aura incessamment des pleins-pouvoirs. Je ne crois pas que cela opere quelque chose de bien important; mais il faut n'avoir rien à se reprocher. C'est un homme de mérite, & peu m'importe qu'il n'ait pas la réputation d'un grand Négociateur; car cette réputation même nuit ordinairement dans les Négociations. J'aime mieux mettre de tems en tems sous vos yeux, Madame la Marquise, un tableau racourci de l'état des affaires, que de vous en entretenir de vive voix. Vous êtes si peu maîtresse de vos instans, qu'il seroit véritablement impossible de mettre dans une conversation autant de suite que de pareilles matieres en exigent.

Je suis avec respect, &c.

LET.

L E T T R E X I I .

DU MARECHAL DUC DE BELLE-ISLE.

(En réponse à la Lettre XVII. de Madame de Pompadour.)

à Paris, le 27 Mars, 1756.

Que je vous donne des leçons, Madame ! En vérité , quoique je sois à peu-près le Patriarche de la Politique dans ce pays-ci, je fais gloire d'en recevoir de vous. Je vous dirai donc tout simplement ce qui se passe, car je me soucie médiocrement du reste. On ne finit jamais avec les spéculations , & je ne les souffre pas , quoiqu'on m'accuse d'avoir une belle passion pour les projets. J'en fais aussi peu de cas qu'un autre : mais sur cinquante il peut se faire qu'il y en ait un d'utile , & si je les rejette tous , le cinquantième est aussi rejeté. Vous sçavez que c'est un homme à projets qui nous a donné l'idée de Minorque. Je vous réitere ce que j'avois l'honneur de vous dire hier : cette idée est très-heureuse. Je n'ai pas sçu le moindre gré à ceux qui proposoient de faire la descente à Jersey. On vouloit me flatter , parceque cette Ile se trouve dans mon Département maritime ; mais il y a infiniment plus d'avantages , & peut-être plus de facilités à réussir à Mahon. J'ai donc

concouru avec joie à cette résolution. Je crois que Mr. de Richelieu est l'homme qu'il faut. Je suis bien porté à croire que c'est un homme supérieur, car je ne sçache pas que rien de ce qu'il a tenté ait mal réussi : il a la modestie d'attribuer ses succès à son bonheur. Est-ce que vous auriez pensé que Mr. de Richelieu avoit foi au bonheur ? Je ne puis convenablement lui donner des conseils : mais vous, Madame la Marquise, vous pouvez tout dire, sans conséquence. Recommandez-lui, de grace, de se munir d'une infinité de choses auxquelles on ne songe point. Des cordes, des échelles, des sacs, des flambeaux, des scies, des hoyaux. On me fait encore un crime d'avoir l'esprit de détail. C'est, je vous l'avouerai, depuis 1747. qu'on m'envoya en Provence, que j'ai ce ridicule. C'étoit un puissant génie qui dirigeoit toute l'opération ; un de ces hommes, qui ne travaillent qu'en grand, & qui dédaignent les minuties. J'arrivai sur la frontière du Piémont. Je ne trouvai ni munitions, ni tentes, ni fourages, ni rien de tout ce dont on ne peut se passer, pour se mettre en campagne. Depuis cette époque.... Pardon, Madame la Marquise, je vous entends dire tout bas, que le vieux Maréchal rabache, & vous avez raison.

J'apprens d'un émissaire que j'ai à Portsmouth, que les Anglois sont réellement allarmés

més des préparatifs prodigieux qui se font, ou qui ont l'air de se faire au Havre. Ils ne voyent qu'une invasion dans l'un des trois Royaumes ; & les espions Anglois ont eux-même annoncé la descente comme une affaire résolue. Le Roi d'Angleterre, persuadé de la solidité de ces relations, en a prévenu la Chambre des Communes, le 23 de ce mois, & toutes les mesures qu'ils prennent, annoncent qu'ils n'ont pas le plus léger soupçon au sujet de Minorque.

Vous connoissez, Madame la Marquise, le respectueux attachement, que je vous ai voué pour la vie.

P. S. Il est sept heures quarante minutes, & j'ouvre ma Lettre, pour vous demander si vous vous êtes apperçue du tremblement de terre. J'ai senti une secousse qui a ébranlé mon fauteuil, & renversé quelques magots, qui étoient sur ma cheminée. Vous n'étiez pas trop bien hier ; je vous prie, Madame, de me faire dire comment vous vous trouvez en ce moment.

L E T T R E X I I I .

DE LA MARECHALE D'ETRE'ES.

*(Madame de Pompadour y répond par la
Lettre XVIII.)*

à Paris, le 29 Mars, 1756.

JE l'avois bien prévu, Madame, que Mr. le Maréchal seroit victime de la faveur. Je déteste les Cours ; je renonce à leurs bienfaits : elles sont injustes. Si elles accordent des graces, des honneurs , c'est toujours aux dépens de l'équité ; c'est en déshonorant , sans raison , un sujet utile & respectable. Oui, Madame, oui, Monsieur le Maréchal est déshonoré. Il n'y a plus d'amis dans le monde, puisque vous ne l'avez pas garanti de cette humiliation. Et qui lui préfère-t'on ? un homme qui s'est fait un nom par sa frivolité, & son amour pour la dissipation ; comme les autres s'en font un par leur mérite ou leurs belles actions. Un voluptueux raffiné, qui n'a d'autres talens qu'une audace extrême ; une imagination fertile, quand il s'agit d'inventer des amusemens ; une aisance naturelle à dire des riens, avec l'agrément & les graces de la simplicité ; traitant les plus grandes affaires, moins sérieusement que la séduction d'une femme ; excellent juge des talens de nos Actrices & des

des petits vers du jour; qui s'est donné de grands vices, pour se rendre considérable; dont la plus grande gloire est d'être le directeur & l'arbitre des plaisirs de nos inutiles; de donner le ton à nos élégans, & de se connoître mieux qu'homme de France en magnificence & en galanterie. Le voilà donc notre concurrent! Voilà l'homme, auquel Mr. le Maréchal est inférieur. En vérité, je suffoque, mais l'événement en décidera. Vous verrez Mr. de Richelieu revenir de Minorque, sans avoir réussi. Je doute qu'il en revienne. Vous le verrez conduit en triomphe à Londres sur les Vaisseaux Anglois, après que tous les siens auront été coulés à fond: vous le verrez servir de jouet à la populace de Londres, & il aura si peu de cœur qu'il n'en crévera pas de honte. Je vois avec peine ces désastres, & je suis capable de desirer qu'ils n'arrivent pas. Mais ils arriveront, Madame, ou Mr. de Richelieu est le plus grand Général du siècle.

Mais qu'est-ce donc qu'on veut faire de Mr. le Maréchal? N'est-il pas démontré qu'on ne veut rien faire de bien, si on ne l'employe pas? Il est à tout ceci d'un flegme qui me met hors de moi-même. Il dit, que Mr. de Richelieu est son aîné, que rien n'est plus naturel que ce qui arrive. Dites-moi donc un mot de consolation, Madame; vous devez savoir la désolation où je suis, & je n'entends point parler de vous.

LET-

L E T T R E X I V .

DU COMTE DE TRESSAN.

*(En réponse à la Lettre XX. de Madame de
Pompadour.)*

à Toul , le 15 May, 1756.

MADAME ,

NE me grondez pas: j'ai commis l'indiscrétion de lire au Roi (*) l'article de votre Lettre qui le concernoit. J'ai vu sur son visage tout le plaisir qu'il en a ressenti. L'estime & les éloges des belles ames sont la récompense de la vertu. Tous les jours de la vie de ce Prince sont marqués par quelque trait de bien-faisance. Je veux vous en dire un, dont j'ai été témoin. Il y a trois jours que j'eus l'honneur de me promener avec lui dans les bosquets de Chantcheu. Il s'approcha d'un Kiosque, endommagé par un ouragan & qu'il s'est hâté de faire réparer. Je dirai en passant à Madame la Marquise, que ce Kiosque est une Féerie. Les desseins sont du Roi, & Micque n'y a fait que des changemens très-legers. Tous les Ouvriers, à son arrivée, suspendirent leur travail,

à l'ex-

(*) Stanislas, Roi de Pologne, Duc de Lorraine.

à l'exception d'un vieillard, qui resta courbé sur sa pioche, sans même prendre la peine d'ôter son chapeau. *Tu es bien diligent*, lui dit le Prince d'un ton de bonté. Je n'ai rien de mieux à faire, dit le vieillard sans discontinuer. *Quoi, pas même, quand je te parle?* Bon, Monseigneur, est-ce que cela me profiteroit d'un Masson (*)? *Que sçais-tu?* Ce que j'en sçais, (vous observerez, que le cynique journalier piochoit toujours, & que le Roi avoit toutes les peines du monde à s'empêcher de rire;) ce que j'en sçais? Je sçais qu'un jour de Pentecôte, que vous vous promeniez dans le bois de Commercy, vous me dites: bon homme, qu'est-ce que la fleur blanche qui est sur cet arbre? moi je grimpai dessus, pour en cueillir une branche, & je vous la présentai. Ce n'étoit pas grand' chose: mais en descendant de l'arbre, je me blessai au bras; & quand un brave serviteur s'est blessé, pour faire plaisir à son Seigneur & maître, il faut que ce soit un bonheur pour lui; & vous, Monseigneur, vous ne m'avez point fait de bien. Vous avez bien dit à Monseigneur l'Intendant, qui étoit avec vous, de me récompenser. Mais il est trop bon ménager. Depuis quoi je boude tous les grands Seigneurs. Je ne vous dirai rien, Madame, de la joie du bon homme, quand

(*) Monnoye de Lorraine.

quand le Roi eut réparé cette faute involontaire. Mais je trouvai beaucoup plus touchans les regrets de ce bon Prince, & tout ce qu'il me fit l'honneur de me dire, en continuant notre promenade, sur les fautes fréquentes auxquelles les Souverains sont exposés. En voilà une, que je répare, me dit-il avec amertume. Mais c'est le hazard qui m'en a fourni l'occasion. Que d'autres délits j'ai pu commettre contre mes sujets, soit par moi-même, soit par ceux qui m'entourent, & qui jamais ne seront réparés ! Comte, voilà un fond de réflexions tristes & déchirantes que je n'épuiserai de long-tems.

Tout ce qu'on vous a dit du Nain Bébé, est très vrai, Madame la Marquise. Son esprit est même cultivé & il vient de m'en donner une preuve. Je lui ai dit l'intérêt que vous preniez à lui, & qu'il devoit vous faire dire quelque chose d'analogue à sa petite personne. Oh bien, dites à Madame la Marquise, que j'ai lu ce matin, que les Nains faisoient, il y a bien long-tems, les délices des Sybarites, & que tous les Colonels de cette Nation en avoient un pour porter leur épée : que les Romains emprunterent d'eux ce bel usage, qui de là est passé, on ne sçait comment, en Pologne, où d'ailleurs la Nature a fort multiplié ces productions imparfaites, & que cet usage, à mon grand regret,

regret, gagne la France, où je m'ennuye mortellement, d'être tantôt enfermé dans un pâtre, comme un lapin, tantôt dans une basse de viole, que sçais-je où, & d'être toujours montré comme une curiosité. J'ajouterai à l'érudition de Bébé, que les Nains sont encore très-communs en Allemagne. Il y a peu de Cours qui n'ayent leurs Nains. Elles ont même leur fou en titre d'office. Quelques-unes cependant ont supprimé ce spectacle, si affligeant pour une ame honnête, d'un être qui étoit notre semblable, & dont nous faisons cruellement notre jouet, parce qu'un défaut dans ses organes, ou tout autre accident, l'a privé de ses facultés intellectuelles. Je n'en ai jamais vu sans être affecté d'une pitié douloureuse pour ces infortunés & d'un profond mépris pour ceux qui s'en amusoient. Mais on leur a substitué dans plusieurs Cours des êtres bien plus dangereux, & bien vils à mon avis. Ce sont ces persifleurs de profession, qui amusent le Prince, & les oisifs qui l'entourent, aux dépens de quelques sots ou de quelques honnêtes gens timides, & que les plaisanteries d'un méchant homme, qui a de l'esprit, déconcertent & mettent hors d'état de repliquer. N'est-ce pas là, Madame la Marquise, une vermine qu'il faudroit extirper, & ne vous ai-je pas vue excédée bien souvent de deux ou trois personnages de cette espece, que j'apperçois encore d'ici ?

Ma

Ma femme & mes enfans sont bien sensibles à votre souvenir. Une de mes filles vient d'être inoculée avec le plus grand succès. J'entends déjà les clameurs des sots. Mais, indépendamment de la santé, je fais un cas extrême de la beauté dans une femme ; après les avantages de l'ame, c'est là le plus beau don des Cieux. Quant à mes fils, qu'ils s'arrangent comme ils pourront. Si je les fais inoculer, c'est que je suis bien convaincu de l'importance de cette opération pour la vie & la vûe. D'ailleurs, qu'ils soient bien bâtis, qu'ils aient le visage un peu plus beau que le diable, & je suis content.

L E T T R E X V .

DU COMTE DE STAHRMBERG, AMBASSADEUR
DE LA COUR DE VIENNE A PARIS.

(*A laquelle Madame de Pompadour répond par
la Lettre XXI.*) (*)

à Paris, le 20 Avril, 1756.

MADAME,

Vous vous êtes expliquée trop clairement avec moi sur l'alliance, qui est près d'être conclue,

(*) La date de la Lettre de la Marquise doit être antérieure au mois de Juin, & c'est par inadvertance que nous avons cru qu'elle avoit été écrite alors. Celle du Comte de Stahremberg rectifie notre erreur.

clue , pour que je ne tâche pas de détruire les doutes que l'on veut vous inspirer sur les avantages que la France en retirera. Je suis sûr que , si je puis vous persuader, vous ferez un bon usage des notions que je vais vous donner. Je veux résumer moi-même tout ce que Mr. de *** oppose au projet d'alliance , en partant de la nécessité d'une union ou d'une rupture entre les deux Puissances.

L'alliance , dit-il , change absolument le Système de l'Europe , & comme la France s'est assez bien trouvée jusqu'ici de ce Système , il est au moins dangereux pour elle de s'exposer aux suites d'une révolution , dont les avantages ne sont point constatés , & dont les désavantages le sont , puisqu'elle lui fait perdre ses principaux Alliés. La position de la France vis-à-vis de l'Espagne , la laisse parfaitement tranquille sur le sort de l'Italie , où la Maison d'Autriche ne peut avoir aucun succès contre les forces réunies des deux Maisons de Bourbon. Il ne reste donc aux Autrichiens que l'Alsace ou les Paysbas , où ils puissent porter l'effort de leurs armes. Mais c'est attaquer le taureau par les cornes , & la France est sûre , même avec un petit nombre de troupes , d'avoir la supériorité dans une guerre de sièges. D'ailleurs , où sont les moyens de la Cour de Vienne ? Les François ne peuvent-ils pas soulever contre elle pres-

T. II. 2. P.

D

que

que tout l'Occident de l'Allemagne? Ils n'ont par conséquent rien à redouter des Autrichiens, & ils s'imposent un pesant fardeau, en contractant l'alliance méditée, sans en retirer aucun avantage, puisque nous persistons à en faire excepter la guerre présente. De notre côté, menacés par le Roi de Prusse, inquiets du côté du Grand-Seigneur, très-mal affermis en Italie, que pouvions-nous faire de mieux, que de nous attacher à une puissance qui pouvoit nous écraser, en s'unissant à nos ennemis? Ce qui montre surtout à quel point l'alliance nous est utile, c'est l'empressement que Mr. le Comte de Kaunitz a témoigné pour sa conclusion.

Passons au Traité secret. Si les desseins énoncés dans ce Traité ne peuvent se réaliser, la France se privera des seuls moyens d'aggrandissement qui lui restent, puisque l'Allemagne sera fermée à ses conquêtes. On a soin encore d'insinuer que nous ne pouvons être de bonne foi sur l'exécution de ces articles secrets, & que jamais nous ne consentirons à nous affoiblir aux Pays-bas, pour nous fortifier en Italie; surtout en stipulant la reversion à la Couronne de France, de la Souveraineté que nous destinons à l'Infant, en cas d'extinction de sa branche. Quand le moment de l'exécution sera arrivé, si jamais il arrive, nous ferons naître des difficultés imprévues; cependant nous serons rentrés en

en possession de la Silésie, par le moyen des troupes & des sommes considérables que la France doit nous donner. Notre objet sera rempli, nous ferons tous nos efforts pour ne point la contenter, & alors elle sera hors d'état de s'en ressentir. D'ailleurs, l'objet de l'Alliance est en partie l'affoiblissement du Roi de Prusse; cependant, aucune Puissance n'a plus d'intérêt que le Roi Très-Chrétien à maintenir l'influence que ce Prince s'est acquise. Enfin, en supposant la meilleure foi du monde de notre part, l'avenir amènera une foule d'événemens qui changeront nos dispositions. La ferveur de la reconnoissance sera entièrement amortie. Notre facilité à sacrifier nos engagements à nos intérêts, n'est que trop connue. Nous trouverons plus d'avantage à manquer de foi, qu'à la garder, & nous deviendrons parjures.

Voilà, Madame la Marquise, ce que Mr. de *** m'a objecté de plus important, dans la conversation dont vous avez été témoin. L'arrivée du Roi m'empêcha de lui répondre; c'est ce que je veux faire ici, car c'est vous surtout que je desirais persuader.

Je conviens que l'Alliance change entièrement le Système: mais c'est en le simplifiant. Au lieu de cette foule de petits Alliés, altérés de la soif des Subsidés, des Pensions, des présens, vous avez un Allié unique, de qui vous

recevrez des secours réciproques & équivalents. à ceux qu'il aura reçus de vous. Vous êtes assurés de faire avec avantage une guerre de terre, où vous auriez eu inévitablement le dessous, dans le cas où l'Alliance n'auroit pas eu lieu. Jusqu'au Ministère du Cardinal de Richelieu, nous avons eu sur la France des avantages soutenus. Les circonstances actuelles sont assez analogues à celles des tems qui précéderent l'administration de ce grand homme; nous avons repris notre ancien ascendant en Allemagne & nous pourrions nous flatter des mêmes succès. Mais les deux Puissances n'ont aucune prétention à la charge l'une de l'autre. Les vieilles animosités sont assoupies; rien ne s'oppose à leur union. L'Espagne, tranquille sur le sort de l'Italie, peut prendre part à la guerre, & saisir cette occasion pour se venger des Anglois. La Hollande, rassurée sur la conservation de sa barrière, s'engage à la neutralité; la France peut donc en sûreté diriger tous ses efforts contre l'Angleterre. Alliée avec la Puissance la plus redoutable de l'Europe, sa modération seule bornera l'empire qu'elle voudra exercer sur ses voisins. Elle pourra faire repentir les traîtres & les parjures, ou si elle pardonne, ce sera magnanimité & non foiblesse.

On jette ensuite des doutes sur la sincérité de nos promesses. D'après ce principe il faudroit se défier de tout ce qu'il y a de plus sacré dans

dans l'Univers. Quant à moi, de quelque côté que je regarde, je ne vois que de très-grands avantages pour la France dans cette alliance. Je ne parle point du projet d'échange, parcequ'il est encore douteux, si aucun obstacle ne s'y opposera. Mais, l'Angleterre sera humiliée sur terre & sur mer: l'Espagne, dont les succès doivent intéresser la France, peut forcer les Portugais à se déclarer contre les Anglois, qu'ils enrichissent par leur commerce, qu'ils seront forcés de rendre à la Nation Française. En Italie, on peut opérer beaucoup de petits arrangemens de convenance, dont j'ai donné l'idée aux Ministres du Roi. Les Turcs ne peuvent qu'applaudir à une union, qui semble leur répondre de la Maison d'Autriche, tant qu'ils ne l'attaqueront pas. Les voilà tranquilles sur leurs possessions d'Europe, que nous ne pourrions convoiter, sans nous rendre coupables d'une basse trahison envers la France. Les Polonois ne sont pas moins intéressés à la durée de l'alliance. Elle les met à l'abri des entreprises de la Russie; car cette puissance ne pourroit désormais gagner de l'influence en Pologne, qu'à notre préjudice; à moins de supposer que nous fussions de concert avec la Czarine, pour profiter des dissensions qui déchirent cette malheureuse République. Soupçon déshonorant & qui ne peut tomber sur la Cour de Vienne, qui depuis tant d'années n'a suivi d'au-

tre Système , que l'équité & la modération. Qu'on cesse donc de nous prêter un sentiment d'ambition, que nous ne pourrions satisfaire sans être excessivement injustes. Le Roi de Prusse sera puni à frais communs de ses Traités clandestins ; les Etats de l'Empire auront dans la personne du Roi un puissant Protecteur auprès du Chef de l'Empire , qui montre déjà un penchant décidé pour la Nation Française. Quant aux deux Couronnes du Nord , l'augmentation du crédit de la France ne fera que les lui attacher plus inviolablement encore, & les déterminer à se déclarer au besoin contre la Russie. De tous côtés l'alliance offre aux deux Puissances des avantages d'un prix inestimable , & je ne doute pas , Madame la Marquise, que vous n'en ayez été frappée. C'est l'importance de l'objet qui m'a engagé à être si prolix.

Voilà un billet du matin d'une espee toute nouvelle , pour être envoyé à la toilette d'une jolie femme ; mais je sçais que les petites brochures de Crébillon ne sont plus étonnées de se trouver , dans votre boudoir , à côté de Montesquieu ou de Buffon. Continuez, Madame, à nous donner ce bon exemple. Une femme aimable fait plus de prosélytes à la Philosophie & aux Lettres , quand elle les aime avec discernement , que tous les Professeurs du monde entier.

LET-

L E T T R E X V I.

DE LA COMTESSE DE BRIONNE.

(*En réponse à la Lettre XXIII. de Madame de Pompadour.*)

Paris, le 12 Juillet, 1756.

Mille graces, ma belle amie, de votre attention à m'annoncer l'heureuse nouvelle. Le Courier est venu passer cinq minutes avec moi. Peut-être souperons-nous ce soir ensemble ; j'ai cent questions à lui faire. Ces Fortifications taillées dans le roc vif, ces mines, ces contremines, ces échelles trop courtes, qui n'ont rien fait manquer, ces quatre bombes, ce coup de canon, tirés pendant la nuit pour signal, ce brave Officier, qui a monté à l'assaut malgré un bras emporté ; il faut qu'il me dise tout cela en détail. J'en ai une impatience extrême. Il avoit si bonne grace sous la poussiere & la sueur ! La nouvelle m'a fait tant de plaisir ! Je l'ai presque embrassé. Adieu, ma chere amie ; vous sçavez que le Prince de Beauveau s'est conduit comme un Alexandre. On dit encore un bien infini de Mr. de Maillebois. Pour le Général, il n'y a rien à en dire : c'est toujours lui, & je suis bien sûre qu'en ce moment vous ne le boudez pas.

L E T T R E X V I I .

DU COMTE D'AFRI.

*(Voyez la réponse de Madame de Pompadour à
la Lettre XXV.)*

à la Haye, le 27 Mai, 1756.

MADAME,

Vous apprendrez sûrement avec plaisir, que les Etats généraux ont déclaré avant hier, qu'ils observeroient une exacte neutralité pendant le cours de la guerre, cependant sans préjudice des alliances qu'ils ont précédemment contractées. J'espère que le Roi m'autorisera incessamment à leur déclarer, que le territoire de la République sera à couvert de toute insulte de la part de ses Troupes, & à leur donner les mêmes assurances sur les Pays-bas Autrichiens, qui forment leur barrière.

Les Etats ont certainement pris le parti le plus convenable à leurs intérêts. Ils ne pourroient entrer dans le plan politique d'une des Puissances belligérantes, que comme ses Trésoriers, & ils se garantiroient difficilement de devenir la proie de l'autre. Cette République n'est qu'une Société de marchands, qui n'a que de l'or, qui n'a plus de fer; l'esprit mercantil est le seul qui domine chez elle. Vous n'y trouverez pas

un

un Soldat Hollandois. Tous ses défenseurs sont des étrangers soudoyés. Ainsi elle n'a rien de mieux à faire que de garder le plus constamment qu'elle pourra, la neutralité, à laquelle elle vient de se résoudre. Si jamais elle est forcée de changer de système, je regarde sa perte à peu près comme assurée.

Nous avons ici une grosse Altesse allemande, qui est toute fière de vous avoir connue, il y a quelques années. Il a fait plusieurs soupers, *parfaitement délicieux*, avec vous dans le fauxbourg St. Germain. Vous aviez alors, ajoutait-il, trop d'amitié pour lui, pour qu'il soit nécessaire de vous rappeler aujourd'hui son nom.

Le Navire la Syrene, doit porter à Rouen les tableaux & les bronzes, que vous m'avez indiqués. S'il a eu un vent favorable il peut déjà être arrivé. Je desirer beaucoup que vous soyez contente. J'aurois bien voulu vous les présenter moi-même, & mes affaires rendent ma présence bien nécessaire en France; mais je crains que dans les circonstances actuelles, la demande ne paroisse déplacée.

Je ne vous croyois pas, Madame la Marquise, en relation avec Mr. le Baron de Reischach, Ministre de Vienne auprès de LL. HH. Puissances. Il m'a prié instamment de vous faire parvenir la Lettre ci-jointe, & je m'acquitte de sa commission. Je suis avec respect, &c.

D 5

LET-

L E T T R E X V I I I .

DU COMTE DE BROGLIO.

(Voyez la Réponse de Madame de Pompadour,
Lettre XXIV.) (*)

Dresde, le 13 Septembre, 1756.

MADAME,

J'ai beaucoup tardé à remplir l'engagement que j'ai pris avec vous l'année dernière, mais je voulois avoir des nouvelles positives à vous mander. Malheureusement celles dont j'ai à vous faire part ne sont point agréables. Cependant, je me flatte encore que les suites n'en seront pas aussi fâcheuses qu'on l'avoit craind d'abord.

Vous n'avez pas ignoré, Madame, que le Roi de Prusse n'attendoit que la réponse de la Cour de Vienne, pour marcher en Bohême, à la tête de son armée, à travers la Saxe. Cette
réponse

(*) Nous ne relevons pas toutes les fautes que nous avons commises, en imprimant les Lettres de Madame de Pompadour. Nous devons cependant prévenir le Lecteur, que nous nous sommes trompés, en mettant : *Au Duc de Boufflers*, en tête de la Lettre XXIV. Les Lettres initiales Br. nous ont trompés, & ce n'est qu'en lisant la réponse du Comte de Broglio, que nous avons été tirés de cette erreur, qui n'est pas plus excusable que les autres.

réponse ne le satisfait point, & dès la fin d'Aout, il fit demander au Roi de Pologne la liberté du passage, en ajoutant *qu'il verroit avec plaisir arriver le moment de remettre S. M. Polonoise en possession de ses Etats.* Cette tournure très expressive n'avoit pas besoin de commentaire.

S.M. Polonoise se renfermant dans les bornes de la neutralité, a fait promettre toutes sortes de facilités pour le passage de l'armée, qui est aussi-tôt entrée en Saxe. Le Prince Ferdinand, après avoir fait démolir les Fortifications de Wittemberg, s'est emparé de Leipzig. Tout l'argent des Caisses Electorales a été saisi; il a été défendu, sous peine de mort, de rien payer à l'Electeur, & l'on a forcé les Magistrats de prêter serment au Roi de Prusse.

Dans cette crise, la Cour de Dresde s'est déterminée à lui faire demander quelles étoient ses véritables intentions. On a chargé le premier Lieutenant-général de l'armée Saxonne, d'aller faire cette demande. Cet Officier, en arrivant à Leipzig, a été désarmé, déclaré prisonnier de guerre, & conduit chez le Prince Ferdinand, qui l'a envoyé au Roi de Prusse. Ce Prince a fait une réponse très-vague, voulant sans doute laisser la Cour de Saxe dans la perplexité, pour surprendre Dresde plus aisément. Une autre tentative, faite par le canal de Mylord Stormond, ayant aussi mal réussi, le Roi
de



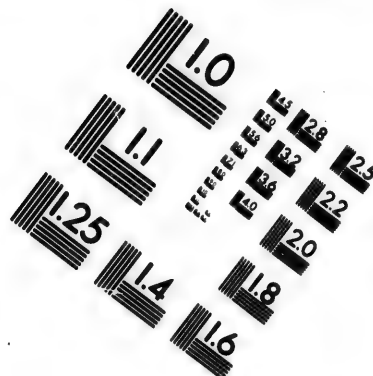
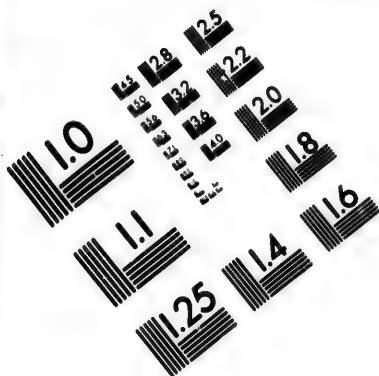


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)

18
20
22
25
28
30
32
34
36
38
40
42
44
46
48
50
52
54
56
58
60
62
64
66
68
70
72
74
76
78
80
82
84
86
88
90
92
94
96
98
100

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

de Pologne a pris , avec une fermeté digne de lui , le seul parti , qui put convenir à sa gloire & à sa sûreté. Il s'est mis en état de repousser vigoureusement les insultes dont il étoit menacé.

Les Troupes Saxonnnes ont été heureusement rassemblées, malgré le peu de tems qui restoit pour cette opération. L'armée s'est trouvée forte de dix huit-mille hommes. On lui a fait occuper un camp très-avantageux , appuyé de la rive gauche de l'Elbe, & des deux Forteresses de Pirna & Königstein, à cinq lieues de cette résidence. Cette position est très-bien choisie , & le Camp d'ailleurs est muni de tout ce qui est nécessaire à une longue défense : Le 6 de ce mois S. M. Polonoise, accompagnée des jeunes Princes , ses fils , a fait la revue de son Armée, & la présence du Souverain a rempli les Troupes de courage & de confiance. Le Roi de Prusse n'a pas tardé à s'emparer de Dresde. Les Soldats Prussiens montent la garde même dans le Palais , sous les yeux de la Reine, qui s'y trouve avec une partie de la Famille Royale. On a ordonné aux quatre Ministres de Conférence, de ne se mêler désormais d'aucune affaire, & l'on a été jusqu'à leur défendre de rendre compte au Roi, par une Lettre ouverte, de ce qui venoit de leur être prescrit.

Avant

man
pour
déjà
tatio
mett
porte
mais
dit,
se re
solen
été
acte
rien
prête
stater
suppe

cond
cesse
tes,
sus c
ve t
du E
vrira
Puiss
rige
strui

Avant hier, le Général Willich, qui commande à Dresde, a envoyé des gens armés, pour ouvrir les Archives du Cabinet. Il y avoit déjà posé des sentinelles, malgré les représentations de la Reine, qui s'étoit déterminée à y mettre son cachet. Cette Princesse s'y est transportée elle-même pour s'opposer à l'ouverture; mais sans succès. Le Général Prussien lui a dit, qu'il ne pouvoit différer, & l'a suppliée de se retirer, parcequ'il ne répondoit pas de l'insolence du Soldat. C'est ainsi que l'Archive a été fouillée, visitée & peut-être enlevée. Cet acte est d'autant plus odieux, qu'on n'y arien trouvé qui puisse indiquer les intelligences prétendues, qu'on vouloit découvrir, & constater les desseins offensifs que le Roi de Prusse supposoit aux Cours de Vienne & de Dresde.

On ne sçauroit donner assez d'éloges à la conduite de la Reine de Pologne; cette Princesse montre, dans ces circonstances accablantes, une présence d'esprit & un courage au-dessus de son sexe. Sa Majesté Prussienne se trouve très-embarrassée par la généreuse résistance du Roi de Pologne, dont la résolution le couvrira de gloire, & sera très-avantageuse à la Puissance, contre laquelle le Roi de Prusse dirige l'effort de ses armes.

La Cour de Vienne, qui n'est encore instruite que de l'entrée des Prussiens en Saxe, en est

est indignée. Je ne manquerai pas, Madame la Marquise, de vous informer de la suite de ces importantes opérations.

L E T T R E X I X.

DU COMTE DE BROGLIO.

Dresde, le 20 d'Octobre, 1756.

MADAME,

JE veux continuer à être votre Nouvelliste, quoique je n'aye que des nouvelles infiniment désagréables à vous apprendre. J'ai prié Mr. de Willemur, de vous communiquer tout ce qui s'est passé jusqu'à l'affaire de Lowosiz. Cette bataille n'a décidé de rien, & quoique les deux partis s'attribuent la victoire, elle n'a procuré ni à l'un ni à l'autre les avantages qu'il s'en promettoit ; & les démonstrations que le Roi de Prusse a données de sa joie, même sous les yeux de la Reine, n'en imposent à personne. Sa Cavalerie a été écrasée & son armée si maltraitée, qu'il n'a pas osé inquiéter Mr. le Comte de Brown, dans la retraite, à laquelle ce Général s'est vu forcé par le manque de subsistances. Ce Prince n'a pu pénétrer en Bohême & s'emparer du Cercle de Kœnigsgratz, l'objet de son ambition, mais le Comte de Brown

n'a

n'a pu parvenir à la jonction concertée entre ce Général & les Troupes Saxonnnes, bloquées dans le camp de Pirna. Elles commençoient à manquer de tout. On reprit ce projet de jonction, le seul capable de sauver cette armée périssante. On m'assure que le Général Saxon, consulté par le Roi de Pologne, assura Sa Majesté que l'armée Saxonne, forte de vingt-mille hommes, pouvoit exécuter cette jonction sous les yeux des Prussiens; mais que Mr. le Chevalier de Saxe, consulté à son tour, répondit avec sa franchise ordinaire, qu'il croyoit cette opération impraticable avec douze-mille hommes; mais qu'il proposoit de faire la jonction, en rassemblant toutes les Troupes en une masse, qui se feroit jour, l'épée à la main, à travers l'armée Prussienne. Il y a beaucoup d'apparence qu'en effet l'armée Saxonne n'alloit gueres au delà de douze-mille hommes; mais cette observation, peut-être trop enveloppée, ne fut point comprise. On convint avec le Maréchal Brown, que le 12 de ce mois on tenteroit la jonction. Elle devoit naturellement éprouver de très-grandes difficultés, mais les mesures étoient si bien prises & les Troupes si résolues, qu'elle n'auroit pû manquer de réussir, sans une foule d'autres circonstances fâcheuses, qui se réunirent pour faire avorter le projet.

Pendant

Pendant la nuit du 10^e les Saxons tenterent de faire remonter leur pont de bateau, pour le former sous Kœnigstein. La nuit étoit calme, & la Lune n'éclairoit qu'autant qu'il étoit nécessaire lorsqu'ils sortirent de leur camp. Tout à coup un vent contraire s'éleva ; ils furent couverts d'une pluie épouvantable ; les bateliers, effrayés des coups de fusil, que les Prussiens tiroient à l'aventure, échouèrent contre des écueils. On fut obligé de regagner le rivage, & de faire conduire les pontons par terre à leur destination. Les chemins étoient rompus ; les Chevaux mal-nourris avoient déjà été épuisés par le charroi de l'Artillerie. Le pont ne put être achevé pour l'heure convenue. Le Comte Brown étoit déjà en marche, lorsqu'il en reçut l'avis. Les Prussiens, qui ne pouvoient plus douter du dessein des Saxons, se fortifièrent pendant ce délai entre les deux Armées, & posterent deux Régimens, avec une batterie avantageusement située, derrière l'abattis, qu'ils avoient fait dans la forêt sous le Lillienstein. Enfin le pont fut achevé & l'Armée défila pendant la nuit du 13 sous le canon de Kœnigstein, pour gagner le plateau d'Ebenheit. Un ravin, qui seul y conduisoit, fut bientôt engorgé par l'Artillerie, que les chevaux ne pouvoient arracher d'un terrain gras, rendu impraticable par la pluie. Toute l'Armée, & même la Cavalerie,

valeri
de &
sur
garde
l'épu
cer l'
siens.
que l
falloi
& en
lui a
Les
insen
forcé
les A
l'enne
d'un
falloi
avant
s'étoi
au p
man
les ci
Dans
firent
dont
d'aut
capit
stanc
T

valerie, fut obligée de gravir un rocher fort roide & couvert de boue. Elle ne fut rassemblée sur l'Ebenheit qu'à la fin du jour. L'arrière-garde avoit déjà soutenu une attaque. Malgré l'épuisement des Troupes, on se disposa à forcer l'abattis, derrière lequel se cachotent les Prussiens. La présence du Roi augmentoit le desir que les Saxons avoient de combattre. Mais il falloit avoir la réponse du Maréchal de Brown, & en attendant le retour des émissaires, qu'on lui avoit envoyés, l'armée resta sous les armes. Les émissaires furent interceptés. Il eut été insensé d'attaquer les Prussiens, qui avoient des forcés au moins sextuples, sans être sûr que les Autrichiens tomberoient de leur côté sur l'ennemi commun. D'ailleurs, il étoit maître d'un pays hérissé de rochers & de bois, qu'il falloit traverser dans un espace de cinq lieues, avant de joindre les Autrichiens. Les Prussiens s'étoient saisis des bagages de l'armée Saxonne au passage de l'Elbe; les vivres & les fourages manquoient entièrement. Le Roi, forcé par les circonstances, s'étoit retiré dans Kœnigstein. Dans cette extrémité affreuse, ses Généraux lui firent parvenir un avis du Conseil de guerre, dont le résultat étoit, que l'armée n'avoit plus d'autre parti à prendre, que de se ménager une capitulation aussi avantageuse que les circonstances pourroient le permettre. Le Roi, pé-

T. II. 2^e P^e.

E

nétré

nétre de douleur, de se voir réduit à cette extrémité, exhorta fortement ses Généraux à risquer une attaque. Il finit par ces mots : „Si „ toute ressource vous est enlevée, si vous avez „ rempli tous vos devoirs envers votre Roi , „ envers vous-mêmes , vous êtes maîtres de faire tout ce que vous jugerez de plus convenable ; pour moi, je refuse de prendre aucune part à ces arrangements. Je veux vivre & mourir libre. Je ne vous rends comptables de rien , si ce n'est de servir contre moi & mes Alliés.“

Au même instant on apprit que le Maréchal de Brown , qu'on avoit cru à Altendorf, étoit à quatre lieues plus loin. Depuis trois jours entiers les Troupes étoient sans nourriture ; on se résolut enfin à capituler. Le lendemain le Roi de Prusse fit délivrer du pain aux Troupes Saxonnnes, qui se rendirent prisonnières de guerre.

Sa Majesté Prussienne n'a négligé aucun moyen pour attirer les Officiers & les Soldats à son service. Tous les Officiers ont refusé, & le petit nombre de Soldats, que la violence a entraînés, désertera à la première occasion favorable. Ce Prince, dit-on, a ordonné à ses Soldats de prendre la main de chacun des Soldats Saxons, & de la tenir levée, tandis qu'on lisoit à ceux-ci un serment de fidélité. Peut-on,

on, avec d'aussi grandes qualités, respecter aussi peu les formes sacrées, reçues parmi les hommes, pour rendre leurs engagements plus solennels & plus inviolables ?

Le Roi de Pologne est parti ce matin pour Varsovie, sur la foi d'une Lettre de son bon Frere le Roi de Prusse, qui est assez singuliere, si on en compare les expressions avec les précédés de Sa Majesté Prussienne. Dans l'ivresse de ses succès, il a consenti à la neutralité de Koenigstein, que sa situation unique rend imprenable, mais qu'il pouvoit avoir, sans tirer un coup de canon, parceque les munitions de cette Forteresse ont été entierement épuisées par l'armée Saxonne. Peut-être aussi est-ce un pur mouvement d'humanité, qui lui a dicté cette démarche, & la crainte d'accabler trop cruellement un Roi malheureux.

Telle est l'issue étrange d'un événement, dont l'Histoire n'offre aucun exemple. (*) Douze à quatorze-mille Saxons arrêtent pendant long-tems une Armée de soixante-mille hommes. Après avoir donné des preuves non équivoques de valeur, un enchaînement de désastres les a entraînés à une démarche affreuse pour de braves & fidèles sujets. Il en résultera peut-être une révolution fatale aux affaires gé-

E 2

néra-

(*) Tout au plus les Fourches Caudines.

nérales , car le Roi de Prusse est trop habile, pour s'endormir sur ses lauriers.

Beaucoup de gens ont peine à croire que cet événement soit naturel. On suppose des manœuvres odieuses. Mais est-il croyable qu'un Corps de vingt-deux Officiers généraux se soit égaré dans un moment, dont dépendoit la gloire du Maître, le salut de la patrie, & leur propre honneur ? Des circonstances majeures ont évidemment empêché les Autrichiens de secourir les Saxons, & tout concourt à faire regarder la reddition de l'armée, comme un malheur, que la prudence humaine n'a pu détourner. D'ailleurs, la résistance que cette Armée a faite pendant près de deux mois, est d'un avantage inestimable pour l'Impératrice-Reine. La Bohême a été préservée. Les forces Autrichiennes se sont rassemblées, & désormais l'invasion est impraticable.

Je me propose de suivre incessamment Sa Majesté Polonoise. Je veux prévenir les insinuations que l'on pourroit me faire à cet égard, & auxquelles je ne voudrois point paroître céder. Dès que je serai rendu à Varsovie, Madame la Marquise, je vous ferai part de ce qui parviendra d'intéressant à ma connoissance.

LET-

L E T T R E X X.

DE LA COMTESSE DE BASCHI.

(*En réponse à la Lettre XXVI. de Madame de
Pompadour.*)

Paris, le 8 Janvier, 1757.

L'abominable aventure m'a fait une si terrible révolution, qu'il a fallu me saigner, & cette saignée a manqué de me faire périr, parceque Dumont ne s'est pas seulement informé de l'état où j'étois. Ajoutez à cela le désespoir de ne pouvoir aller vous trouver. Ce que j'ai à vous dire, est de la dernière conséquence. Vous êtes entourée d'ennemis. Vous êtes perdue. Je donnerois ma main pour une heure de conversation avec vous. Enfin ma situation m'enchaîne sur mon lit. Je vais écrire, au risque d'être victime de l'amitié. Mon petit Secrétaire est venu ce matin dès six heures. Il a voulu entrer à tout prix; enfin on l'a introduit. Le Roi a dit à Berrier: „Mais „à quoi attribuez-vous cet attentat? moi qui „aime tous mes sujets, comme mes enfans! „que dit-on? que pense-t-on?“ Sire, tout Paris est dans la consternation. On a frémi de crainte que le coup n'eut été mortel. Le Peuple n'est tranquille que depuis qu'il sçait que Vo-

tre Majesté est hors de danger. Ce misérable ne me paroît qu'un fanatique, dont le délire n'a aucun complice. Mr. d'Argenson n'a pas été si réservé; voici son discours: Les Parisiens sont furieux contre Madame la Marquise de Pompadour. Elle est, disent-ils, cause de la misère publique. Le Peuple adore toujours Votre Majesté. Faites-lui le sacrifice d'une femme, qu'il haït, peut-être sans raison, mais qu'on ne lui fera jamais aimer. Sire, au nom de vous-même, éloignez de vous Madame de Pompadour, & vous disposerez de vos sujets, comme un pere de ses enfans. Le Roi a balancé: il a paru pénétré de la plus profonde douleur: mais il semble que votre exil est résolu. Adieu, ma chere amie, comptez toujours sur mon amitié, quelque soit votre sort. Mais rien n'est perdu, si vous avez du courage & de la présence d'esprit. Réponse & prompte.

LETTRE XXI.

DE LA COMTESSE DE BASCHI.

à Paris, le 9 Janvier, 1757.

Mon petit Secrétaire me quitte. Votre perte paroît décidée. Le petit Mage n'a pas voulu se charger de vous l'annoncer, & c'est ce qui

qui v
posé
com
term
Ma l
quatr
dira,
l'Abb
pliqu
obéir
tumé
tout
de c
déco
Lettre
n'en
la vie
charg
le tro
comm
fin,
rera
trouv
mots
Mais
gens
le seu
dit.
deux

qui vous fait gagner quinze heures. On a proposé à Mr. de Machault de s'acquitter de cette commission : il hésitoit ; Mr. d'Argenson l'a déterminé. Que cela ne vous épouvante point. Ma lettre vous parviendra à trois heures, & entre quatre & cinq Machault ira vous trouver, & vous dira, que le Roi vous ordonne de vous retirer à l'Abbaye du Plessis, jusqu'à nouvel ordre. Répliquez tranquillement, que vous êtes prête à obéir au Roi, mais que vous n'êtes pas accoutumée à recevoir ses ordres par un tiers ; que tout au moins ou doit vous faire voir la Lettre de cachet qui vous ordonne de partir. Vous déconcerterez l'homme noir : Il n'a point de Lettre de cachet ; ils n'y ont pas songé, ou ils n'en ont pas eu le tems. Insistez-là dessus, & la victoire est nôtre. On n'osera revenir à la charge vis-à-vis du Roi, ou si l'on y revient, on le trouvera changé. Son ame ne peut plus être comme elle a été dans le moment funeste. Enfin, rien n'est désespéré, & votre esprit vous tirera de-là... Mon Dieu, mon Postillon ne se trouve pas.... Je puis vous dire encore deux mots. Vous êtes hors d'embarras, j'en suis sûre. Mais il faut, qu'avant quinze jours, Mr. d'Argenson & Mr. de Machault soient exilés. C'est le seul moyen d'affermir à perpétuité votre crédit. D'ailleurs, quels ennemis redoutables que deux hommes, qui ont demandé votre exil, &

que vous n'auriez pas le pouvoir d'éloigner. Quand même vous pourriez lutter contre eux, vous ne pourriez rien dans leurs départemens. Autant l'exil. Qu'on les envoie donc cabaler dans leurs terres. Que ce soit là l'unique fa-veur que vous demanderez pour compensation des duretés qu'ils ont exercées envers vous. On vous idolâtre, on a un cœur excellent, une ame sensible ; vous pourrez beaucoup dans le premier instant. Mais, en punissant, songez aux récompenses. Vous devez tout à Berrier.... Voilà mon Postillon. Je lui ordonne de cre-ver son cheval, plutôt que de changer à Seve.

L E T T R E X X I I .

DE LA COMTESSE DE BASCHI.

(*En réponse à la Lettre XXIX. de Madame de Pompadour.*)

Paris, le 30 Mars, 1757.

Vous ne sçauriez vous figurer comme je suis exéedée d'entendre parler de ce misérable. Je ne vais nulle part, où l'on ne disserte sur ce qu'il a dit, ce qu'il a fait ou pensé avant-hier ; sur la façon, dont il a souffert, sur le comment, le pourquoi. Vous jugez comme ces belles peintures sont récréatives pour mes nerfs. Je

veux

veux
ame
grace
veté
la vie
velles
que
lui co
en av
ai pa
l'ach

de R
moi.
digne
préto
bé F
Card

bonn
mé f
hou
servi
mais
Ne
tres

veux rester trois jours chez moi , sans recevoir
ame vivante. Je crois qu'après cela on me fera
grace. Je dois rire pourtant d'une bonne naï-
veté que j'ai fait dire hier, sans m'en douter, à
la vieille Maréchale. Je lui demandois des nou-
velles de son fils : je la plaignois , je lui disois,
que cette séparation avoit dû prodigieusement
lui coûter. Oh ! Madame, me dit-elle, il faut
en avoir passé par-là, pour le sçavoir. Je n'en
ai pas été quitte pour mille Louis , non compris
l'achat de son Régiment.

J'irai volontiers voir la Collection de Mr.
de Renecé ; mais je prendrai Mr. Remy avec
moi. Il faut que je vous dise que j'ai été in-
dignement trompée. Ce Sommeil d'Endymion
prétendu de l'Albane, n'est qu'une copie. L'Ab-
bé Finateri a vu l'original à Rome , chez le
Cardinal Colonna.

Mr. le Duc d'Orléans vient de faire une
bonne acquisition. L'Abbé de Bréteuil est nom-
mé son Chancelier , à la place de Mr. de Sil-
houette. Il seroit bien à désirer que tous les
serviteurs de nos Princes fussent de cette trempe ;
mais je conte au Général l'histoire du combat.
Ne sçavez-vous pas tout cela , avant que les au-
tres y aient songé ? Je suis toute à vous.

L E T T R E X X I I I .

DE LA MARECHALE D'ETRE'ES.

(En réponse à la Lettre XXVII. de Madame de Pompadour.)

Paris , le 3 Août, 1757.

Si quelque chose est capable d'adoucir mon chagrin, Madame, c'est la part que vous y prenez. Mais la disgrâce actuelle de Mr. le Maréchal, n'est pas le seul motif de mes peines. Le Comte de Gisors est venu encore tout botté chez moi, immédiatement après avoir soupé avec le Roi. Il m'a parlé avec amertume des manœuvres criminelles qui avoient enlevé à Mr. le Maréchal le fruit de sa victoire, & qui la lui ont presque arrachée. Mr. de M. . . . a trop de talens, pour qu'on puisse attribuer à l'ignorance, les conseils qu'il lui a donnés, premièrement pour faire différer la bataille, (sans doute jusqu'à l'arrivée de Mr. de Richelieu,) & ensuite, voyant qu'elle étoit résolue, pour la faire perdre. Le Roi s'impatientoit de la lenteur des opérations; il a témoigné qu'il vouloit que son armée avançât. Mr. le Maréchal a obéi, & les ordres de Sa Majesté auroient été couronnés des plus brillans succès, si son Ministre lui-même ne s'étoit uni aux ennemis de la gloire de Mr. d'Etrées,

d'Etrées
demande
la dem
je suis
faveur &
pris qu
seroit u
quité.
tagerai
san, m
seule fe
des ré
A
les senti
de conf
rend au
gloire.
aussi b
intrigue

*(En r*J E n
ai

d'Etrées, pour faire manquer son plan. Je ne demande point justice ; je ne l'engagerai point à la demander. Je suis revenue de ces illusions : je suis de sang froid. Je connois le prix de la faveur & j'y renonce. J'approuve le sévère mépris que Mr. le Maréchal fait de la Cour. Ce seroit un délire que d'en attendre un acte d'équité. S'il veut vivre dans la retraite, je la partagerai avec joie. Le rôle, le nom de Courtisan, m'est odieux, & vous serez peut-être la seule femme de la Cour avec qui je conserverai des relations.

Adieu, ma chere amie ; si je persiste dans les sentimens où je suis, je n'aurai guères besoin de consolations. La bataille d'Hastenbeck me rend aussi fiere de notre disgrâce, que de notre gloire. L'affront étoit terrible, sans une victoire aussi brillante. Aujourd'hui il retombe sur les intrigans qui ont ourdi toute cette trame.

L E T T R E X X I V .

DU PRINCE DE SOURISE.

(*En réponse à la Lettre XXVIII. de Madame de Pompadour.*)

de Neustadt, le 18 Novembre, 1757.

JE me suis mal expliqué, Madame, si je vous ai donné lieu de croire, que je voulois me justifier

justifier auprès de vous. Je vous ai regardée comme mon amie, je vous ai confié mes peines, & puis c'est tout. Ma justification, je ne la dois qu'au Roi & à la Nation; mais je ne l'entreprendrai pas. J'ai été malheureux, & mal secondé. Je veux bien qu'on croie que j'ai été ignorant & mal-adroit. Les reproches de mes amis, les les mauvais propos des Courtisans, les insolences du peuple, ne peuvent me tourmenter aussi cruellement, que les réflexions déchirantes & le noir chagrin qui se sont emparés de moi depuis mon désastre. Toute la France voudroit m'excuser, que je ne m'excuserai jamais moi-même: dès qu'un Général a des forces suffisantes, on le rend responsable de toutes les fautes qu'il commet, ou qu'il laisse commettre, & l'on a raison. Je crois que je ne tarderai pas à avoir l'honneur de vous voir. Je vous dirai des choses, que je ne puis, ni ne veux confier au papier.

L E T T R E X X V .

DU MARECHAL DE NOAILLES.

(*En réponse à la Lettre XXX. de Madame de Pompadour.*)

Paris, le 3 Juillet, 1758.

Vous me demandez mes conseils, Madame la Marquise, & j'en suis flatté, car c'est
une

une nou
un vieil
seils ? C
car je c
bres, ou
ver que
ment le
rison est
Nation
désastre
nous av
les enle
Comte
homme
Ses Car
duite m
der cet
qu'il a
card, d
du char
roïsme
„ cher
„ repo
„ que
„ je po
le dése
lard, c
la vie ?
faite !

une nouveauté pour moi , que de voir consulter un vicillard. Mais de quoi serviront mes conseils ? On les prendra pour ceux d'un insensé ; car je conseillerai de retrancher tous les membres, où la gangrène s'est mise, pour ne conserver que ceux qui sont encore sains ; malheureusement les parties nobles sont attaquées & la guérison est difficile. Oui, Madame, la tête de la Nation est corrompue, & de là viennent nos désastres. Le petit nombre de bons sujets que nous avons, il semble que la colere du Ciel nous les enleve. J'avois une grande amitié pour ce Comte de Gisors. Je n'ai point connu de jeune homme qui donnât de plus belles espérances. Ses Carabiniers ont fait des prodiges, & sa conduite montre assez qu'il étoit digne de commander cette troupe brillante & brave. Le billet qu'il a écrit de son sang à son Pere, sur le brancard, dont on s'est servi pour le transporter hors du champ de bataille, est un chef-d'œuvre d'héroïsme & d'amour filial : „Je suis expirant, mon „ cher Papa. Ne pleurez point ma mort. J'ai „ repoussé trois fois l'ennemi, avec le Corps „ que j'ai l'honneur de commander. Ah ! si „ je pouvois vous embrasser encore !“. Je sens le désespoir de son pere. Ce malheureux vicillard, quelle douceur peut-il trouver encore dans la vie ? Un fils unique, une créature aussi parfaite ! On dit que le Roi a signalé la bonté de son

son cœur. Il est allé, avec sa Famille, voir ce Père désolé : il est entré dans sa douleur. Il ne l'a point consolé ; il l'a plaint. Oh ! qu'il est affreux, de perdre son unique enfant ! Mais quelles horreurs on débite ! On dit, que ce jeune héros est victime de la jalousie de deux Officiers généraux, qui l'ont sacrifié, pour contrarier une opération de Mr. de S. Germain. Le croyez-vous, Madame, que cette abomination puisse entrer dans l'esprit à des Officiers François ? Depuis que je sers le Roi, je n'ai rien entendu de pareil, & je ne le crois pas. On plaïsante ici sur les plus grands revers. On vient de m'apporter l'épigramme suivante, dont l'Auteur mériterait la Bastille & une pension :

*Moitié plumet, moitié rabat,
Aussi peu propre à l'un qu'à l'autre,
Clermont se bat comme un Apôtre,
Et sert son Dieu, comme il se bat.*

L'Epigramme est très-ingenieuse ; mais elle tombe à faux, car Mr. le Comte de Clermont est brave comme son épée. Voilà donc Mr. de Contades qui lui succède ; nous verrons s'il fera mieux. Vous conviendrez qu'il est bien honorable pour cet Officier, d'aller prendre le Commandement de la seule Armée, que le Roi ait en campagne, tandis qu'il y a vingt Maréchaux de France, qui le contemplent l'œil bas & les bras croisés.

LET-

(M

Vo

qui m
mes c
du qu
imput
dant
sur vo
l'amiti
grand
crime
histoir
du to
foule
ou le
d'Esti
que l
degré
Quel

L E T T R E X X V I .

DU CARDINAL DE BERNIS.

(*Madame de Pompadour y répond par la
Lettre XLVIII.*)

Paris, le 30 Octobre, 1758.

MADAME,

Vous refusez de me voir ; vous êtes donc réellement cause de ma disgrâce , & c'est ce qui me la rend insupportable. Mais quels sont mes crimes envers vous ? Jusqu'ici je n'ai entendu que des bruits vraiment populaires , que des imputations vagues , auxquelles je veux cependant répondre , puisqu'elles ont fait impression sur vous ; sur vous , Madame , dont l'estime & l'amitié me sont plus précieuses que toutes les grandeurs humaines. Je les examinerai , ces crimes prétendus , après vous avoir rappelé mon histoire en peu de mots. Sortons un moment du tourbillon des grandeurs , & rentrons dans la foule des gens aimables , où j'ai eu le bonheur ou le malheur de vous connoître. Madame d'Estiollles attiroit alors autour d'elle , tout ce que Paris a de séduisant ; elle réunissoit dans un degré supérieur l'esprit , les talens & la beauté. Quelques bagatelles , dont je fais en vérité bien peu

peu de cas moi-même, quelques agrémens peut-être dans le commerce, me donnerent une sorte de célébrité. Vous desirâtes de me connoître; vous pouvez vous rappeler, Madame, que je ne recherchai point le premier cet avantage; non que j'en fisse peu de cas: mais, entraîné alors dans une autre sphère, je songeois moins à étendre le cercle de mes liaisons, qu'à me faire aimer des connoissances que j'avois formées, & vous sçavez de quelle nature étoit alors mon ambition. Enfin je vous fus présenté. Il parut que vous desiriez que je cultivasse votre société. Je n'y livrai avec d'autant plus d'empressement, que j'y trouvai beaucoup de charmes, & que je satisfaisois en même tems mon goût pour les plaisirs & la dissipation. Mais bientôt il s'éleva un autre ordre d'événemens. Vous fîtes une fortune rapide & singulière, &, graces à votre amitié, la mienne ne le fut pas moins. Mes goûts changerent avec mes occupations: j'eus quelque ambition; j'en fais l'aveu d'autant plus volontiers, que c'est vous qui la fîtes germer chez moi, & qu'elle ne m'a jamais rien inspiré dont j'aye à rougir. On m'a accusé cependant, d'avoir fait servir une autre passion, moins élevée peut-être, mais plus douce, à satisfaire celle-ci. Vous êtes aussi à portée que beaucoup d'autres, de sçavoir ce qui en est. Jusqu'ici, enfin, je ne suis point criminel; mais je vais commencer, selon vous,

vous,
venir.
dit-on
regnes
sance
à la m
scurité
suis en
voulu
nister
rentes
deffier
vous j
mais,
lancé
pouvoi
Le Ro
deman
les plu
blique
tablea
disant
de do
illimit
& d'é
l'exer
Quan
voit t
toute
T.

vous, Madame, & selon mes ennemis, à le devenir. Le rang, auquel je suis parvenu, m'a, dit-on, enivré. J'ai vu sous les deux derniers regnes & sous celui-ci, trois hommes d'une naissance peut-être inférieure à la mienne, parvenus à la même dignité, passer promptement de l'obscurité du Cabinet au faite de l'autorité : je me suis cru digne d'une fortune aussi haute. J'ai voulu m'emparer de toutes les parties du Ministère, & réunir en ma personne seule les différentes branches du pouvoir. L'exécution de ce dessein, cependant, étoit impraticable, tant que vous jouissiez de la faveur. Je vous devois tout : mais, né avec un cœur ingrat, je n'ai pas balancé à vous sacrifier à mon ambition, si je le pouvois. L'occasion s'en est bientôt présentée. Le Roi, qui m'honoroit de sa confiance, m'a demandé un précis des moyens que je croyois les plus propres à faire cesser les calamités publiques. Au lieu de ce précis, j'ai rédigé le tableau des maux actuels, & je l'ai terminé, en disant, que le seul moyen d'y remédier étoit, de donner à un homme de génie, une autorité illimitée sur toutes les parties de l'administration, & d'éloigner tous ceux qui pourroient empêcher l'exercice de cette autorité ou en être jaloux. Quant au choix, j'ai fait entendre qu'il ne pouvoit tomber que sur moi. Voilà, Madame, dans toute son énergie, le Roman de mes crimes ; &

c'est d'après de pareilles fables que vous jugez une amitié éprouvée pendant plusieurs années, que vous me précipitez dans un abyme de maux, qui empoisonnent tous vos bienfaits. Ne deviez-vous pas sentir que ce projet étoit trop absurde, pour qu'il put entrer dans l'esprit d'un homme, qu'on n'a pas encore accusé de stupidité, quoiqu'on ait voulu m'imputer les malheurs arrivés sous mon Ministère, tandis qu'on devoit peut-être me rendre grâces de tous ceux que j'ai prévenus. Je connoissois le Roi; je sçavois d'avance, qu'il s'indigneroit contre un sujet qui voudroit régner sous son nom; je ne pouvois ignorer, que du moment qu'il a régné par lui-même, personne n'a pu sans folie se flatter de parvenir au rang de premier Ministre. Ce plan, impraticable par lui-même, je le rendrois extravagant, en le faisant dépendre de votre chute. Croyez donc, Madame, qu'en proposant au Roi de me charger de toute l'administration, je n'ai jamais songé qu'à me conduire d'après sa volonté & vos conseils, & qu'en lui parlant d'éloigner ceux qui pouvoient en concevoir de la jalousie, je n'ai eu en vue que des personnes, qu'il est inutile aujourd'hui de nommer; mais dont, peut-être, vous aurez vous-même un jour à vous plaindre. Des intentions droites m'ont rendu le plus malheureux des hommes : & mon malheur, c'est vous qui le causez. C'est vous, qui avez le plus con-

con
venu
moi
fait
dans
dans
n'au
fort
le R
sion;
il vie
présen
je vo
très-f
font
ma d
être
confe

(M

J E n
tic

contribué à mon élévation : la grandeur est devenue mon élément, & un nouveau besoin pour moi. Je ne connois plus les plaisirs qui ont fait autrefois tout mon bonheur. Si je ne reste dans la sphère, où vous m'avez élevé, je tombe dans l'inexistence & le néant ; maux que je n'aurois jamais connus sans vous. Mais mon sort dépend encore de votre volonté. Calmez le Roi. Montrez-lui mon respect, ma soumission ; je ne lui redemande point les emplois dont il vient de me priver. Mais qu'il souffre ma présence. Vous-même, Madame, souffrez que je vous voie, & je vous indiquerai des moyens très-simples, de me faire rester à la Cour. Ils sont d'une exécution d'autant plus facile, que ma disgrâce n'a fait encore aucun éclat, & peut-être mes conseils ne seront point inutiles à votre conservation.

L E T T R E XXVII.

DU DUC DE BROGLIO.

(*Madame de Pompadour y répond par la
Lettre XXXIII.*)

du Village de Berghen, le 14 Avril, 1759.

MADAME,

JE m'empresse à vous faire parvenir une relation de la Bataille qui s'est donnée hier. J'y

F 2

ajou-

ajouterai, que le Prince d'Ysembourg vient de mourir de ses blessures. Je suis réellement fâché que Mr. de S. Germain n'ait point eu part à cette affaire ; mais on nous pressoit, & nous n'avons pu attendre plus long-tems.

Il est arrivé un petit accident à votre Protégé. Je l'avois envoyé, vers onze heures du soir, reconnoître si Mr. le Prince Ferdinand se retireroit en effet. Il revient au bout d'une demie-heure & me fait son rapport d'une manière très-satisfaisante; mais d'un air ému: je le vois même devenir fort pâle, & je m'apperçois que cela fait un petit scandale parmi les Officiers présens. Avez-vous peur jusqu'au milieu de nous, Monsieur, lui dis-je assez durement ? Pardon, mon Général Il s'évanouit. On veut le secourir; on voit le sang couler: il avoit eu le bras cassé d'une balle, en s'acquittant de ma commission, & cet accident ne l'avoit pas empêché de venir m'en rendre compte, avec un courage vraiment héroïque & qui ne l'abandonna qu'à la fin de sa narration. Vous sçavez, Madame la Marquise, que dans ma petite armée j'ai mille jeunes gens de cette trempe, & que dans un jour d'affaire, il y a un grand nombre d'actions tout aussi courageuses, dont on ne parle seulement pas.

LET-

(Cet

V

cette
un
les
épar
vous
n'a
que
de l'
viens
cont
crois
acc

le M
poir,
se d
rible
Mar

S. F

L E T T R E X X V I I I .

(Cette Lettre n'est point signée , & est écrite en réponse à la Lettre XXXIV. de Madame de Pompadour.)

le 13 Août, 1759.

Votre Lettre , Madame , a mis la Maréchale au désespoir. Pouviez-vous douter, que cette malheureuse affaire ne lui eut déjà causé un chagrin violent ? Tous les Montmorency , les la Fayette , les Chimai , ne l'ont pas plus épargnée. Mais vous, Madame, vous son amie, vous l'accablez de reproches humilians. Elle n'a pas le courage de vous répondre ; c'est ce que je fais pour elle, en vous priant, au nom de l'amitié, de la ménager d'avantage. Je conviens que la fermentation est violente. Le mécontentement est à son comble, & pour accroître la douleur générale, on publie des Edits accablans.

Cependant , Madame , le départ de Mr. le Maréchal d'Etrées présente une lueur d'espoir, que chacun saisit avec empressement. On se dit : voilà une Bataille perdue, cela est terrible ; voilà des Edits, cela est désolant ; mais le Maréchal d'Etrées part, tout sera réparé.

On vient de me dire , que le Comte de S. Florentin étoit allé ce matin trois fois chez

Mr. le Maréchal de Belle-Isle. Il y a certainement quelque lettre de cachet sur le tapis. Aussi l'on assure que le Maréchal part dans vingt-quatre heures pour Metz, où il est exilé. De grace, faites-moi dire un mot à ce sujet. Mon Coureur a ordre d'attendre une réponse. Vous connoissez, Madame, les sentimens que je vous ai voués.

L E T T R E X X I X .

DE MONSIEUR BERRIER.

(Madame de Pompadour y répond par la
Lettre IV.)

Paris, le 2 Novembre, 1758.

MADAME LA MARQUISE,

JE sçais combien vous avez contribué à la marque de confiance dont Sa Majesté vient de m'honorer. Je ne l'ai acceptée qu'en tremblant. Mr. de Massiac n'a pas dirigé ce département assez long-tems, pour pouvoir réparer le désordre qui s'y étoit glissé sous Mr. de Moras, & ce désordre est extrême. La faveur & la cupidité ont introduit des abus, que je ne puis réformer, sans exciter contre moi la tourbe de ceux qui profitent du trouble des affaires publiques, pour arranger les leurs. On a
laissé

laissé prendre à la plume un ascendant infiniment nuisible au bien du service, & j'avoue, que ces deux jours de travail m'ont déjà fait voir que tous les Subalternes, que m'a laissés Mr. de Massiac, sont infectés de la même corruption. Mais rien ne m'effraye. Ces reformes intérieures sont l'affaire d'un peu de fermeté. Le rétablissement de notre Marine, voilà l'objet essentiel, & les fonds, que le Roi y destine, me paroissent suffisans pour le remplir. Que les autres Ministres me secondent, & je garantis que l'armement réussira. L'instrument le plus précieux est tout trouvé : une Nation brave & guerrière par essence. C'est un trésor que ne possèdent pas les Anglois. Ces Insulaires, estimables à bien des égards, ne sont pourtant qu'un peuple de marchands, & l'on ne fait point d'or avec de l'argille. Les Anglois ne surpasseront jamais les Carthaginois, tandis que nous, ainsi que les Romains, instruits par nos désastres, si nous parvenons à mettre le pied sur les rivages de la Carthage moderne, je réponds de sa destruction. Je m'attends à être regardé ce soir comme un insensé, lorsque je développerai mon plan devant le Conseil du Roi. C'est pour cela que je veux d'avance l'exposer aux bons esprits, pour les prémunir contre les mauvaises impressions, qu'on cherchera à leur donner, dès que je me serai mis à dé-

couvert. Voici donc le précis de mes desseins, & premierement l'aveu de nos sottises.

Je crois que nous avons fait une faute essentielle, en dirigeant vers le Hanovre tout le feu de la guerre. Nous n'avons rien fait d'important, en nous rendant les maîtres de ce pays, qui, dans aucune supposition, ne peut nous rester. Aussi n'en fera-t-on pas grand cas, si, à la paix, nous proposons de le rendre, comme un équivalent de ce qui nous aura été enlevé. Cependant la guerre, que nous faisons dans ce pays, quelque peu fructueuse qu'elle soit, même en la faisant avec avantage, nous coûte annuellement 60 Millions, sans parler de l'énorme Subside que nous payons à la Maison d'Autriche, & des sommes que nous versons à pleines mains dans toutes les Cours d'Allemagne. Il faut convenir cependant, que le Système a dû changer depuis le commencement de la guerre, & nous agissons comme s'il ne l'étoit pas. Je doute fort que nous puissions parvenir, comme nous nous en étions flattés, à faire recouvrir la Silésie à l'Impératrice-Reine; ainsi, n'espérons pas de voir jamais l'Infant Dom Philippe en possession du Brabant. D'ailleurs, croyez-vous que la Maison d'Autriche-Lorraine vit elle-même avec tranquillité une branche de la Maison de France en possession de ces beaux restes de l'ancien Royaume de
Lor-

Lorra
nous
mais
plutôt
fais
actuel
est m
sur te

NB.

(E

J'A
solu
cour
moi
tion
de l
affa

Lorraine ? J'ai peine à me le persuader. On nous répond de l'Impératrice-Reine, & j'y crois ; mais qui nous répondra de son Successeur, ou plutôt du Successeur de son Successeur ? Je ne fais qu'indiquer les fautes du plan que l'on suit actuellement. Voyons, Madame, si le mien est moins défectueux. Au lieu de nous épuiser sur terre en opérations inutiles. . . .

NB. L'original de la Lettre ^{***} est déchiré dans cet endroit, & si l'on en juge par l'événement, le plan de Mr. Berrier, en cas qu'il ait été adopté, n'étoit pas de nature à exciter nos regrets.

L E T T R E X X X .

D U D U C D E B O U I L L O N .

(*En réponse à la Lettre XXXI. de Madame de Pompadour.*)

le 2 Decembre, 1759.

J'Ai reçu, Madame, la Lettre dont vous m'avez honoré. Mr. le Prince Edouard est résolu à tenter toutes les entreprises dignes de son courage & de sa naissance. Il n'a jamais témoigné de répugnance, que pour les expéditions d'Avanturiers. Mais celle-ci est combinée de façon, à le couvrir de gloire & rétablir ses affaires, si elle réussit. Si elle manque, c'est

un malheur , qui ne peut les empirer. Fasse le Ciel , que cette expédition réussisse mieux, que l'entreprise du mois dernier ! J'ai bien regret à cette belle Escadre que les Anglois viennent de disperser & de détruire. Cette idée , de leur porter la paix sur leurs propres foyers, les armes à la main , me paroissoit grande & noble. C'est la premiere fois qu'on auroit vu un Ambassadeur & un Ministre plénipotentiaire du Roi, débarqués au milieu de la guerre , par une Flotte victorieuse , sur les rivages d'Albion ; & c'étoit un rôle honorable pour le Duc, après avoir vaincu les Anglois à S. Cast, de les forcer à accepter la paix à Londres.

Je n'entre dans aucun détail au sujet de mon grand Parent ; j'espere avoir l'honneur de vous voir après demain. Je pars cette nuit pour Navarre, & je m'arrêterai deux fois vingt-quatre heures, tant à Paris qu'à Versailles. La mort de Mr. le Prince de Talmond, qui m'oblige de partir avec tant de précipitation, ne me permettra pas d'y faire un plus long séjour. Il a désiré que je fusse le dépositaire de tous ses papiers ; & comme la Trappe est peu éloignée de mon Château , je pourrai remplir ces tristes devoirs, sans beaucoup d'embarras & sans presque sortir de chez moi. Ces bons Peres me mandent, qu'ils sont aussi affligés de sa mort qu'ils ont été édifiés de sa vie. L'amour paternel a
sçu

sçu
La
ans,
jusqu
le s
il s
ques
mor
de t
son
bien
pein
me
de M
F
pour

(En

V
dis
j'ai

seu adoucir pour lui l'horreur du moment fatal. La perte de son fils l'avoit précipité, il y a dix ans, dans cette effrayante demeure. Il y a vécu, jusqu'à la fin de ses jours, dans l'amertume & le silence. Accoutumé aux délices de la Cour, il s'est soumis volontairement à toutes les pratiques religieuses de cette règle austère. Enfin la mort, si affreuse pour tant d'autres, l'a délivré de toutes ses afflictions, & l'espoir de rejoindre son fils, la lui a fait regarder comme le souverain bien. Cette perte aura sans doute renouvelé les peines de Madame la Princesse de Talmond. On me mande, qu'elle se propose de retourner auprès de Mr. le Prince Jablonowsky; mais quelle apparence ! Il y a dix ans que son mari est mort pour elle comme aujourd'hui.

L E T T R E X X X I.

DE LA COMTESSE DE BASCHI.

(*En réponse à la Lettre XXXVII. de Madame de Pompadour.*)

Paris, le 2 Fevrier, 1760.

Vous m'écrivez des choses charmantes, Madame, mais je n'aime point que vous me disiez, comme un compliment bien flatteur, *que j'ai le mérite d'un galant-homme.* Je ne veux point de

de ce mérite-là. Je ne desiré que celui de femme estimable, & un peu, en même tems, celui de femme aimable, si ces Messieurs pourtant veulent bien le permettre. Après cela, que j'aie quelquefois des caprices, que je sois un peu inconscquente, que je prenne de l'humeur à propos de rien, que j'aie beaucoup de goût pour tout ce qui est amusant, que j'aime la parure, les spectacles, les jolies fêtes sans *mescolo*, ce sont là, mon amie, de petits péchés, dont jamais je ne dirai mot à mon Directeur. Tout cela tient à mon sexe, &, en un mot, je ne veux point le renier. Il faut rester ce que la Nature nous a faites, & je crois en vérité que, s'il falloit opter, j'aimerois mieux être une femme galante qu'un *gulant-homme*.

Oui, Madame, j'ai lu & vu jouer l'*Ecof-faise*. D'où vient donc votre étonnement? N'est-ce pas toujours Voltaire? *Mais il est vieux, & la vieilleffe est chagrine, haït les plaisirs & surtout les jeunes gens.* Sçavez-vous bien, Madame la Marquise, que voilà d'étranges idées. Moi, j'ai presque toujours vu la vieilleffe douce, humaine & compatissante. J'ai vu des vieillards fort gais, & ce sont tous ceux qui ont été honnêtes-gens. Ils aimoient la jeunesse; ne pouvant plus jouir des mêmes plaisirs, ils se faisoient une félicité du bonheur des autres; ils étoient communicatifs, les jeunes gens ne les fuyoient pas, & trouvoient
 toujours

toujo
à ceu
pas s
leurs
aient

riante
voilà
écrit
ce m
qu'a
mort
bon
ceau
ont
noïtr
dire
qu'à
nouv
parle
falq
cont
And
mag
dira

toujours quelque chose à gagner avec eux. Quant à ceux qui sont hargneux & bourrus, ils ne sont pas si nombreux que vous l'imaginez ; & d'ailleurs, je m'en méfie, j'ai peine à croire qu'ils aient vécu honnêtement étant jeunes.

Mais d'où me vient cette humeur contrariante ? car, sans m'en douter, ma bonne amie, voilà que je désapprouve tout ce que vous m'avez écrit. Je crois que c'est la corvée, que j'ai faite ce matin, qui en est cause. L'Oraison funèbre, qu'a prononcée *Monseigneur* de Troyes, m'a mortellement ennuyée, ne lui déplaît. A quoi bon de l'esprit & des épigrammes dans un morceau de ce genre ? Et puis je défie que ceux qui ont connu Madame Infante ayent pu la reconnaître au portrait qu'il en a fait. On pouvoit dire mieux & plus vrai. Il ne tenoit pourtant qu'à moi de m'amuser. Le Vicomte bleu & la nouvelle Epousée se sont fait des signes, se sont parlés des yeux à travers la décoration du Catafalque & les crêpes du Sarcophage. C'étoit un contraste plaisant. Elle étoit belle comme une Andromaque, sous son habit noir. C'est dommage. Cette jeune femme se perdra. Je vous dirai tout cela demain.

LET-

L E T T R E X X X I I .

DU MARECHAL DE BELLE-ISLE.

(*En réponse à la Lettre XXXV. de Madame de Pompadour, datée par inadvertance de 1759.*)

Paris, 10 Mars, 1760.

MADAME,

Vos regrets sur la mort du Capitaine Thurot font l'éloge de votre patriotisme & de votre sensibilité. Sa perte me touche aussi très-vivement. Je ne puis cependant, à propos d'un accident de cette espèce, m'appitoyer comme vous sur le sort de la Monarchie. Elle est toujours puissante & redoutable. Des revers passagers ne doivent pas nous faire désespérer de la République, & je ne puis m'imaginer que la guerre finisse d'une manière aussi désavantageuse pour nous, que vous paroissez le présumer. Si même ce malheur arrive, il ne faudra pas croire pour cela, que tout est perdu. Quelle Nation de l'Europe a autant de ressources intérieures? Quel Empire est aussi fortement uni, aussi heureusement situé, aussi bien arrondi, aussi riche de ses productions naturelles & de l'industrie de ses habitans? Où trouverez-vous une Noblesse aussi nombreuse, animée de cet esprit de générosité

rosité
désin
ques?
re, de
léger
Milit
s'agit
les fe
sera p
si on
un p
parlo
agré
Statu
ils pa
qui
Lang
Nos
Loix
mêm
me?
finier
parts
nos
sonn
conn

Con
la F

rosité & de grandeur, de cette bravoure, de ce désintéressement, qui fait la force des Républiques? Je parle surtout de cette Noblesse casanierre, dont nos Elégans font si peu de cas. Cette légèreté, cette mollesse, qu'on reproche à nos Militaires, ne disparaissent-elles pas, quand il s'agit de combattre? Un bon Gouvernement ne les fera-t-il pas disparaître à jamais? Quel peuple sera plus laborieux, plus actif, plus industrieux, si on peut, dans des tems moins rudes, diminuer un peu le poids des charges publiques? Si nous parlons des connoissances utiles ou purement agréables, nos Ecrivains, nos Géometres, nos Statuaires, nos Peintres, nos Architectes, ne sont-ils pas appelés de tous côtés par les Souverains, qui font cas des Sciences & des Arts? Notre Langue n'est-elle pas la Langue de l'Europe? Nos Ecrits, bons & mauvais, depuis l'Esprit des Loix jusqu'aux Opéra-comiques, n'ont-ils pas la même vogue chez les Etrangers, qu'à Paris même? Nos Danseurs, nos Décorateurs, nos Cuisiniers, nos Friseurs, ne sont-ils pas de toutes parts les hommes merveilleux? Je ferois pitié à nos penseurs modernes, s'ils m'entendoient raisonner de la sorte. Mais vous, Madame, vous connoissez le prix de ces babioles.

Sortez cependant de Paris, quittez cette Contrée étrangère & empestée, pour parcourir la France même; voyez ces Provinces, que leur éloigne-

éloignement met à couvert de la contagion de la Capitale, & dites, s'il y a une Nation plus attachée à son Prince & à sa patrie, plus juste, plus modérée, plus humaine, plus gaie ; car la gaieté, est, selon moi, une vertu politique & qu'il faut conserver soigneusement. Je n'aime les vertus farouches & sauvages que chez les Scythes, La Nature leur a refusé les douceurs de la vie, c'est donc une vertu que de les mépriser, un bonheur de ne les pas connoître. Mais nous, qui habitons le plus beau Climat qui soit sous le ciel, jouissons sans remords des biens qui nous environnent. La Nature est douce, riante, autour de nous ; que nos mœurs le soient également. Tout en déplorant nos désastres, examinons quelles sont nos ressources, & ne couvrons pas tous les objets d'une teinte noire, qui nous empêche de discerner ce qu'ils ont de consolant. Ne présageons point des catastrophes épouvantables ; ou prévenons-les, puisqu'elles ne sont point inévitables.

Vous voyez, Madame la Marquise, que l'amour du bien public occasionne des contrariétés entre ceux même qui le desirer le plus vivement. Mais si tous ceux qui sont à la tête des affaires, s'en occupoient aussi sincèrement que vous & moi, tous seroient bientôt d'accord, & de cet accord résulteroit la félicité publique.

On

Roi,
minue
chiens
sont u
ces ad
déjà b
j'ai ce
suis c
par u
nous
à un
a pré
son R
confic
la du
courte
une f

moi q
venez
cent
dirai
ont n
avant
gardé
avoit
neur
Versa
T

On a en effet proposé dans le Conseil du Roi, ainsi que vous m'en aviez prévenu, de diminuer le Subside que nous payons aux Autrichiens. On allégué que vingt-quatre Millions sont une somme exorbitante dans les circonstances actuelles; que nos armées seules remplissent déjà bien au delà des stipulations expresses. Mais j'ai combattu fortement cette proposition. Je suis convenu que nous n'étions point obligés, par un Traité, à ce que nous faisons; mais que nous étions liés par des engagements équivalants à un Traité, au tribunal de l'équité, & mon avis a prévalu. Le Roi est l'homme le plus juste de son Royaume, & c'est-là ce qui soutient notre considération chez les Etrangers, qui, pendant la durée déjà considérable, mais toujours trop courte, de son regne, n'ont pas été trompés une fois.

Il faut que je vous tire d'inquiétude. C'est moi qui vous ai tant intriguée hier au bal. Convenez que j'avois raison de vous dire, que dans cent ans vous ne me devineriez pas. Je vous dirai confidemment, que mille personnes vous ont reconnue. Vous sçauvez ce soir par quelle aventure. J'ai fait cette école, dont je m'étois gardé depuis dix ans. On prétendoit qu'il y avoit quelqu'un avec vous. Mais j'avois eu l'honneur de l'entretenir deux heures auparavant à Versailles. D'ailleurs, j'aurois parié tout mon

T. II. 2^e P^e.

G

bien

bien, que dans les circonstances présentes, il ne se permettroit pas ce plaisir.

Je suis, Madame, avec respect, &c.

L E T T R E X X X I I I .

DU MARECHAL DE RICHELIEU. (*)

(A laquelle Madame de Pompadour répond par la Lettre XXXVI.)

Compiègne, le 30 Juillet, 1760.

JE ne puis, Madame, être plus long-tems en butte aux contrariétés que vous me faites journellement éprouver. J'ai cru jusqu'ici qu'une déférence sans bornes me rendroit votre amitié. Mais quoique je tente, j'ai le malheur de vous trouver en mon chemin, & ma patience est à bout. Si votre mémoire cependant est aussi bonne que la mienne, vous vous appellerez que nous étions convenus de toute autre chose. Mais
quels

(*) C'est par conjecture que nous attribuons cette Lettre à Mr. le Maréchal de Richelieu. Elle est écrite d'un caractère fort difficile à déchiffrer, & comme elle resta vraisemblablement quelques jours sur la Toilette de la Marquise, un Friseur étourdi s'en servit pour essayer son fer, & la signature est justement brûlée. Mais l'Ambre & le Jasmin, dont elle est encore parfumée, ne laisseroient aucun doute sur la personne qui l'a écrite, quand même le contenu l'indiqueroit moins précisément.

quels avantages ai-je retirés de la faveur que je vous ai procurée? Ne vous ai-je pas vue, au contraire, porter une infinité de gens, à qui vous ne deviez rien, tandis que j'étois négligé & qu'on ne m'accordoit, tout au plus, que ce qu'on ne pouvoit refuser à ma personne & à mes services? Je conviens que vos qualités vous donnent toutes sortes de droits au crédit dont vous jouissez. Je ne connois personne, qui réunisse, en un degré supérieur, l'esprit, les graces, la beauté, les talens. Je n'ai vu aucune femme joindre à tant d'agrémens des connoissances aussi solides. Mais, en vous accordant ces avantages, n'ai-je pas sujet de douter de la bonté de votre cœur, & les obligations ne sont-elles pas réciproques, lorsque l'on a une ame noble & généreuse, ou seulement reconnoissante & juste?

Il dépend de vous de me détromper, Madame; affermissez votre influence, en la partageant avec moi. Dites-vous à vous-même, que la main qui vous a placée où vous êtes, pouvoit vous en faire tomber; mais ne craignez pas un moment que je détruise mon propre ouvrage; songez seulement que je puis encore vous être utile, & tenez avec moi, par justice & par prudence, une conduite que je ne voudrois jamais devoir à la crainte.

L E T T R E X X X I V .

DE LA COMTESSE DE BASCHI.

(A laquelle Madame de Pompadour répond par la Lettre XLV.)

le 15 Septembre, 1760.

A U nom de Dieu , Madame , n'employez ni les Morand, ni les Senac, pour faire passer votre migraine. Ces gens-là vous tueront. C'est un mal auquel il faut laisser son cours. Criez, grondez vos femmes ; mais souffrez. Et puis que faites-vous, quand vous n'avez pas la migraine ? Vous êtes seule & ne sçavez que devenir, ou vous êtes entourée d'une foule d'ennuyeux, plus insoutenables que les plus vifs élans de la douleur. En vérité, cette maladie ne doit être pour vous qu'une distraction. Mais je vous le répète , on m'a tué ma première femme de chambre, il y a six mois, en lui faisant passer la migraine. Et puis desirez une santé parfaite.

Je veux égayer votre convalescence par une petite anecdote, qui nous a fait rire aux larmes. Le Cardinal de * * * & le Marquis de Conflans étoient de notre brillant souper. Vous sçavez que le Caudataire du Cardinal est Chevalier de Saint-Louis. Le Conflans se mit à persifler le Prélat, & lui dit , qu'il gageroit son sabre, que
jamais

par
760.
ez ni
passer
C'est
riez,
puis
mi-
deve-
nnu-
éans
doit
vous
e de
er la
e.
une
mes.
dans
avez
de
le
que
nais

jamais S. Pierre, ni S. Paul, ne se firent porter la queue par des Chevaliers Romains: que si c'étoit une bassesse condamnable dans un Gentilhomme, c'étoit une vanité difficile à excuser dans un Prêtre. Vous connoissez les deux Lutteurs, & vous sçavez que le Cardinal n'est pas de la force du Colonel. Aussi lui dit-il presque des injures.... Sçavez-vous, Monsieur, que plusieurs Cardinaux, soit de ma Maison, soit d'une autre, ont eu pour Caudataires des Gentilhommes de votre Famille. Si je le sçais, lui dit le franc Houzard? sans doute, & je sçais aussi, qu'il y a eu plusieurs Confians réduits à tirer le Diable par la queue. (*)

G 3

Adieu,

(*) Les Cardinaux François ont eus eux-mêmes des principes très-différens sur les prérogatives de leur dignité. Voici comment s'explique à ce sujet, dans ses Mémoires, le Cardinal de Retz, le plus turbulent, le plus résolu, le plus ambitieux, le plus débauché & le plus systématique de tous les Factieux, qui troublèrent la régence d'Anne d'Autriche. Il fut le Catilina de la Fronde; & c'est d'après ses Mémoires, écrits par lui-même avec une étonnante sincérité, qu'on en porte ce jugement.

„ La plus sensible & la plus palpable des illusions, „ que fait naître le chapeau, est la prétention de précé- „ der les Princes du Sang, qui peuvent devenir nos Maî- „ tres à tous les instans; & qui, en attendant, le sont „ presque toujours, par leur seule considération, de tous „ nos proches. J'ai de la reconnoissance pour tous les „ Cardinaux de ma Maison, qui m'ont dicté cette leçon, „ & j'en fis usage le propre jour de ma promotion. „ Quelqu'un me dit devant une infinité de gens: *Vous ne „ jalouerez plus les Princes présentement.* Je lui répondis: „ Par-

Adieu, ma belle amie. Faites que j'aye demain de vos nouvelles. Je vais chez l'Ambassadrice, qui me mene au *Prince de Noisi*. Définissez donc pourquoi ce ballet, qui nous a enchanté aux petits Appartemens, n'est pas soutenable à Paris.

Donnez-moi votre main que je la serre,
Adieu.

„ Pardonnez-moi; nous saluerons toujours les premiers
„ & plus bas que jamais; à Dieu ne plaise, que le bonnet
„ rouge me fasse tourner la tête, au point de disputer le
„ Rang aux Princes du Sang: Il suffit à un Gentilhomme
„ d'avoir l'honneur d'être à leurs côtés“.

Voilà ce que disoit en 1651. un homme, qui joignoit de très-grandes qualités à une haute naissance. Voyons comment s'exprime sur le même objet, environ neuf ans plus tard, le Cardinal Mazarin, homme parvenu d'une très-grande médiocrité au faite du Pouvoir.

„ Je ne crois pas que Mr. le Prince (de Condé)
„ prétende, qui je fasse certaines choses, auxquelles je
„ n'ai pas pris garde pendant la Minorité. J'entends,
„ que je veux bien lui donner la main chez moi, mais
„ l'avoir partout ailleurs, comme le Roi l'a ordonné, &
„ c'est à mon instance que Sa Majesté a trouvé bon, que
„ j'en usasse, comme je ferai dans ma maison, quoique
„ Mr. le Cardinal de Richelieu, & même le Cardinal de
„ Lion en usassent autrement avec lui-même & Mr. son
„ Pere. (*Lettre du 9 Novembre, 1659. à Mr. le Tellier.*)

LET-

L E T T R E X X X V .

DU MARQUIS DE CASTRIES.

*(Madame de Pompadour y répond par la
Lettre XL.)*

à Rhimberg, le 19 Octobre, 1760.

C'est avec bien de l'empressement, Madame, que je fais part à toutes les bonnes Françaises des petits avantages des Troupes du Roi. Vous verrez par la relation, que je joins ici, avec quelle valeur & quels succès elles ont combattu celles de Mr. le Prince Héréditaire. Les Brigades d'Auvergne, de Normandie, d'Alsace & de la Tour du Pin, ont soutenu le choc des Hanovriens avec une fermeté incroyable. L'affaire a commencé dès quatre heures du matin. Pendant sa plus grande durée, elle n'a été éclairée que par le feu de la Mousqueterie, qui étoit très-vif, & c'est au point du jour que j'ai vu combien ces Régimens avoient souffert. Les mouvemens, dont cette action a été suivie, ne m'ont permis qu'aujourd'hui d'en rédiger le détail.

Parmi une foule d'Officiers, qui se sont conduits avec la plus grande bravoure, je m'empresse à nommer Mr. le Marquis de Segur, Messieurs de Besenval, de Wurmsér & de

Thiars. Beaucoup d'Officiers de l'Etat-Major ont été blessés ; presque tous ont eu des chevaux tués sous eux. Je nomme encore Messieurs de Rochambaud, de la Tour du Pin, de Pereuse & le Comte de Braniki. Ce jeune Polonois s'est distingué par une valeur & une intelligence, qui me font croire qu'il ne sera pas un homme ordinaire. Au surplus, voilà Wessel parfaitement à couvert. Tout ce qu'il y a de François dans cette Place, a montré pour sa défense un zèle digne de toutes sortes d'éloges. La Garnison n'étoit pas suffisante. Cinq-cens Soldats convalescens, & plus de quatre-cens François, qui n'ont jamais fait le service militaire, ont demandé des armes & montrent la plus grande résolution. Telle est cette bonne & brave Nation, & vous conviendrez, Madame, qu'il y a plus de plaisir que de mérite, à vaincre avec de pareilles Troupes.

Je suis avec respect, &c.

P. S. Mr. le Prince Héréditaire continue sa retraite d'assez bonne grace. Je devois l'attaquer hier au matin. Mais il a profité de la nuit, pour faire repasser le Rhin à son armée, à la réserve de son Arrière-garde, que j'ai fait suivre par Mr. de Chabot & Mr. de Fronzac, J'apprends en cet instant, qu'ils ont fait quelques prisonniers & se sont emparés du Pont de bateaux.

LET-

L E T T R E X X X V I .

DU MARQUIS D'OSSUN, (*) AMBASSADEUR A
MADRID.

(*Madame de Pompadour y répond par la
Lettre XXXIX.*)

à Madrid, le 10 Juin, 1761.

MADAME,

LE Mémoire, que j'ai l'honneur de vous en-
voyer, vous instruira parfaitement de ce
que vous avez désiré de connoître. Il ne man-
que au Traité que d'être signé & ratifié. Cette
importante affaire, que l'on auroit tentée vai-
nement sous Ferdinand VI. qui ne nous aimoit
gueres, ne souffrira aujourd'hui aucune diffi-
culté. Milord Bristol est à ce sujet d'une sé-
curité incroyable Mr. de Sotomajor dit qu'il
n'y a point d'honneur à le tromper. Je n'ai
rien négligé pour faire supprimer la stipulation :
*que nulles autres Puissances, que celles de la Mai-
son de Bourbon, ne pourront être invitées ni admi-
ses à accéder au Traité.* C'est en effet une clau-
se odieuse, qu'on pouvoit énoncer plus décem-
ment, en stipulant : *qu'aucune Puissance ne seroit*
G 5 *invi-*

(*) Nous avons mis : *Beaufort*, par inadvertance en
tête de la Lettre XXXIX. de Madame de Pompadour, &
1760. au lieu de 1761.

invitée ni admise, que du consentement des deux principales Parties contractantes. Pourquoi écarter d'avance, comme des profanes, ceux qui pourroient, par des vues pacifiques, ou d'amitié pour nous, aspirer aux avantages du Pacte de famille? J'ai en vain représenté. On m'allègue des exemples & l'usage, sans me donner des raisons. Cette conduite du Conseil d'Espagne confirme une observation que j'ai souvent eu occasion de faire. C'est qu'il pêche autant par l'attachement trop opiniâtre à des maximes générales & anciennes, que l'on pêche en France par le mépris qu'on fait & des générales & des particulières, & des anciennes & des nouvelles.

Ce Pacte unit à perpétuité les deux Monarchies, sans préjudice de qui que ce soit. Les Anglois n'y sont pas même désignés. Il ne renferme aucune stipulation offensive, & la garantie qu'il contient de la part des deux Souverains, par rapport à leurs Etats respectifs, est absolument indépendante des causes & des événemens de la Guerre présente. Il n'y a point d'article secret dont on puisse s'allarmer. Je m'attends cependant à voir les Anglois furieux, quand ils en auront connoissance, & je ne serois pas surpris, que leur emportement leur fit faire la démarche imprudente de déclarer la Guerre à l'Espagne. Dans ce cas, cette Cour est résolue,

solue
digni

aussi
D'au
tre
l'aut
ce p
terre
qu'il
tom

(En

I
pro
la p
Car
par
ter
me

solue, à se conduire avec toute la fermeté & la dignité convenables.

Les uns disent que le Portugal armera aussitôt en faveur des Anglois contre l'Espagne. D'autres, que cette Puissance se contentera d'être sur la défensive. Il me paroît que l'une & l'autre extrémité sera également fâcheuse pour ce petit Royaume. C'est comme un vase de terre, qui ne peut manquer de se rompre, soit qu'il tombe sur une pierre, soit que la pierre tombe sur lui.

L E T T R E X X X V I I .

DE MONSIEUR DE BUSSY.

(*En réponse à la Lettre XLIX. de Madame de Pompadour.*)

à Londres, le 9 Septembre, 1761.

MADAME LA MARQUISE,

IL est presque impraticable aujourd'hui de me soutenir convenablement dans ce Pays. J'éprouve tous les jours de nouvelles avanies de la part de la populace ; elle a hier rempli mon Carosse d'ordures. Vous concevez combien de pareils procédés sont peu assortis à mon caractère, & je ne me flatte d'y mettre fin, qu'en me retirant.

Les

Les fêtes du Mariage sont d'une magnificence qui ne se sent aucunement des malheurs de la Guerre. La jeune Reine est affable & bonne. Elle paroît se plaire dans ce pays-ci, & je crois qu'elle y réussira. Ce n'est pas une beauté ; mais elle a un ensemble qui plaît, & malgré sa grande jeunesse, on voit déjà qu'elle a beaucoup d'esprit & un esprit cultivé. Si vous faites usage de tout ce que j'ai l'honneur de vous mander-là, Madame la Marquise, je vous supplie de ne pas laisser entrevoir, que c'est par moi que vous le sçavez. Conservez-moi vos bontés & votre protection, & croyez que personne en France ne vous est plus dévoué que moi.

Je suis avec un profond Respect, &c.

Notamanus.

•••••

NB. C'est probablement là un surnom, ou le nom d'une Terre de Mr. de Bussy, car le contenu de cette Lettre, & la réponse de Madame de Pompadour, ne permettent pas de douter, qu'il ne l'ait écrite. Comme le style en est un peu négligé, nous nous serions dispensés de la comprendre dans cette Collection, si elle n'avoit eu quelque rapport aux Affaires publiques.

LET-

L E T T R E X X X V I I I .

DE MONSIEUR BERRIER, MINISTRE DE LA MARINE.

*(Madame de Pompadour y répond par le
No. XLVI.)*

Versailles , le 2 Décembre, 1761.

MADAME,

C E que vous avez prévu est arrivé. Tous les Ordres du Royaume s'empressent à suivre l'exemple des Etats de Languedoc. Ce zele, qui honore la Nation, se communique aux simples Particuliers. Les Sieurs de Montmartel, de la Borde, & six autres Financiers, viennent de m'apporter leur soumission pour un Vaisseau de quatre-vingt Canons. Je suis sûr, que l'énumération de tous les Corps, qui ont pris des résolutions semblables, ne vous ennuyera pas. Les Compagnies des Receveurs généraux, des Fermiers généraux, des Payeurs de Rentes, les six Corps des Marchands de Paris, la Ville de Paris elle-même, les Etats de Bourgogne, les Administrateurs des Postes de France, la Chambre de Commerce de Marseille, les Etats de Bretagne, le Clergé, ont fait successivement des soumissions, pour donner chacun au Roi un Vaisseau de ligne, d'une force proportionnée à leurs facultés. Je
m'at-

m'attends encore à des actes de Patriotisme, analogues à ceux-ci. La Province de Languedoc s'est distinguée plusieurs fois, en donnant de pareils exemples. Il y a quinze ans qu'elle leva à ses frais le Régiment de Septimanie. Elle le donna au Roi & continue encore à l'entretenir. Cette marque sensible & touchante de l'affection des Peuples pour leur Souverain, ces témoignages de leur patriotisme, & de l'intérêt qu'ils prennent à la chose publique, prouvent en même tems, combien ce Royaume a de ressources, & combien l'union des sujets, & leur amour pour leur Maître est puissant, même après de grands revers. Il y a des personnages mécontents & chagrins, qui s'impatientent de tout. Ils disent, que ces résolutions prises par les Compagnies de Finance, ne prouvent rien, si ce n'est que des Particuliers obscurs ont acquis des fortunes scandaleuses. J'accorderai tout ce qu'on voudra. Mais je resterai persuadé que ce n'est qu'un sentiment très-louable, qui a pu leur suggérer ces actes de Citoyens, qu'il y a toujours dans le cœur du François une étincelle d'amour pour son Pays, qui ne s'éteint jamais, & qui l'embrase tout entier, pour peu qu'on l'excite à propos. Si quelqu'un répond, que tout ceci est l'ouvrage de la vanité, j'aurai pitié de cet infortuné, qui ne croit plus qu'il y ait des vertus dans le monde.

Je

rer d
rite
lui.
Frég
avec
dé d
m'éd
qui
tanc
tenu
ne
niste
nois

Vou
son
est
de
ren
leu
aff

Je me ferai un plaisir, Madame, de procurer de l'avancement à Mr. de Courval, qui mérite en effet tout le bien qu'on vous a dit de lui. Il est impossible de le faire Capitaine de Frégate, au préjudice de ses Anciens. Mais avec l'ardeur & les talens qu'il a, je suis persuadé qu'il me fournira dans peu une occasion de m'écarter des règles en sa faveur. C'est la vôtre, qui me soutient dans un poste, que des circonstances malheureuses rendent très-délicat. Continuez-moi vos bontés, Madame la Marquise, ne vous laissez point prévenir par mes antagonistes, & soyez persuadée de toute ma reconnaissance.

Je joins ici le bulletin de l'Assemblée d'hier. Vous y verrez, Madame, que tous les Prélats sont bons François, à l'exception d'un seul, qui est bon Jésuite. Il paroît, que le grand crime de ces Religieux est leur grand pouvoir. Il les rend en effet criminels. Il est une violation de leurs vœux. Par la tournure que prend cette affaire, j'ai bien peur, que mort ne s'ensuive.

LET-

Je

L E T T R E X X X I X .

DE LA MARECHALE DE BROGLIO.

*(Madame de Pompadour y répond par la
Lettre L.)*

Paris, le 25 Decembre, 1761.

Je ne vois que vous, Madame, qui soyiez sans passion, dans la malheureuse affaire que Mr. le Maréchal s'est attirée par un excès de Patriotisme. Il n'y a donc que vous qui puissiez réconcilier deux hommes, qui sont Citoyens l'un & l'autre, qui ne sont pas faits pour se haïr, & qui ne sont divisés aujourd'hui, que parceque l'un & l'autre a pour le bien public une passion peut-être aveugle. Mr. le Maréchal, chagrin des bruits fâcheux qui remplissent Paris, plus affligé encore du peu de succès de la Campagne dernière, a, dans un emportement de zèle, rédigé un précis des Opérations, qui ont précédé l'échec du 16 Juillet. On a voulu trouver dans ce simple Exposé des faits, des insinuations peu avantageuses à M. le Prince de Soubise. Celui-ci replique, & sa défense seroit admirable, s'il étoit attaqué. Il produit une Lettre, dans laquelle Mr. le Maréchal mande à M. le Prince de Condé : *de lui envoyer deux Brigades d'Infanterie, pour assurer sa retraite, & de se retirer avec*
le

le reste. Voilà qui est précis : mais encore une fois, c'est par un mal-entendu que M. le Prince de Soubise croit être compromis. Il est donc inouï que l'on décide aussi légèrement qu'on veut le faire, que M. le Maréchal a fait une démarche inconsidérée, en entamant par écrit un procès de cette espece, & qu'on parle de l'exiler, ainsi que son Frere, en les privant tous deux de leurs Commandemens. C'est prononcer d'après des interprétations bien vagues & bien hasardées. C'est comme si j'ajoutois quelque foi à ces contes de Caillettes, suivant lesquelles la disgrâce de mon mari n'a d'autre cause, que le projet que vous, Madame, & Madame la Princesse de M. . . . avez formé de renouveler la Charge de Connétable en faveur de M. le Prince de Soubise. On ajoute que vous ne pouviez y parvenir qu'au moyen d'un échec considérable, qu'auroit reçu M. le Maréchal, & que ce beau plan a empêché le Prince de le joindre à Fillinghausen; de sorte, qu'accablé par le nombre, il a été forcé à une retraite pénible & malheureuse, tandis qu'il avoit cru marcher à la victoire; que, malgré cette trahison, vous n'avez pu réussir, parceque le Roi, qui connoît le danger d'avoir un Officier aussi puissant, n'a jamais voulu en entendre parler. Voilà des bavardages, que je rends comme je les ai reçus, pour vous montrer le peu de cas que je fais de tout ce qui n'est

T. II. 2^e P.

H

ni

ni vrai, ni vraisemblable. Faites de même, Madame, & employez votre crédit à assoupir une affaire qui n'auroit jamais dû être agitée. M. le Maréchal ignore la démarche que je fais ; je desiré qu'il n'en soit jamais instruit. Quels que soient les motifs qui me l'ont dictée, il ne me la pardonneroit pas.

L E T T R E X L.

DU BARON DE BRETEUIL.

*(Madame de Pompadour y répond par la
Lettre LIV.)*

Petersbourg , le 24 Mai , 1762.

MADAME ,

LA mort d'Elisabeth a en effet occasionné une grande révolution dans les affaires. Son Successeur, malgré ses protestations de persister dans l'ancien Systême, affecte de se conduire par des principes entierement contraires à ceux de cette Princesse, & vous êtes sans doute instruite de sa défection. La suite de ses opérations est analogue à cette démarche. Les Ministres de ce Prince m'assurent , que son Traité de Paix avec le Roi de Prusse ne contient aucune stipulation préjudiciable à un tiers. Mais je sçais, à n'en pouvoir douter, qu'il a promis de donner à
Sa

Sa Majesté Prussienne un Corps de vingt mille hommes, pour la garantie de ses Etats. Ces Ministres disent eux-mêmes, tout bas, que l'enthousiasme de leur Maître pour ce Prince est trop violent, pour pouvoir durer; mais que tous ceux qui composent ses Conseils, ont été forcés de céder à son impétuosité. Ils tâchent cependant, tout en suivant le torrent de ses passions, d'agir systématiquement, autant qu'il sera possible. Comme il nous déteste, & qu'il ne peut souffrir les Suédois, je sçais qu'ils méditent de former un Congrès, pour rétablir sous sa médiation les affaires d'Allemagne. La Suède s'est mise, par sa défection, dans le cas de ne pouvoir s'opposer efficacement à ce projet, que nous devons nous-mêmes empêcher, autant que nous le pourrons, pour éviter de perdre le peu de crédit qui nous reste en Allemagne. Ce Prince, toujours violent dans ses projets & sa conduite, publie hautement qu'il va se mettre à la tête des Troupes, qu'il veut employer contre le Dannemarc, & il a invité par un Mémoire tous les Ministres étrangers, qui sont à la Cour, à l'accompagner dans ses Etats d'Allemagne. Il ne porte que l'uniforme Prussien; la plupart des personnes disgraciées sous les Regnes précédens sont rappelées. Dans le nombre il en est dont le retour ne peut nous être indifférent. Ce sont Messieurs Biron; quelques-uns disent qu'ils jouiront de la plus grande sa-

veur. D'autres assurent que le nouvel Empereur veut uniquement tirer du Pere une renonciation aux Duchés de Courlande & de Semigalle, pour en procurer ensuite l'investiture à son parent, le Prince George de Holstein. De façon ou d'autre il me semble qu'on médite quelque projet défavorable au jeune Prince de Saxe, qui regne actuellement en Courlande. Mais il est adoré de ses nouveaux sujets, & l'on dit que la Noblesse, lassé du Gouvernement de ses Prédécesseurs, se portera à toutes sortes d'extrémités, plutôt que de le perdre.

Le Portrait de la Czarine n'est point encore fini. Dès que le peintre me l'aura livré, je l'enverrai en France par le premier Vaisseau, qui s'y rendra, ou qui fera voile vers la Hollande. Je ne sçais par qui cette Princesse a sçu que je tenois faire son portrait. Quelqu'un m'a dit de la part, à cette occasion, des choses extrêmement honnêtes. Elle aime véritablement la Nation, & je suis persuadé que si jamais les circonstances le lui permettent, elle en donnera des preuves. Elle a aussi des qualités qui doivent lui concilier l'estime & l'attachement des François.

Le Trafiquant Renaud a dû vous remettre les Zibelines, que vous avez désirées, Madame la Marquise. Je souhaite, que vous en soyez contente. Vous recevrez incessamment les peaux de moutons de Sibérie, dont vous voulez faire
faire

faire un tapis de pied. Vous ne m'en avez pas fixé la quantité ; mais je ne puis croire que ce soit pour votre Sallon, & je n'ai envoyé que de quoi garnir un petit Cabinet.

L E T T R E X L I.

DU MARECHAL, PRINCE DE SOUBISE.

(En réponse à la Lettre LVIII. de Madame de Pompadour.)

Au Camp de Landwerhagen, le 15 Juillet, 1762.

L'amitié qui nous unit, Madame, me fait garder le silence sur la tournure un peu singulière de votre dernière Lettre, & j'attribue à votre Patriotisme des expressions, que je trouveroïis fort déplacées de la part de toute autre. J'y suis d'autant plus disposé, qu'une foule de petits succès particuliers rendent aux armes du Roi ce qu'elles ont perdu à Wilhelmsthal, & doivent nous consoler de cet échec. Il a d'ailleurs été bien moindre que des mal-intentionnés ne le publient. Le Corps détaché pour éclairer les ennemis, a fait, sous l'Officier général qui le commandoit, plusieurs charges très-vives, où la Cavalerie a fait des merveilles, & ses succès n'auroient rien laissé à désirer, si la gauche avoit été conduite avec la même prudence,

dence, car la bravoure n'a pas été moindre. Je joins ici le détail des avantages consécutifs que nous avons remportés depuis cette affaire. Vous y verrez que la reddition de Marpurg ne nous a coûté qu'une demie-douzaine de bombes. Je réponds que Cassel tiendra encore au moins quatre mois, quelle que soit l'issue des opérations actuelles. Ainsi, Madame, jusqu'alors, que vos oisifs de Cour nous fassent grace de leurs inquiétudes. Quant aux larmoyans Vieillards, qui comparent avec tant d'amertume le regne de Louis XIV. avec celui-ci, qu'ils fassent en même tems attention au repos intérieur, dont la France a joui depuis le dernier Roi. A peine l'ennemi a-t-il mis le pied sur nos frontieres. De toute cette guerre il n'en a point approché. Mais tous ces heureux faïnéans traitent les Rois comme les Sauvages traitent le soleil. Ils ne font pas attention qu'il les éclaire & les échauffe pendant des années. Ils ne lui en savent aucun gré. Vient-il à s'éclipser un moment? Ils l'accablent d'injures & l'insultent par leurs cris.

Il faut rendre en effet justice à Milord Granby. C'est un Officier rempli d'intelligence & de courage. Mais il a présentement en tête quelqu'un, dont je ne fais guères moins de cas: C'est Mr. de Guerchi, dont les manœuvres l'obligent à se tenir sur la rive gauche de l'Eder.

Un

Un Courier , qui est passé ce matin dans les environs , y a répandu la nouvelle d'une étrange Révolution , arrivée en Russie. (*) Il est bien à desirer, qu'elle se confirme, car l'Impératrice est bonne Françoisse, & je suis persuadé qu'elle tiendra une conduite toute opposée à celle de Pierre III. Nous aurons des notions un peu plus claires sur cet événement avant peu, & j'aurai l'honneur de vous en faire part.

(*) De cette Révolution on trouve un précis écrit par un Officier allemand , qui en étoit témoin oculaire, dans un Livre: intitulé : *Anecdotes Russes, ou Lettres d'un Officier allemand, à un Gentilhomme Livonien*, écrites à Petersbourg en 1762.

L E T T R E X L I I.

DE MADAME L'ABESSE DE CHELLES.

(En réponse à la Lettre L X I. de Madame de Pompadour.)

à Chelles , le 25 Août , 1762.

MADAME ,

Nous avons reçu les ordres de Sa Majesté, pour demander à Dieu qu'il répande ses bénédictions sur ce malheureux Royaume , & qu'il daigne nous donner une Paix durable. Nous sommes fort aises , en remplissant les volontés

H 4

de

de notre bon Roi, de faire une chose qui vous soit agréable. Nous adresserons nos vœux au Ciel pour ce Maître chéri, & pour tous les Sujets, parmi lesquels, Madame, vous ne pouvez manquer d'être comprise. Vous enviez la tranquillité de notre sort. J'avoue qu'il est le plus heureux du monde, quand nous y sommes appelées. Sans cela le Cloître est un enfer. Mais j'ai la consolation de voir, que parmi toutes nos Sœurs, il n'en est pas une, qui n'ait eu la vocation de son état, & qui n'en soit tous les jours plus satisfaite. Ne repoussez pas la voix qui vous appelle, Madame; j'ai comme vous été livrée long-tems aux irrésolutions. La grace enfin l'a emporté, & c'est du moment que j'ai fait profession, que je date les jours de mon bonheur. Nous comptions, hier, mes Sœurs & moi, toutes les personnes qui ont renoncé aux grandeurs mondaines, pour suivre les voies de la Religion. Le nombre en est plus grand qu'on ne s'imagine. Nous nous sommes rappelées surtout la Sœur Louise-Françoise de *la Miséricorde*. (*) C'est dans cette sainte retraite qu'elle vint, il y a environ cent ans, cacher les tourmens, que Madame de Montespan fit éprouver à son ame tendre & sensible. C'est ici qu'elle se prépara, dans l'a-

mer-

(*) Louise Françoise de la Baume le Blanc, Duchesse de la Vallière.

merveille & la douleur, aux austérités de la Règle, qu'elle embrassa depuis, & qui fit son bonheur. Cette maison la vit partir avec regret; mais une ancienne tradition y perpétue le souvenir de ses vertus; & nous savons que, du moment qu'elle fut Carmelite, elle aimait son Dieu avec plus de ferveur, & d'un amour plus vif, qu'elle n'avoit auparavant aimé ses Créatures. Nous conservons plusieurs de ses Lettres, écrites à nos Mères. On n'éprouve, en les lisant, que des sentimens d'unction, de paix & de vertu.

L E T T R E X L I I I .

DE M. J. J. ROUSSEAU DE GENEVE.

(Voyez la Lettre LXVII. de Madame de Pompadour.)

Paris, le 28 Août, 1762.

MADAME,

J'ai cru un moment que c'étoit par erreur, que votre Commissaire vouloit me remettre cent Louis pour des copies, qui sont payées avec douze Francs. Il m'a détrompé. Souffrez, Madame, que je vous détrompe à mon tour. Mes épargnes m'ont mis en état de me

H 5

faire

faire un revenu (non viager) de cinq-cens quarante Livres, toute déduction faite. C'est déjà beaucoup au delà du nécessaire. Mais mon travail me procure encore annuellement une somme à peu près égale. J'ai donc un superflu considérable, je l'emploie de mon mieux, quoique je ne fasse gueres d'aumônes. Si, contre toute apparence, l'âge ou les infirmités rendoient un jour mes revenus insuffisans, j'ai un ami.

Pardonnez moi ces détails peu intéressans, Madame. J'ai cru les devoir à la *charité* que vous avez voulu exercer envers moi.

Je suis, &c.

J. J. Rousseau.

LETTRE XLIV.

DE LA COMTESSE DE BASCHI.

(*En réponse à la Lettre LXVIII. de Madame de Pompadour.*)

Paris, le 12.... 1762.

Je passe condamnation sur Monseigneur votre Frere, ma bonne amie; & vous ne m'en entendrez plus parler, à moins qu'il ne vienne encore me conter piteusement ses griefs contre vous; car je suis sa confidente. Il me fait
pitié,

pitie, & je suis trop bonne, pour l'éconduire sans quelques mots de consolation. Otez lui son air capable & suffisant, sa vanité, son ignorance, & c'est un homme tout comme un autre. Mais j'ai bien peur qu'il ne persiste dans son impénitence.

Dieu veuille que nous ayions la Paix, ma chere Marquise, & que ce Duc de B... soit bien traitable. L'horrible chose que la Guerre. On dit que celle des deux Nations, qui a fait le plus heureusement la Guerre, n'en est pas moins ruinée pour toujours. Quant à l'autre.... tant de ravages, tant de sang, & nul avantage réel pour personne, cela fait frissonner. Nos généreux Défenseurs combattent, tandis que nous, au sein de Paris, nous vivons oisivement, nous allons à la Comédie, au Boulevard, aux Thuilleries; nous faisons de jolis soupers, & ne connoissons tout ce qu'ils souffrent, que par des relations. Cependant ils périssent, ces bons & braves Citoyens. La Paix renaît au prix de leur sang. Nous en jouissons, tandis qu'eux, dont la valeur nous la procure, n'en peuvent plus recueillir les avantages. Comme j'aime à écouter un vieux Militaire, qui me conte ses Campagnes! Je ne conçois pas qu'il puisse ennuyer; & s'il ennuye, je veux du moins qu'on le paye d'une partie de ses souffrances, en l'écoutant d'un air d'intérêt,

térêt, & en lui accordant la récompense la plus digne de la valeur guerrière, l'admiration. Ce bon Chevalier de...., qu'on trouve si ennuyeux, eh bien, il m'amuse, il peut conter autant qu'il lui plaira, sans jamais me faire bâiller. Il m'a dit hier des choses charmantes, mais je ne les ai sçues, qu'après avoir écouté bien en détail tout le Siège de Mahon. Or voici ce qu'il m'apporte d'Amiens en poste. Il y a beaucoup vu Gresset, Il en est enchanté. C'est toujours un de nos plus jolis versificateurs. Il n'est pas si désœuvré dans sa retraite, que nous pourrions bien l'imaginer. Il a fait deux nouveaux Chants au Ver-vert. Le Chevalier, qui en a entendu la lecture, en a retenu plusieurs tirades, qu'il m'a répétées. Rien de si ingénieux. Tenez, il faut que je vous en donne un échantillon. Il peint l'ouvroit des Nonnes, où Ver-vert est apporté.

*L'une découpe un Agnus en losange,
Ou met du rouge à quelque Bienheureux:
L'autre bichonne une Vierge aux yeux bleus,
On passe au fer le toupet d'un Arcange.
Ver-vert paroît, &c.*

Peut-on rien de plus joli ? Eh bien, après demain je vous en dirai cent vers, comme ceux-là. Quel dommage que l'Auteur ne veuille pas publier ce joli Poème. Point de lamentations
sur

sur
avou
que
foul
les g
d'hu
pou
cette
jam
quo
leme
mèn

son
que
qu'd
lui c
que
s'éto
tout
par
pou
du
bien
que
sév
ver
Ai
ble

sur la décadence du goût, ma bonne amie ; nous avons toujours des Poètes charmans. Mais c'est que l'abondance nous fait paroître pauvres. La foule des bons Ecrivains est si grande dans tous les genres , que l'on remarque à peine aujourd'hui ceux, qui dans d'autres tems auroient passé pour des prodiges. Je vous remercie bien de cette Allégorie charmante de Voltaire. Il n'a jamais été plus aimable ; mais dites-moi pourquoi ces deux noms Visigots de Macare & Théleme ? Laujon dit que c'est du grec. Grec lui-même.

J'ai été toute saisie, en apprenant l'emprisonnement de M. de Lally. Il y a trois jours que je l'ai vu ; il plaisantoit lui-même sur ce qu'on lui impute. On dit qu'il dépendoit de lui de fuir ; qu'il n'a pas voulu. Il me semble, que c'est déjà un préjugé en sa faveur. On s'étonne de ce que cette affaire n'est pas portée tout simplement à un Conseil de Guerre ; car parmi les crimes, dont on l'accuse, ceux qui pourroient être punis capitalement, ne sont pas du ressort du Parlement. Cependant on augure bien de cette transgression des formes. On dit que l'accusé, qui ne pouvoit attendre que de la sévérité de la part d'un Conseil de Guerre, éprouvera plus d'indulgence de la part du Parlement. Ainsi, ma chere Marquise, toujours des coupables, toujours des crimes dans cet Univers ! Quand j'étois

j'étois jeune , on ne parloit comme aujourd'hui que de réforme ; j'avois la tête remplie d'idées de perfection ; je croyois que tout alloit devenir juste , qu'il n'y auroit plus de guerre , plus de procès , plus de révolutions , plus rien à faire que de s'amuser & s'aimer ; mais je vois bien que c'est tout comme alors , & qu'un tems ne vaut pas mieux que l'autre. Adieu, mon amie, je deviens bien raisonneuse.

L E T T R E X L V .

DU DUC DE CHOISEUL.

(*Madame de Pompadour y répond par la Lettre LIX.*)

Paris, le 4 Septembre, 1762.

MADAME,

Notre ami est parti ce matin , avec toute la pompe ambassadoriale , & je vous réponds qu'il soutiendra son caractère encore mieux par sa conduite que par sa magnificence. Les Anglois , pour cette fois , sont vraiment las de la Guerre , & c'est ce qui lui procurera de grandes facilités dans sa Négociation. Mais nous n'aurons pas si bon marché du Roi de Prusse , que j'avois cru d'abord. La révolution de Petersbourg

bourg nous annonçoit un changement total dans le Systême de cette Puissance. Nous sommes bien détrompés par une déclaration, suivant laquelle la Czarine ne veut point se mêler de la Guerre, si elle n'y est forcée. Elle ajoute, qu'elle emploiera avec joie ses bons offices auprès de toutes les Puissances belligérantes, pour les porter à une pacification équitable. Je conçois que cette Princesse ne peut s'affermir, qu'au milieu du calme & de la paix, sur un Trône acquis d'une manière aussi périlleuse. Mais nous n'en sommes pas moins déterminés à rejeter ses bons offices. Elle nous fait une infinité de petites chicanes sur le titre de Majesté *Impériale*, & quoique ces miseres-là ne méritent pas d'arrêter les affaires de quelque importance, cependant nous devons cesser d'être si faciles, dès que les autres en font des Affaires d'Etat, ou les demandent avec trop de hauteur, & refusent opiniâtrément de se conformer à ce qui s'est pratiqué antérieurement. Cette minutie ne mérite réellement pas toute l'attention que vous y donnez. Je vous dirai cependant, puisque vous le voulez, qu'il y a dans le monde dix à douze Empereurs. Celui de Turquie, & c'est, à mon avis, le seul qui puisse sensément prendre ce titre, celui d'Allemagne, celui du Mogol, celui de Maroc, celui de Russie, celui de la Chine, celui du Japon, celui de Siam, celui de Perse, celui des Abyssins, celui de Mono-

Monomotapa ; & peut-être plusieurs autres, qui ne méritent pas l'honneur d'être nommés. Les uns ont un Empire grand comme l'Isle de France; les autres ont pour sujets des êtres peu différens de votre Orang-Outang. Ceux-ci jouissent, comme Empereurs, d'environ cinq-cens écus, que leur payent annuellement d'infortunés Hébreux, pour être tolérés, & du reste leur empire n'a pas un pouce d'étendue. C'eux-là sont réellement plus puissans : mais ils n'en ont pas plus de droits que vous, ni moi, ni tous les autres, à un Titre, dont les Romains décoroient les Généraux de leurs Armées ; à un Titre, qui n'est plus qu'une chimere, puisque le pouvoir, auquel il étoit joint, n'existe plus. Sous ce point de vue, nous n'avons pas fait de grandes difficultés de l'accorder à la Russie, quand elle l'a demandé, & nous le distinguons si peu de celui de Roi ou de Czar, que nous le donnerons, aussi aisément que le Titre de Kan ou de Sophi, au premier Roi qui en voudra, pourvu qu'il nous accorde les Réversales, que les Russes n'ont jamais refusé de nous donner avant cette Epoque, & qui assureroient à jamais notre possession, quand même elle seroit moins bien constatée. Aujourd'hui cette Puissance nous demande de nouvelles formules, inconnues chez nous. On veut que toutes les adresses portent : à *Sa Majesté*

Impé-

Imp
Ma
les
je v
de
pro
fusé
No
côt
cul
fait

qué
les
je p
rép
ni l
rest
être
dan
bien

ref
ten

Impériale de toutes les Russies, au lieu de : *Sa Majesté l'Empereur*, ou *l'Impératrice de toutes les Russies*. Nous y aurions consenti sans peine, je vous proteste, malgré la petite incommodité de changer sans cesse, & quoique le changement proposé ne soit pas trop François; mais on a refusé de nous donner l'acte d'usage en pareil cas. Nous nous sommes également obstinés de notre côté, & vous verrez peut-être qu'une petite difficulté de Cérémonial, brouillera deux Puissances faites pour être toujours unies.

Vous imaginez bien que je n'ai pas manqué hier d'aller voir *Hercule mourant*. Malgré les Ballets, qui sont d'une exécution admirable, je persiste dans l'idée que m'en ont donnée les répétitions. C'est qu'on ne peut y reconnoître ni Marmontel, ni Dauvergne. Il ne m'en est resté qu'une plaisanterie, que vous aimerez peut-être. Au moment où Hercule expiroit, Madame la Comtesse d'Egmont s'est écriée : *Il est bien mort*.

Adieu, Madame, vous connoissez mon respect; & vous voyez comme j'aime à m'entretenir avec vous de tout ce que je sçais.

L E T T R E X L V I .

DU DUC DE NIVERNOIS.

*(Madame de Pompadour y répond par la
Lettre LXII.)*

Londres, le 15 Septembre, 1762.

J'ai l'honneur de vous écrire, Madame, encore un peu étourdi du bateau, car il n'y a que trois jours que je suis arrivé, après beaucoup de petites avanies. La plus aimable est celle que j'ai éprouvée de la part de l'hôte, qui m'a hébergé à Cantorbery. J'avois peu de monde avec moi, cependant ce galant-homme prit cinquante Guinées pour mon souper. Tout étoit fort bien jusques-là, & ce n'étoit qu'un acte d'hostilité, autorisé par la Guerre, qui dure encore. J'étois battu. Je ne disois mot. Mais le vainqueur a fait trophée de sa victoire. Alors j'ai trouvé des défenseurs. Tous les Anglois ont désapprouvé sa conduite. La Noblesse du Canton m'a fait prier de me pourvoir en restitution. Sur mon refus elle a pris la résolution formelle, de ne plus tenir ses Sessions, comme elle a fait jusqu'ici, chez cet homme. Je suis trop vengé, car il est ruiné, si je n'y mets ordre.

La mer, les fatigues, le travail forcé, m'ont rendu tout vaporeux pendant la route. J'avois presque

presque perdu l'usage de mes yeux. Mais depuis mon arrivée ici je me trouve mieux ; & puisque vous voulez absolument des nouvelles de mes nerfs, je vous dirai qu'ils n'ont jamais été si traitables. Fasse le Ciel que j'en puisse dire autant des gens de ce pays-ci ! Au reste , le début est brillant. La Nation me comble d'honnêtetés : je veux dire, la partie sensée de la Nation. Je ne sçaurois trop me louer de l'accueil que m'a fait le Roi. J'ai voulu moi-même déposer vos offrandes aux pieds de la Divinité tutélaire & pacifique, dont nous attendons notre salut. Cette grande Personne a paru très flatté de votre attention & je vous porte les remerciemens qu'elle m'a chargé de vous faire. Je crois que si elle continue à protéger nos bonnes intentions avec la même vivacité, je ne partirai pas d'ici sans avoir rempli ma mission avec quelque succès. Elle entend très-bien les affaires, & je trouve presque autant de plaisir à en parler avec elle, qu'avec une autre Dame, qui joint à ce mérite des qualités, qui m'avoient paru long-tems bien peu faites pour y être unies, mais....

*Le Donne son venute in eccellenza
Di ciascun'arte, ove hanno posto cura.*

J'espère que la victoire de Joannesberg pourra contribuer à lever quelques difficultés. J'ai appris cette bonne nouvelle à mon arrivée

ici. J'ai vu avec un plaisir infini combien tous les gens que j'aime le plus ont été brillans. Le trait de M. de Conflans est unique & lui fait bien de l'honneur. Je suis sûr que vous avez dit encore une fois : Ce ne sont pas les mêmes hommes qui jouent la Comédie & ont des petites Maisons.

L E T T R E X L V I I .

D U C O M T E D ' A F R I .

à la Haye, le 10 Octobre, 1762.

MADAME,

U Ne petite aventure, comme il nous en arrive trente dans l'année, vous attire une importunité de ma part. Ce matin on fait entrer chez moi un jeune homme de bonne mine, très-simplement vêtu. Une femme d'environ dix-huit ans, & qui sembloit accablée de lassitude, s'appuyoit sur lui d'un bras & portoit un enfant sur l'autre. C'est elle qui vous porte cette Lettre. Faites-la entrer, & dites-moi si elle n'est pas intéressante. Nous sommes François, me dit le jeune homme : nous voudrions retourner dans notre patrie ; mais ce n'est que par la protection. . . . Il ne put achever, tant son embaras devint grand. Je vais vous dire notre histoire,

re, me dit la jeune Femme, les yeux baissés, en rougissant un peu & avec de petites graces, qui me prévinrent d'avance, que leur faute étoit de la nature de celles que je suis trop porté peut-être à excuser. Voyons, Madame, si je vous rendrai le désordre aimable de sa narration. „Il y a deux ans... Il n'en avoit que vingt alors, „ & l'on est bien jeune à vingt ans... Il étoit „ Soldat; il avoit eu la permission de venir passer „ six mois chez nous, à cause d'une blessure. „ Il venoit travailler, comme garçon Menuisier, „ dans la boutique de mon pere. Il est très- „ habile, & mon pere disoit toujours : *Je prendrois ce garçon-là pour mon gendre si je n'étois pas si riche.* Enfin, j'entendois tout le monde „ en dire du bien, & puis les soirs nous chantonions ensemble, pendant que je filois; il nous „ contoit aussi la prise du Port-Mahon & la „ guerre contre les Hanovriens. Il y a été blessé trois fois... Je voyois bien qu'il avoit de „ l'amitié pour moi, & j'en pris pour lui... „ Monseigneur, vous sçavez... Il faut tout „ dire à Monseigneur, n'est-ce pas, mon ami... „ Monseigneur, il nous arriva un accident... „ Imaginez-vous, Madame la Marquise, un regard jetté sur l'enfant, & dans ce regard tout ce qu'il y a de plus comique & de plus touchant à la fois, & vous sçavez la valeur de cet accident. „ Je craignois tant mon pere! je forçai mon

„ ami à fuir. Il ne vouloit pas; & moi-même,
„ par réflexion, je ne voulois pas non plus en
„ faire un Déserteur. Je m'enfuis toute seule,
„ en lui écrivant que j'allois mourir. Je voya-
„ geai long-tems, & un soir, comme j'allois tou-
„ cher la frontiere, il me joignit : je tremblois
„ de joie & de frayeur. Enfin nous sortîmes
„ heureusement du pays. Il fut le premier à
„ chercher un Prêtre; nous sommes actuellement
„ mariés, & voici notre enfant. . . . Nous avons
„ jusqu'aujourd'hui vécu de notre travail. Nous
„ avons vu bien des Pays. Mais qu'ils sont dif-
„ férens de la France ! Que nous serions heu-
„ reux si nous pouvions y rentrer. . . ! Mais, il
„ faut obtenir du Roi la grace de mon mari.“...
„ Et de ton pere la tienne,“ interrompit le jeune
Déserteur. D'où êtes-vous ? „ Monseigneur, elle
„ est fille d'un Menuisier de Meudon, & mon
„ Pere est un des Jardiniers de Madame la Mar-
„ quise à Bellevue.“ Voilà un nouveau motif
de m'intéresser à eux ; sur le champ j'écris,
mais je n'ai foi qu'en vous, Madame. Fai-
tes la paix de cette jolie enfant avec son pere.
Et moi, j'espere, qu'en faveur des trois blessures,
je ferai celle de son mari avec le Roi. Et com-
ment voyagez-vous, mes amis ? „ Monseigneur,
„ il porte notre enfant sur son bras.“ „ Mon-
„ seigneur, elle va à pied.“ Quoi, si délicate
& si loin ? „ Ah ! si vous sçaviez ce qu'elle a déjà
„ souff-

„ souffert ! “... Et lui donc ? vous ne sçauriez
„ vous imaginer !....“ Je ne suis pas riche, mes
enfans, cependant je vous ferai cheminer plus
commodément. Où attendrez-vous votre grace ?
„ En Suisse, Monseigneur, parceque mon Ré-
„ giment est à Besançon.“ En Suisse ! allez
loger dans le vieux Château de Wallentshal, chez
mes bons & anciens parens. Dites-leur que vous
m'avez vu. ... Vous pouvez imaginer que j'étois
extrêmement ému ; sans enfantillage cependant,
& j'en étois tout fier. Mais ce couple intéres-
sant étoit tout attendri. Ce sont deux belles
ames, dans cette Classe, je vous proteste. On
me prit les mains : on me les pressa. „ Mon-
„ sieur, que de bontés ! nous donnerions notre
„ vie pour vous.“ Rien, mes amis, rien. ...
Alors, par je ne sçais quel hazard, l'enfant me
caressa avec ses petites mains. Je suis vieux, mais
sensible comme à quinze ans. Aussi-tôt la d'igue
se rompit. Je fus contraint de leur tourner brus-
quement le dos, en leur balbutiant de s'en aller ;
& ils m'auront pris pour un insensé, ou, s'ils
ont vu mon trouble, pour un enfant, car, en
vérité, toutes ces puérilités ne sont pas d'un
homme.

Croiriez-vous, Madame la Marquise, qu'on
voit avec peine dans ce pays-ci les approches de
la Paix. Il étoit si commode pour les honnêtes
Hollandois, de faire tout le Commerce de l'Eur-

rope sans inquiétude, tandis que les autres Nations s'égorgeoient ! Dieu veuille que cette Paix soit de durée. Je souhaite de me tromper ; mais je m'attends à voir recommencer la Guerre dans deux ou trois ans d'ici.

L E T T R E XLVIII.

DE MONSIEUR D'ALEMBERT.

(A laquelle Madame de Pompadour répond par la Lettre LXXV.)

MADAME,

J E sçais que vous avez été informée des offres, que l'Impératrice de Russie a bien voulu me faire. On m'a dit encore au *Temple*, que vous vous intéressiez à la résolution que je prendrois. Elle m'a été dictée par ma mauvaise santé, & par la médiocre opinion que j'ai de mes talens, pour être l'Instituteur d'un grand Prince. Je suis flatté de l'honneur que l'Impératrice m'a fait, en jettant les yeux sur moi. Je me croirois heureux de contribuer en quelque chose au bonheur d'une Nation qui a tant d'influence aujourd'hui sur les affaires de l'Europe, en rendant son Souverain juste, pacifique, modéré ; en lui apprenant à respecter la foi des Traités, les droits sacrés de ses sujets, à se contenter de ses possessions, sans envahir celles d'autrui, quelque avantage & quelque facilité qu'il

qu'il y trouvât ; à ne point manquer de fidélité à un Allié utile & loyal ; à ne point opprimer le plus foible , avec le secours du plus fort ; à ne point abuser d'une médiation frauduleuse pour dépouiller un vaincu de concert avec le vainqueur , à ne point se prévaloir de ces prétentions illusoires ou surannées , qui ne manquent jamais aux ambitieux ; à respecter la foi jurée au malheureux ; à ne point violer par des Arrêts iniques la sainteté des Tribunaux ; à ne point exciter par une avidité démesurée la jalousie de ses voisins ; à ne pas.... Enfin, Madame la Marquise , je vois parfaitement bien d'ici , tout ce qu'il faudroit lui apprendre ; mais je serois peut-être bien embarrassé s'il s'agissoit de mettre la main à l'œuvre , & si jamais le Prince , que j'aurois élevé , devenoit injuste , violent , usurpateur , Tyran , j'en mourrois de douleur.

L E T T R E X L I X .

DE LA COMTESSE DE BASCHI.

(*En réponse à la Lettre LXXXIV, de Madame de Pompadour.*)

Paris, le 5 Novembre, 1762.

Vous devenez bien triste , ma chere amie ; vos discours , vos Lettres , vos actions , tout

porte une empreinte de mélancolie, qui m'afflige beaucoup. Vous éprouvez de l'ingratitude de la part de tous ceux que vous avez servis. Ils cherchent à vous nuire par tous les moyens possibles. Ce sont là de vrais malheurs. La Maréchale se sert contre vous de la faveur, que vous lui avez procurée. Tout cela est monstrueux. Mais vous, mon amie, vous, dont l'ame est belle & généreuse, ayez l'orgueil de pardonner. Il faut, dans la position où vous vous trouvez, vous roidir contre les tracasseries, les jaseries, les perfidies; faire des heureux, au risque de faire des ingrats, & du reste vous en tenir à un petit nombre de vrais amis. Je vous réponds de deux ou trois qui vous sont attachés pour la vie. J'ai vu l'envie s'emporter à tant d'horreurs, imaginer des impostures si atroces, que je ne suis plus étonnée de rien. Du moment que vous avez voulu jouer un rôle, vous avez dû vous attendre à ses traits. Je vous plaindrois, si vous étiez sans ennemis, car il faudroit en conclurre, que vous êtes sans faveur. Laissez-les nourrir leur vaine rage, & n'y songez que pour faire encore mieux qu'auparavant.

Adieu, mon amie, aimez-moi; dites-le moi; c'est-là un bien qu'aucun autre n'égale. L'amitié n'est faite que pour les belles ames. Ceux qui n'y croient plus, ne sont pas dignes de l'éprouver. Parmi une foule de souhaits extravagans, j'ai souvent formé celui de passer une fois pour morte,
&

& d'e
suis b
coup
ch bie
mon
core
feroit
vation
on fe

(En

B
m'a
moi.
que
mo
gen
que
ami
ne
vou
a c
la

& d'entendre le bien qu'on diroit de moi. Car je suis bonne, & je crois, qu'on n'auroit pas beaucoup de mal à en dire. ... *Mais, si on en disoit ?* eh bien ! cela me serviroit à me corriger. Adieu, mon amie ; je vais au Concert spirituel. C'est encore un plaisir que vous ne connoissez plus. On feroit en vérité dix infortunées de toutes les privations auxquelles vous vous êtes soumise. Mais on feroit mille heureux avec les dédommagemens.

L E T T R E L.

DE LA COMTESSE DE BASCHI.

(*En réponse à la Lettre LXXXV. de Madame de Pompadour.*)

à Essonne, le 15 Novembre, 1762.

Breton m'a trouvée ici, ma chere amie, où une colique affreuse m'a forcée de m'arrêter ; il m'a remis la Lettre dont vous l'aviez chargé pour moi. A peine étiez-vous partie de Fontainebleau, que Vassé y est arrivé. Rien de si beau que le modele qu'il venoit vous montrer ! Beaucoup de gens en ont porté le même jugement ; mais avec quelques restrictions. Et cependant, ma chere amie, de mon autorité privée j'ai résolu que vous ne le verrez point. De tous les chagrins que vous avez éprouvés, le plus vif est celui que vous a causé la perte de votre enfant. Elle n'est plus, la pauvre Alexandrine ! Mais vous n'avez pu
 Pou-

l'oublier. A quoi bon renouveler votre affliction par la vue de son tombeau ? Rapportez-vous en à moi, pour diriger l'Artiste. Bien des Connoisseurs m'ont déjà fait part de leurs observations ; & Vassé, à qui je les ai communiquées, convient de leur justesse. On trouve, par exemple, cette figure de l'innocence trop décolletée. Il y a infiniment d'esprit dans l'action de ces Génies, qui jettent dans la tombe leurs flambeaux éteints & les Symboles des Talens, où cette chere enfant excelloit. Son Buste, cependant, caché par ce groupe, n'est plus l'objet principal du Monument ; Vassé m'a promis de disposer les Figures de sorte, qu'il se trouvera mieux en vue, & alors il aura fait un chef-d'œuvre.

Quel eut été le bonheur de celui que vous auriez choisi pour l'époux d'une créature aussi accomplie ! C'est ce que je disois hier au Maréchal, qui est venu me voir. Il s'est bien apperçu de mon intention, & comme il n'est jamais en reste, il m'a dit en souriant : „Madame veut sans doute parler de mon fils. Eh bien, je lui dirai, que je n'aurois pu faire ce mariage, quand même je l'aurois désiré. Mon fils a des grands parens, dont il doit, par devoir, respect & dévotion, demander l'aveu, pour former un établissement. Ils ont refusé leur agrément, & mon fils a dû renoncer à Mademoiselle d'Estiolles.“ Il m'est venu du monde au même instant,

insta
gine
de

de t
amie
avan
vous
Je n
rois
prép
quo
par

con
qui
Je v
pro
vot
bla
ter
ou
che
de
mo
mi
Fa

instant, & je n'ai pu en sçavoir d'avantage. J'imagine, cependant, que le Maréchal vouloit parler de l'Empereur.

Je suis partie de Fontainebleau, très peu de tems après vous, comme vous voyez, ma chere amie; mais je ne crois pas quitter cette bicoque avant demain. Le plaisir de m'entretenir avec vous me fait oublier les douleurs les plus aiguës. Je me sens cependant si fort abattue, que je n'aurois jamais la force d'aller en carrosse. Je fais préparer un bateau, qui me transportera à Paris, quoique je craigne horriblement les voyages par eau.

Votre confiance m'est bien chere, mon amie, conservez-la moi. Faites-moi part de tout ce qui vous touche; dites-moi vos rêveries mêmes. Je vous en dirai franthement mon avis. Je n'approuve point, par exemple, celle que contient votre Lettre d'hier. Si des événemens invraisemblables vous conduisoient jusques-là, qu'en résulteroit-il pour votre bonheur? Un plaisir de douze ou quinze jours pour votre vanité, c'est quelque chose, j'en conviens. Mais, jetez les yeux au delà, & puis desirez. . . . Modérez vos souhaits, mon amie. Vous avez à votre disposition une mine inépuisable de bonheur. Exploitez là. Faites du bien.

F I N.

.. ..

TABLE

TABLE DES LETTRES.

Lettre I. Du Duc de MIREPOIX.	Page 7
— II. De Mad. la Maréchale D'ETRE'ES.	10
— III. De Monsieur DIDEROT.	12
— IV. Du Duc de MIREPOIX.	14
— V. Du même.	17
— VI. Du même.	20
— VII. De la Duchesse D'AIGUILLON.	23
— VIII. De la Duchesse de CH....	24
— IX. Du Marquis D'AUBETERRE.	30
— X. Du Comte D'AFRI.	33
— XI. De Mr. ROUILLE', <i>Ministre des Affaires étrangères.</i>	36
— XII. Du Maréchal Duc de BELLE-ISLE.	39
— XIII. De la Maréchale D'ETRE'ES.	42
— XIV. Du Comte de TRESSAN.	44
— XV. Du Comte de STAHEMBERG, <i>Ambassadeur de la Cour de Vienne à Paris.</i>	48
— XVI. De la Comtesse de BRIONNE.	55
— XVII. Du Comte D'AFRI.	56
— XVIII. Du Comte de BROGLIO.	58
— XIX. Du même.	62
— XX. De la Comtesse de BASCHI.	69
— XXI. De la même.	70
— XXII. De la même.	72
— XXIII. De la Maréchale D'ETRE'ES.	74
— XXIV. Du Prince de SOUBISE.	75
— XXV. Du Maréchal de NOAILLES.	76
— XXVI. Du Cardinal de BERNIS.	79
— XXVII. Du Duc de BROGLIO.	83
— XXVIII. D'une Inconnue.	85
— XXIX. De Monsieur BERRIER.	86
— XXX. Du Duc de BOUILLON.	89
— XXXI. De la Comtesse de BASCHI.	91
— XXXII. Du Maréchal de BELLE-ISLE.	94
— XXXIII. Du Maréchal de RICHELIEU.	98
	Lettre

TABLE DES LETTRES.

143

Lettre XXXIV. <i>De la Comtesse de BASCHI.</i>	Page 100
— XXXV. <i>Du Marquis de CASTRIES.</i>	103
— XXXVI. <i>Du Marquis d'Ossun, Ambassadeur à Madrid.</i>	105
— XXXVII. <i>De Monsieur de BUSSY.</i>	107
— XXXVIII. <i>De Mr. BERRIER, Ministre de la Marine.</i>	109
— XXXIX. <i>De la Maréchale de BROGLIO.</i>	112
— XL. <i>Du Baron de BRETEUIL.</i>	114
— XLI. <i>Du Maréchal Prince de SOUBISE.</i>	117
— XLII. <i>De Madame l'Abbesse de CHELLES.</i>	119
— XLIII. <i>De M. J. J. ROUSSEAU de Geneve.</i>	121
— XLIV. <i>De la Comtesse de BASCHI.</i>	122
— XLV. <i>Du Duc de CHOISEUL.</i>	126
— XLVI. <i>Du Duc de NIVERNOIS.</i>	130
— XLVII. <i>Du Comte d'AFRI.</i>	132
— XLVIII. <i>De Monsieur D'ALEMBERT.</i>	136
— XLIX. <i>De la Comtesse de BASCHI.</i>	137
— L. <i>De la même.</i>	139

